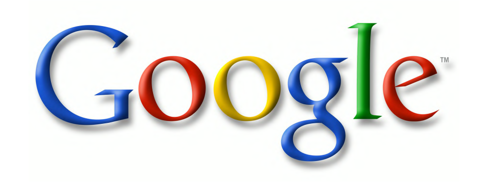
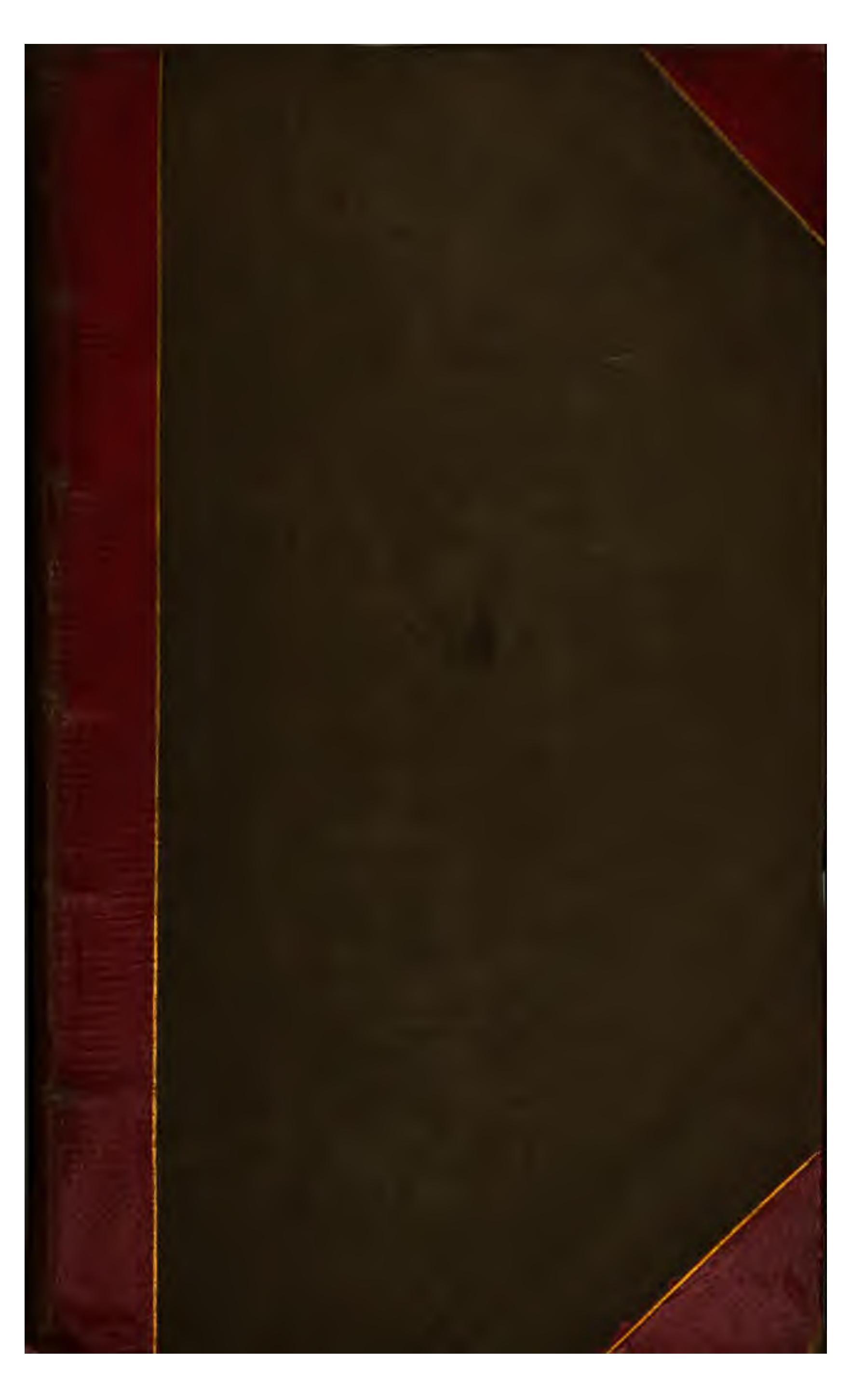

Google



ll this Book is to my
te so delightful that
ad difficulty in marking
t I preferred.

Georgiana Craven
1817

160

Pages I have marked
13, 96, 10?, 108, 113, 129
142, 175, 211 –

CONFESSIONS

DE

MADAME ***.

P – 147

CONFESSIONS

DE

MADAME ***.

Principes de morale pour se conduire dans le monde.

TOME PREMIER.

A PARIS,
CHEZ MARADAN, LIBRAIRE,
RUE GUÉNÉGAUD, N° 9.

1817.

PRÉFACE.

L'OUVRAGE qu'on présente ici au public a besoin de quelque explication.

Ce n'est point un roman, comme pourroient l'imaginer ceux qui ont lu les *Confessions du comte de* ***, par Duclos, ou quelques autres romans qui portent le même titre.

Ce n'est pas non plus la production d'un auteur qui, en publiant ses propres idées sous le masque d'une femme, a cru pouvoir exciter plus sûrement la curiosité ou obtenir plus d'indulgence de la part de ses lecteurs.

C'est réellement l'ouvrage d'une femme qu'on va lire, et les gens de goût s'en apercevront à chaque page du livre.

Le titre de *Confessions* convient particulièrement à l'ouvrage; car c'est un véritable *examen de conscience*, fait avec une grande sincérité de cœur, par une femme honnête, ingénue et sensible, qui se rend compte à elle-même de ses sentimens et de ses actions pendant le cours de sa vie; qui parle san

...h this Book is to my
...te so delightful that
...ad difficulty in marking
...at I preferred.

Georgiana Craven
1817

160

Pages I have marked
13, 96, 104, 108, 113, 129
142, 175, 211 –

CONFESSIONS

DE

MADAME ***.

P – 147

étoit aussi le mien ; il me chargea de remplir une mission qu'il regardoit comme un devoir, et j'acceptai le dépôt avec la condition de ne faire connoître ni l'auteur, ni le légataire de l'ouvrage.

Par une suite de circonstances dont il est inutile d'occuper les lecteurs, le manuscrit resta égaré pendant plusieurs années ; il s'est retrouvé, et je le livre à l'impression avec l'intime persuasion que cet ouvrage plaira à tous les bons esprits par l'originalité piquante qui en fait le caractère, et qu'ils l'approuveront comme une espèce de traité de morale pratique et usuelle, sous une forme naïve et agréable, dont l'application se présente à chaque instant dans la société. Je crois surtout que les jeunes personnes qui entrent dans le monde, y trouveront des observations fines et justes, propres à éclairer leur inexpérience, et à guider leurs pas dans ce monde qu'elles ne connoissent pas encore, et qui est semé de tant de piéges séduisans et d'écueils dangereux.

Je ne puis cependant pas dire :

La mère en prescrira la lecture à sa fille.

Lorsqu'on me confia le manuscrit des *Confessions*, j'y remarquai une ou deux pages où l'auteur s'est permis d'entrer dans quelques détails que la mère de famille la plus sage peut lire sans aucun embarras, mais sur lesquels elle pourroit craindre d'arrêter l'imagination innocente d'une très-jeune personne. En remettant le manuscrit à l'imprimeur, plusieurs années après, j'avois oublié mon observation; mais en parcourant l'ouvrage lorsqu'il étoit tout imprimé, j'ai retrouvé, avec surprise, le passage qui m'avoit donné quelque scrupule, et j'ai regretté de n'en avoir pas adouci les traits.

Il n'y a dans cet ouvrage ni plan ni méthode. Mme *** paroît avoir écrit à mesure que ses observations lui inspiroient quelques idées nouvelles. On y remarquera beaucoup de négligences, des locutions hasardées, plusieurs incorrections et quelques répétitions d'idées, qui prouvent que l'auteur n'avoit pas revu son manuscrit. Il eût été facile de faire disparoître ces taches, mais l'ouvrage y eût perdu de son origina-

lité, de son naturel, de sa grâce même, dont une froide correction n'auroit pas dédommagé. Il y a des négligences qui plaisent dans les écrits des femmes, comme dans leur langage. On peut leur appliquer quelquefois ce que dit La Fontaine des folets de sa fable des *Souhaits* :

Si vous touchez à leur ouvrage,
Vous gâtez tout. . . . . . .

Si cet ouvrage eût paru il y a vingt-cinq ans, beaucoup de contemporains de l'auteur l'y eussent reconnue à un grand nombre de traits qui la décèlent, et que pourront remarquer encore ceux qui ont le triste avantage d'avoir vécu dans ce monde, dont elle nous a laissé un tableau aussi naïf que fidèle, et qui seuls peuvent juger de la fidélité de la peinture? L'état de la société en France, il y a trente ans, est devenu une énigme indéchiffrable pour les générations nouvelles. Notre terrible révolution a creusé un abîme entre les mœurs du dix-huitième siècle et celles du siècle où nous vivons.

L'ÉDITEUR.

CONFESSIONS

DE

MADAME ***.

INTRODUCTION.

QUOIQUE j'aie déjà vécu assez long-temps, je n'ai jamais imaginé de me faire des principes de conduite pour me guider en toute occasion : au contraire, j'ai toujours marché à l'aventure, ne suivant que mes mouvemens, selon l'impression de chaque circonstance.

Née avec un cœur sensible et des dispositions heureuses, qui me font naturellement préférer le bien au mal, je n'ai jamais nui à personne, ni commis de fautes capitales; mais j'ai éprouvé beaucoup d'inconvéniens, pour n'avoir pas su me conduire avec les hommes, et me gouverner moi-même avec assez d'empire. Je me suis trouvée, presque toute ma vie, dans des circonstances qui rendent le bonheur impossible; mais j'aurois diminué mon malheur, si j'avois eu plus de courage pour le supporter, et plus de talent pour

traiter avec les différens caractères. Je ne savois rien de tout cela, et je l'ignore encore. Où aurois-je appris à cultiver ma raison? Comment aurois-je su le parti qu'on en peut tirer pour le bonheur? Je n'ai jamais reçu aucune éducation, et je n'ai pas encore pensé à m'en former une. C'est d'après l'instruction que l'on reçoit dans sa jeunesse qu'on se fait des principes pour le reste de sa vie. J'ai perdu ma mère en naissant; mon père étoit le meilleur de tous les hommes; j'aime à rendre ce témoignage à sa mémoire : il faisoit tant de bien dans ses terres, qu'il y est pleuré encore aujourd'hui, quoiqu'il y ait plus de vingt ans qu'il est mort. Jamais aucun de ses habitans ne m'a parlé de lui sans me faire répandre des larmes. Il ne bornoit pas ses bienfaits à son village, il faisoit tout le bien qu'il pouvoit faire, non-seulement en donnant de l'argent, mais en sacrifiant son temps à ceux à qui il pouvoit être utile. On venoit de tous les villages voisins pour le consulter; on s'en rapportoit à lui; il accommodoit tous les différens, arrêtoit les procès et la ruine des pauvres gens.

Dans une place fort ordinaire, il suppléoit au crédit par un zèle et une activité qui étoient infatigables. Il obligeoit tout le

monde. Je l'ai vu, étant fort malade, quitter son lit, qu'il gardoit depuis long-temps, pour mener un pauvre gentilhomme de ses parens chez un ministre, auquel il avoit demandé une grâce pour lui. Il étoit d'une douceur, d'une égalité qui le faisoient aimer de tout le monde et adorer dans son domestique. Sa piété étoit douce comme son caractère; elle pouvoit édifier, mais jamais gêner personne; d'ailleurs elle ne l'empêchoit pas de vivre à l'extérieur comme tous les gens du monde. Il alloit quelquefois au spectacle; il avoit une société fort étendue; il prioit Dieu et faisoit de bonnes œuvres dans son particulier : voilà toute la différence.

A peine ai-je connu un si bon père; il est mort fort jeune : c'est un des regrets de ma vie de n'avoir rien fait pour lui, et de n'avoir pu me dévouer à soigner et consoler sa vieillesse.

Une maladie longue et très-douloureuse, qui l'a conduit au tombeau, le mettoit hors d'état de veiller à mon éducation : il en avoit remis le soin à sa sœur, qui n'étoit point mariée et demeuroit avec lui. C'est elle qui m'a tenu lieu de mère, elle en avoit tout l'amour; j'étois réellement son enfant par l'affection sans bornes qu'elle prit pour moi au



moment de ma naissance, et qui a duré toute sa vie.

On prétendoit que ma tante n'étoit pas une fille d'esprit, il est sûr qu'elle n'avoit aucune instruction. Je crois que jamais elle n'avoit lu que des livres de dévotion. Sa mère, qui vivoit fort retirée avec deux de ses sœurs, l'avoit élevée dans la simplicité de mœurs du siècle antérieur à celui où elle vivoit. J'ai encore vu deux de ses sœurs dans mon enfance; elles étoient mises comme leur aïeule, dans ses portraits, et n'avoient rien de commun avec le monde que je voyois chez mon père.

Jusqu'à sept ans, j'ai vécu avec elle; ma grand'mère en avoit alors soixante-douze. Une grande partie de mon temps se passoit à dire primes et laudes. On ne m'y obligeoit pas; mais j'aimois à faire comme les grandes personnes. A huit ans, je restai entièrement sous la conduite de ma tante. Je n'aurois jamais pu me résoudre à dire qu'on ne lui trouvoit pas d'esprit, si je ne devois pas à la vérité d'ajouter qu'elle étoit un ange sur la terre. La piété, la bienfaisance, la bonté, n'y ont jamais paru au degré où ces qualités étoient en elle. Toujours occupée des autres, ne se comptant pour rien, elle pos-

cédoit la véritable humilité de l'Evangile. Pour faire le bien, ce n'étoit pas seulement le superflu dont elle se privoit, mais le nécessaire. Je l'ai entendu accuser d'avarice, parce qu'elle manquoit de tout, et qu'on ne savoit pas que c'étoit pour que les autres ne manquassent de rien. Sa piété étoit si tolérante, qu'elle supportoit aisément l'incrédulité. Elle plaignoit les incrédules, prioit et espéroit pour eux. Quoiqu'elle eût toujours été la plus sage des femmes, comme la plus dévote, j'ai su qu'elle avoit plusieurs fois fait accoucher et soigner de pauvres filles qui avoient eu le malheur d'être mères sans en avoir le droit. Dès qu'on étoit malheureux, on ne pouvoit lui inspirer que de la compassion; la faute étoit oubliée et le secours assuré.

Je n'ai vu personne sentir l'amitié comme elle la sentoit, elle y portoit un désintéressement au-dessus de l'humanité. Jamais elle ne demandoit rien, jamais elle ne se plaignoit de rien. Il sembloit qu'aimer suffisoit à son bonheur; le retour le mieux mérité étoit toujours reçu comme une grâce.

Après mon mariage, j'allois la voir presque tous les jours : quand je remplissois ce devoir si juste et si cher à mon cœur, elle me remer-

cioit. Que vous êtes bonne, ma fille, me disoit-elle, de venir voir une personne de mon âge, et de négliger pour elle les plaisirs du vôtre!

Ma tante avoit tant aimé mon père, qu'elle ne voulut jamais, pendant qu'elle vécut, prendre le bien qui lui revenoit de la succession de leur mère : à cinquante ans, elle vivoit dans la dépendance de son frère, comme si elle eût été sa fille; ce qu'elle ajoutoit aux jouissances de son frère, remplissoit toutes les siennes. Je l'ai vue dans cet état souffrir avec une patience angélique l'insolente négligence des domestiques, à qui elle ne pouvoit rien donner, parce qu'elle ne s'étoit rien réservé. Sans doute mon père en eût fait justice, mais jamais elle n'en parla. Nous soupions toutes deux en particulier; on nous faisoit attendre des heures entières, on nous oublioit, on nous négligeoit à un point qui excitoit ma colère pour elle, quoique je n'eusse alors que neuf à dix ans. Je savois qu'elle abandonnoit tout son bien à mon père, et la voir négliger me blessoit vivement. Elle m'apaisoit. Ma fille, me disoit-elle, c'est un quart d'heure plus tard qu'on nous servira; cela ne vaut pas la peine de vous mettre en colère. Jamais je ne lui ai vu un instant d'humeur dans toute sa vie.

Elle m'aimoit donc avec une passion et en même temps avec une délicatesse dont je n'ai trouvé d'exemple dans personne, bien des années après l'avoir perdue. Cette comparaison me rendoit encore tous les témoignages d'une autre amitié que la sienne froids et glacés; ils produisoient sur mon âme ce qu'un ton dissonant produit sur une oreille délicate.

Comment peut-on avoir le courage de blâmer une personne dont toute la vie étoit un exemple de vertu, pour avoir négligé la leçon des préceptes, si inférieure à celle des exemples? Elle qui étoit si indulgente sur tout, comment auroit-elle pu ne pas l'être pour son enfant qu'elle aimoit avec passion? Si elle eut de la foiblesse, c'est un tort de son amour et non pas de son caractère. Elle avoit une sœur d'une humeur acariâtre, qui avoit besoin de s'aigrir sur tous les sujets. Quand elle venoit nous voir, elle disoit à ma tante: Vous gâtez votre nièce, je vous prédis qu'elle vous en fera bien repentir; elle vous méprisera; elle se moquera de vous dès qu'elle sera grande, et vous vous souviendrez alors que je vous en ai avertie.

Ma tante répondoit doucement: Je connois ma fille, elle a le cœur excellent; je

suis sûre qu'elle m'aimera dès qu'elle pourra connoître mon attachement pour elle. Ma fille est bien délicate : l'essentiel est d'abord qu'elle vive, et puis qu'elle se porte bien ; ensuite je vous réponds que tout ira à merveille.

En effet, ma mauvaise santé, qui faisoit souvent craindre pour ma vie, étoit un prétexte continuel pour son indulgence. Elle appréhendoit de me causer le moindre chagrin. Je n'étois contrainte sur aucun objet, je ne craignois nullement ma tante, je ne la respectois pas assez, et je ne l'aimois pas encore comme elle le méritoit. Toutes mes affections étoient pour ma nourrice et ma gouvernante. J'aimois cette dernière avec une passion qui a pensé me causer la mort pendant trois absences qu'elle fut obligée de faire. C'étoit la meilleure fille du monde, qui se tuoit pour obliger tous ses compagnons de service, et puis qui se brouilloit avec tous, parce que jamais on ne pouvoit lui rendre autant qu'elle avoit fait pour les autres.

Elle me laissoit faire toutes mes volontés, je courois dans les champs avec les filles du village ; je les choisissois plus âgées que moi, parce que je n'aimois pas les enfans ; nous allions aussi loin que nous pouvions aller ; nous

sautions les fossés, les ruisseaux; nous grimpions au haut des meules de foin, rien ne nous arrêtoit. Rentrées à la maison, on jouoit à colin-maillard. Je n'apprenois rien et j'étois parfaitement heureuse. Personne n'a connu comme moi les plaisirs de l'enfance; ses sensations si neuves, si délicieuses, sont ordinairement arrêtées et troublées par la crainte. Je suis persuadée que je dois la santé inaltérable dont j'ai toujours joui depuis l'âge de douze ans à cette vie libre, active et heureuse que j'ai menée pendant mon enfance. Ce sont les plus beaux de mes jours, jamais je n'en ai revu de si sereins et de si doux.

Le maître d'école me montroit un peu à lire, quand je le voulois bien; mais je crois que je ne l'aurois jamais appris, sans la passion qui me vint pour les romans : je passois tout mon temps à en lire, et je puis dire que ce sont les romans qui ont formé mon esprit et ma raison.

Le peu que je vaux du côté du cœur, est dû tout entier à la nature et aux bons exemples que j'ai eus sous les yeux : ils entroient dans mon âme sans que je m'en aperçusse.

Mariée à douze ans, je passai de la vie la plus douce à un état assez orageux en appa-

rence, et qui me le sembloit davantage par le contraste. J'avois un beau-père d'un caractère un peu violent : la colère étoit presque son état habituel, surtout avec moi.

Quoiqu'il ait eu, dans des momens, le ton galant avec moi, il m'a toujours haïe : on pourroit présumer qu'un sentiment si peu naturel à l'égard d'une jeune personne douce et bonne, pouvoit appartenir à l'amour, sentiment qui eût été très-coupable dans nos relations ! On en a pris cette idée : on se trompoit, l'amour ne pouvoit guère entrer dans cette âme turbulente.

Qu'on se figure, s'il est possible, quelle étonnante révolution j'éprouvai par le contraste de ce que j'avois vu et de ce qui étoit alors sous mes yeux. Au lieu de la piété, de l'innocence, de la bonté dont tout ce qui nous approchoit recevoit l'empreinte et qui m'environnoient d'un calme délicieux, je trouvois un vacarme continuel, des scènes violentes; mon beau-père étoit toujours en action et sembloit chercher des sujets de colère : il se multiplioit; on le trouvoit, à toutes les places de sa maison, s'emportant contre quelqu'un.

Il me grondoit quand je parlois ; il se fâchoit quand je gardois le silence : les actions

les plus indifférentes, celles même qui étoient louables, tout devenoit le sujet d'une scène. Dès le commencement, je m'étois imposé la loi de ne point lui répondre : quoique fort jeune, je sentois qu'il étoit plus facile de se contenir que de s'arrêter. Cet effort m'étoit pénible, je l'avoue; il y avoit des momens où j'aurois voulu lui dire tout ce que je pensois de son injustice; mais un respect inné en moi pour le nom sacré de père m'arrêtoit : je croyois devoir à celui de mon mari, non la même tendresse, mais les mêmes égards que j'aurois eus pour le mien.

Ce n'étoit plus le temps d'être aimée et chérie; tout étoit changé pour moi : jusque-là je n'avois connu ni le chagrin, ni la crainte; aucune inquiétude ne me troubloit; mes paroles étoient mes sentimens; je me sentois heureuse du seul plaisir d'être : le souvenir de la veille m'étoit agréable, l'attente du lendemain me promettoit de nouveaux plaisirs; je me réveillois avec un sentiment de joie de revenir à la vie, pour avoir tout ce qui me plaisoit. Si je pensois quelque fois à l'avenir, je voyois un espace immense que je remplissois de l'idée des événemens les plus heureux.

Que les jouissances de mes illusions ont été de courte durée! quelle chute!!!

Ici tous mes plaisirs finissent. J'étois née vive, gaie, décidée; je devins timide, craintive, mélancolique; je pleurois tous les jours. Le sentiment de ma jeunesse fut comme étouffé sous le poids de la crainte. Au lieu de cette joie naïve qui s'épanche sans rien redouter, tous mes mouvemens furent comprimés par un sentiment de terreur. Si, un instant, ma gaîté naturelle vouloit reprendre son empire, elle étoit tout à coup arrêtée par l'image du danger auquel je serois exposée en la laissant paroître.

Pendant treize ans que j'ai vécu avec mon beau-père, je puis dire qu'aucun amusement ne m'a jamais fait oublier entièrement ma situation : elle m'étoit toujours présente, et je ne goûtois rien d'une manière pure.

Cette dernière éducation étoit bien plus dangereuse que la première. Si, dans mon enfance, on ne veilloit pas assez sur moi, du moins je ne voyois que des choses honnêtes et vertueuses; ici on ne veilloit pas davantage sur mes actions, et les tableaux étoient bien différens. Jolie et malheureuse, entourée de gens qui cherchoient à me

plaire, c'est un miracle que je me sois préservée des dangers de la jeunesse et de ceux de ma situation.

Le désir de faire le bonheur de mon mari, l'horreur de la fausseté et les grands romans, m'ont sauvée des écueils dans lesquels j'aurois pu tomber. Dans les romans dont je parle, l'intérêt ne porte jamais que sur des personnages vertueux; tout ce qui plaît est toujours estimable : ces deux idées s'unissent de manière qu'elles ne se séparent plus; on veut ressembler aux personnes qu'on admire, pour intéresser comme elles.

Je me privois de la consolation de parler de mes chagrins à ma tante : elle y auroit été trop sensible!

Cet effort est la plus grande marque d'attachement que je lui aie donnée. Le besoin naturel de confiance me le rendoit plus pénible qu'à tout autre; mais le motif qui m'arrêtoit devenoit une compensation de mes malheurs. Inspirer assez d'intérêt pour faire dire qu'on est à plaindre, cette consolante idée me rendoit tout mon courage, Je me disois : Je possède un bien qui doit compenser ou du moins adoucir tous mes maux.

Quoique cette réserve fût l'habitude ordi-

naire de ma vie, il m'est arrivé trois ou quatre fois d'y manquer pendant l'espace de plusieurs années. Entr'autres, un jour, pendant que j'étois en couche, à l'âge de treize ans et demi, il m'échappa de dire devant elle que je regrettois qu'on ne m'eût pas faite religieuse. Ce regret prouvoit que j'étois malheureuse. Elle en fut affectée si vivement, que je me fis mille reproches de mon imprudence. La sensibilité qu'elle montra dans cette occasion m'est encore présente. Je me promis bien à l'avenir de laisser briser mon cœur plutôt que de le soulager à un tel prix. Affliger une personne qui m'aimoit si passionnément, à qui je ne devois procurer que du bonheur, me parut une faute impardonnable.

O mon amie! vous qui fûtes pour moi la meilleure des mères, pouviez-vous connoître, pouviez-vous sentir tout ce qui se passe actuellement dans mon cœur? L'immortelle tendresse que vous y avez laissée, le plaisir et le regret que j'éprouve en m'occupant de vous, en rendant hommage à vos vertus, en me rappelant tout ce que je fus pour vous, tout ce que vous étiez pour moi, je sens que jamais vous ne m'auriez remplacée, si j'eusse quitté la vie la première.

Jamais non plus vous ne le fûtes dans mon cœur. Pendant que je me suis occupée du bonheur que j'ai eu de vivre auprès de vous; quand j'ai remis sous mes yeux des traits de cette bonté rare dont vous fûtes douée, mes larmes ont coulé, non pas celles du désespoir, comme aux premières années de ma perte, mais des larmes douces. En me rendant vos actions présentes, je vous rendois la vie. Je vous voyois, je vous entendois encore; votre bonté m'attendrissoit, comme si c'eût été une chose présente.

En finissant d'écrire, mon illusion s'est dissipée, et j'ai pleuré notre séparation.

Comment ne la pleurerois-je pas? Il faudroit, en perdant toute reconnoissance, perdre aussi l'intérêt de soi-même.

Qui m'aimera jamais comme vous m'aimiez? Pour qui serai-je ce que j'étois pour vous? Tout ce que j'ai vu depuis, tout ce que j'ai souffert de l'indifférence et de l'ingratitude de ceux qui devoient me chérir, me fait bien sentir la différence des autres âmes à la vôtre; toutes les comparaisons aggravent le sentiment d'une perte irréparable!

Quand je me rappelle l'extrême bonté de ma tante, la manière dont elle aimoit à se

sacrifier à l'amitié, la perfection de son caractère, je me sens convaincue qu'elle avoit beaucoup d'esprit naturel; la modestie, la simplicité, le défaut d'instruction et d'usage du monde; la dévotion, qui ôte tout désir de plaire, voilà les causes qui ont empêché qu'on ne lui rendît justice. Jamais la vertu ne se montre dans un degré éminent sans être éclairée par l'esprit.

Par tout ce que je viens de dire, il est aisé de voir que, si, dans mon enfance, je n'ai point eu d'éducation, dans ma jeunesse j'en ai reçu une bien dangereuse.

Il est temps de songer à réparer ce malheur : j'ai honte d'être parvenue à l'âge où je suis sans m'être formé un plan de conduite morale. J'ai regret de n'avoir pas réfléchi sur la nécessité de vaincre les défauts et les foiblesses qui peuvent nuire au bonheur.

J'ai résolu de développer, d'étendre et de fixer les idées confuses qui sont dans mon esprit, sur les vertus, l'humanité et les devoirs de l'homme. Je parlerai de mes défauts, je m'occuperai des moyens de m'en corriger. J'envisagerai toutes les ressources dont je puis faire usage pour me trouver le mieux possible dans la situation où le sort m'a placée; j'interrogerai ma conscience avec

sincérité, et, d'après ce qu'elle m'aura dicté, j'établirai des lois sur tous les devoirs que la vertu et l'honnêteté imposent. Enfin, je chercherai les moyens de plaire en société, autant qu'il me sera possible, d'après les qualités que j'ai reçues de la nature, en m'attachant à perfectionner mon âme et mon caractère.

Si je sais me faire des principes, les écrire, prendre un engagement avec moi-même, nécessairement j'en deviendrai meilleure; et comment peut-on avoir un autre but, en réfléchissant, en écrivant sur des sujets de morale? Je me suis toujours étonnée de voir des auteurs démentir dans leur conduite la pratique des vertus qu'ils prêchoient à la face de l'univers : comme s'ils n'écrivoient que pour réformer les autres, tels que des souverains qui ne font des lois que pour le peuple. Comment se soustraire à la honte, quand on est surpris commettant des fautes qu'on a blâmées publiquement?

Quoique je n'écrive que pour moi, je sens que je m'impose l'obligation de travailler sur mon caractère, pour me mettre en état d'observer chaque principe que j'aurai établi. Je n'espère pas me corriger de tous mes défauts: ceux qui ne peuvent nuire qu'à moi, seront

les derniers que j'entreprendrai de détruire; mais je promets que désormais ma vie sera employée à combattre ceux qui pourroient nuire aux autres, ainsi qu'à étendre et perfectionner les qualités qui peuvent servir à leur bonheur.

Cette vieille et mauvaise excuse qu'on allègue toujours : *Je suis trop vieux pour me corriger*, montre l'affaissement de la vertu surmontée par le vice. Toute la vie doit être employée à se réformer; c'est le seul moyen de ne pas empirer, car tous les défauts augmentent quand on les laisse aller.

De même que chez les peuples où les mœurs sont vertueuses, on ne trouve point de lois contre des crimes dont on n'a pas l'idée, je n'établirai point de principes sur les premiers devoirs de la probité; ils sont écrits dans mon cœur, sans que j'aie songé à les y placer : je ne traiterai que des fautes dans lesquelles il est possible de tomber en vivant au milieu d'un monde léger et dangereux.

Dans ces maximes, comme dans ces exemples, je m'attacherai à chercher les moyens de développer et d'étendre la bonté et la bienfaisance; car ces vertus sont la source de toutes les autres vertus.

§ Ier.

Aveu de mes défauts ; moyens de m'en corriger.

Il se trouve ordinairement dans chaque caractère un défaut principal, qui est comme la base des autres défauts ; il se mêle à tous et les modifie selon sa forme particulière.

Ma foiblesse dominante est le penchant presque irrésistible de m'abandonner à tous mes premiers mouvemens. Ce défaut d'empire sur soi-même entraîneroit à faire de grandes fautes, si on n'étoit pas né avec un cœur honnête, dans lequel il ne se trouve point de penchans vicieux.

Je ne sais où ce défaut auroit pu me conduire, si je n'eusse pas toujours eu un autre sentiment dominant, qui est l'amour de bien faire ; je puis me rendre le témoignage que toute action qui se présente à moi comme un devoir, me paroît une nécessité ; il ne me semble pas que je puisse être libre de

m'y soustraire, et, dans le cas où ce devoir est négatif, je le vois comme une barrière insurmontable que je ne pourrois songer à franchir sans le plus grand effroi. Nos penchans se réduiroient à peu de chose, s'ils n'étoient pas fortifiés journellement par la répétition des actions. La nature donne les germes, l'habitude les fait croître.

Quand on s'est accoutumé à se laisser aller à tous les sentimens qu'on éprouve, on devient comme une foible machine à la merci de toutes les impressions qui se présentent; ces impressions acquérant des forces à mesure qu'on y cède, la résistance devient tous les jours plus difficile, et les choses arrivent au terme où les effets n'ont plus de proportion avec les causes : alors tout est en désordre, la fantaisie gouverne, la raison est sans force et le malheur sans bornes.

Il me semble que, dans ce monde-ci, beaucoup de choses sont ordonnées sur le même modèle : les lois qui gouvernent un genre se répètent dans chacun des individus de ce genre : un homme qui se laisse aller à toutes ses passions, est semblable à une république où le peuple, ignorant et mutin, ne veut plus obéir aux chefs; tout est en con-

fusion ; l'homme, dans cette situation, éprouve dans son âme tous les malheurs de l'anarchie.

Heureusement, je ne suis pas parvenue à un tel excès. J'ai eu sous les yeux des exemples de ce désordre qui m'ont fait frémir; j'ai vu le danger où j'étois; j'ai réfléchi, et résolu de rendre à ma raison l'empire qu'elle ne doit jamais perdre. Voici la cause de mon long aveuglement, c'est que ma foiblesse ne m'exposoit qu'au malheur, et jamais aux dangers du vice; je pouvois devenir infiniment déraisonnable, mais jamais malhonnête, puisque non-seulement aucun penchant ne m'y portoit, mais que généralement j'ai horreur de tout ce qui est malhonnête.

Pour reprendre sur moi-même l'empire si nécessaire au bonheur et à la raison, je veux m'accoutumer à résister à tous mes mouvemens, même quand ils n'auront rien de répréhensible; j'en suspendrai l'effet un certain temps, pour contracter l'habitude d'être entièrement maîtresse de moi.

Concevoir le projet de se corriger, c'est avoir déjà fait quelques pas pour arriver à la réforme; je vais parcourir en détail les défauts auxquels j'ai toujours cédé.

Quoique je sois douce et bonne, qualités

fort rares, il m'ést arrivé quelquefois de me mettre en colère et de me livrer à ce mouvement, quand il n'étoit pas comprimé par l'idée du devoir, qui, comme je l'ai dit, me forme une barrière insurmontable.

Mon beau-père, par sa violence et son injustice, étoit quelquefois capable de faire perdre patience; jamais je ne suis sortie du respect avec lui. Si mon mari me traitoit mal, je suis bien sûre que jamais je ne lui montrois de colère; je répondois doucement ou je versois des larmes en silence.

Puisque l'idée du devoir est un frein si puissant pour moi, comment n'ai-je pas été frappée de ces deux vérités : que l'exacte justice envers tous les hommes est un devoir indispensable, et qu'il est impossible d'être juste dans le mouvement de la colère, qui exagère et dénature tout?

Combien de fois n'ai-je pas gémi sur l'humanité, en voyant des hommes s'agiter avec violence pour la moindre contrariété; quitter l'état d'un être raisonnable pour descendre à celui d'un insensé! Quand on a vu une seule fois ce malheureux spectacle, ne devroit-on pas être corrigé pour toujours d'un défaut si honteux?

Sans que la colère soit portée à l'excès,

elle est encore fort blâmable; dans le désordre qu'elle cause, on dit des choses trop fortes pour l'occasion, on se compromet, on se dégrade, on acquiert des sujets de repentir; on aliène les hommes, au lieu de les corriger.

Quoique je ne me mette en colère que bien rarement, peut-être pas trois fois dans une année, et que je n'aie jamais éprouvé ce mouvement avec violence que deux fois dans ma vie, pour un sujet capable de faire perdre patience à tout le monde, j'ai résolu de ne jamais retomber dans cette faute. Pour éviter d'y retomber, je m'impose la loi, quand quelque chose me fâchera, de commencer par réfléchir sur le sujet qui m'agite, ensuite de chercher à distraire mon esprit par d'autres idées, afin que, revenant à celle-là, je sois plus capable de la remettre à sa juste valeur; de ne jamais m'expliquer dans le premier mouvement d'irritation, de remettre au lendemain à me plaindre, et de ne dire alors que les choses que la faute exige, en les accompagnant de douceur, de sentiment ou de fermeté, selon l'occasion et le mouvement de mon cœur, éclairé par la réflexion; enfin, de faire tout mon possible pour ne jamais m'écarter de la justice et

de la raison, en traitant avec les hommes.

Il est possible de parvenir à être fort raisonnable avec les gens qu'on n'aime point ou qu'on n'aime guère; mais avec ceux qu'on aime beaucoup, il est bien difficile de réprimer la sensibilité pour n'écouter que la raison : quoique je sois infiniment aisée à vivre en société, j'ai le défaut, avec les personnes que j'aime beaucoup, d'appuyer trop long-temps sur les torts qui blessent mon cœur; il s'afflige aisément quand il est fort attaché : dans ce cas, j'ai besoin qu'on m'apaise; il est nécessaire à mon repos de n'être plus fâchée. Si je me plains; si j'insiste sur toutes les circonstances de l'offense, c'est par l'espoir qu'enfin on trouvera une excuse, une réponse selon mon cœur; c'est pour aimer toujours de même, que j'ai besoin qu'on se justifie. Cette délicatesse deviendroit une source de jouissances inépuisables entre deux amis qui la posséderoient au même degré.

Jamais ils ne pourroient être fâchés longtemps l'un contre l'autre; des mots qui partent du cœur, qui lèvent tous les doutes et persuadent mieux que tous les raisonnemens, seroient bientôt et prononcés et reçus; une plainte, une inquiétude, loin d'amener du

refroidissement, ne seroit jamais qu'une occasion d'être rassuré et d'apprendre de nouveau combien on est aimé. Mais que cette sympathie de deux âmes qui se trouvent au même niveau est rare! Il ne faut pas se flatter de pouvoir en jouir; on doit se conduire d'après ce qui existe, et non pas d'après ce qu'on voudroit qui existât.

Dans une liaison d'amitié entre deux personnes, si l'une est beaucoup plus sensible que l'autre, non-seulement elle souffrira beaucoup; mais si elle se plaint, on la trouvera difficile: quelque douceur qu'elle mette dans ses reproches, ils ne tarderont pas à fatiguer. Chaque jour amènera de nouveaux sujets de mécontentement, et l'amitié se refroidira inévitablement. Pour se parler, il faut s'entendre, et rien n'est aussi inintelligible qu'un certain degré de délicatesse pour celui qui n'en est pas doué; il ne comprend pas ce qu'on veut lui dire.

Pour être raisonnable avec ses amis, il faut, quand on a sujet de s'en plaindre, se borner à un trait léger qui les engage à réfléchir sur leurs torts, à sentir et à se dire tout ce qu'on a bien voulu leur épargner.

J'apprécie fort exactement les choses qui me blessent; en voici la preuve: dix ans

après je les juge comme je l'ai fait dans le moment où elles sont arrivées; mais presque toujours j'en suis plus affectée que je ne devrois l'être pour leur valeur. Mon sentiment n'a jamais le pouvoir de déranger ma raison; mais aussi ma raison n'a jamais la puissance d'arrêter mon sentiment. Juger et sentir, ces deux facultés qui devroient être toujours d'accord, se trouvent chez moi dans une disproportion complète, toutes les fois qu'il s'agit des choses qui touchent le cœur. Pour que l'inconvénient de cette sensibilité ne retombe que sur moi seule, je prends la résolution, quand je serai affectée de quelques torts de mes amis, de méditer, dans le calme du silence, s'il est à propos de m'en plaindre, et, dans ce cas, comment je dois m'en plaindre pour les toucher et les ramener à mieux faire. Sans colère il est possible encore d'être injuste, si on se plaint dans le premier mouvement de la sensibilité. Exagérer une faute, en être plus fâché qu'on ne doit l'être, c'est éloigner du repentir celui qui l'a commise; je me suis déjà un peu corrigée du défaut dont je viens d'examiner toutes les conséquences : je veux m'en corriger tout-à-fait. Pour réussir, il faut travailler chaque jour à devenir plus indulgente, compatir

aux foiblesses de l'humanité, au lieu d'en être offensé, se bien dire que tout est imparfait dans ce monde, et qu'il faut tirer le meilleur parti de ce qu'on a, pour être le moins malheureux possible.

Voici une autre foiblesse très-nuisible à la raison et au courage, c'est l'habitude que j'ai contractée depuis mon enfance de parler de tout ce qui m'affecte : je ne puis éprouver le moindre chagrin sans m'en plaindre ; quand on a de la peine, il est bien difficile de ne pas chercher l'intérêt qui la calme : il est si doux d'aller tout de suite déposer ce qui pèse sur le cœur ! comment se refuser un soulagement qui ne fait de mal à personne ? Je n'acquerrai cette force qu'en me pénétrant bien de tous les dangers auxquels cette habitude expose ; elle entretient la foiblesse, met dans la dépendance des autres, jette dans le découragement, quand on est privé de ses amis, ou dans le risque d'accorder trop légèrement sa confiance ; enfin elle conduit au désespoir, si l'on n'excite pas l'intérêt dont on s'est fait un besoin absolu.

Ai-je donc oublié tout ce que j'ai souffert, quand mon espérance a été trompée sur le degré d'intérêt que je m'étois flattée d'inspirer ? Dès que j'avois de la peine, je me

représentois tout de suite l'impression que cela alloit produire sur mes amis, et tout ce qu'ils me diroient; je me sentois soulagée d'avance par le tableau de leur sensibilité, et quand, par malheur, je trouvois de la froideur ou de la distraction à la place de l'intérêt, cela me jetoit dans une angoisse de douleur mille fois plus forte que celle de mon premier chagrin : tout me paroissoit perdu; mon cœur ne savoit que devenir; il me sembloit qu'il n'existoit plus de consolation ni d'intérêt sur la terre.

Ce besoin naturel de confiance, qui tient à la sensibilité encore plus qu'à la foiblesse, a été entretenu chez moi par l'éducation. Chérie et choyée dans mon enfance, j'étois le premier objet de l'intérêt de tout ce qui m'approchoit; ma peine étoit celle de tout le monde. Combien j'ai souffert quand je me suis trouvée dans une autre situation! Dans la maison de mon beau-père, j'avois beaucoup de chagrin, et personne n'y songeoit; mais alors j'étois bien jeune, j'étois fort jolie, on m'aimoit : ainsi il y avoit encore bien des gens qui me regardoient comme un être à part, pour lequel les moindres choses paroissent des événemens, qui occupe, qui agite, dont on parle sans cesse,

Des amans plaignent encore bien mieux que les meilleurs parens. Être l'objet des hommages et d'une espèce d'adoration, qui a beaucoup de charmes quand elle est sincère, c'est un grand danger pour gâter le meilleur caractère et faire tourner la tête. Je remarquerai, pour ma consolation, en faisant l'aveu de mes défauts, que les douces flatteries de l'amour, en me faisant un extrême plaisir, ne m'ont jamais inspiré ni vanité, ni caprice, ni bonne opinion de moi-même. Il me semble que c'est la preuve d'un bon naturel. Peut-être aussi que le véritable amour, celui qui aime la vertu, n'est capable que d'élever l'âme de la personne aimée, et qu'il n'y a que les louanges dont le but est la séduction, qui puissent gâter le caractère des femmes à qui elles plaisent. Pour moi, elles ne pouvoient me nuire; car, sous ce point de vue, elles me paroissoient offensantes.

J'ai toujours remarqué que les gens qui vouloient séduire, approuvoient tous les caprices, applaudissoient à tous les travers de la personne qu'ils vouloient séduire; au lieu que ceux qui aimoient véritablement, quoique portés à se faire beaucoup d'illusions, ne louoient que ce qui leur paroissoit aimable, honnête ou vertueux, et que, s'ils

voyoient quelque chose qui ne fût pas conforme à la perfection qu'ils désiroient, ils s'en affligeoient, au lieu de l'approuver.

Cela me rappelle qu'un jour, à l'âge de quatorze à quinze ans, je chantois des paroles un peu libres devant deux ou trois personnes avec qui j'étois familière : peut-être n'entendois-je pas tout ce qu'elles vouloient dire : un homme qui m'aimoit beaucoup me blâma très-sévèrement. Il me dit : « Que la décence étoit la première des grâces, qu'il falloit la conserver précieusement. » Un amant, prendre le ton d'un précepteur; cela d'abord m'étonna beaucoup; ensuite je lui sus un gré infini d'avoir risqué de me déplaire pour me servir. Je jugeai qu'il m'aimoit véritablement, puisqu'il préféroit mes intérêts aux siens; je sentis qu'un séducteur m'auroit applaudie, encouragée, pour me rendre plus libre encore que je ne l'avois été. J'aurois eu beaucoup d'amitié pour cet homme, si nos caractères n'eussent pas été tout-à-fait privés d'analogie : le trait de délicatesse qu'il montra dans cette occasion, n'étoit dû qu'à l'amour; car, d'ailleurs, quoiqu'il fût franc et honnête, il n'avoit aucune délicatesse dans les sentimens. Mais je m'écarte de mon sujet pour m'étendre sur

tout ce qui me passe par la tête. Revenons au défaut que je veux détruire en moi.

Si les hommages n'ont pas gâté mon caractère, je crois que la douce habitude d'être toujours l'objet de l'intérêt le plus vif a dû affoiblir mon âme, la rendre plus incapable encore de supporter le moindre chagrin : je parle de ceux qui tiennent au sentiment; car, pour tout ce qui regarde la fortune ou l'ambition, j'ai beaucoup de courage.

On m'aime encore, mais bientôt on ne m'aimera plus. Quand la jeunesse s'en va, la vieillesse arrive bien vite. A cette triste époque, on n'inspire plus d'intérêt. Si quelques anciens amis prennent part aux grands chagrins, avoués pour tels par tout le monde, il ne faut plus se flatter d'être écouté quand on se plaint des peines ordinaires de la vie. Pour donner de la valeur aux petites choses, il faut être aimable ou aimé, ce n'est qu'à ces conditions qu'il est permis de parler de tout ce qui affecte. Les hommes, surtout, ont une insensibilité révoltante avec les femmes qui ne plaisent plus. Quoique je ne l'aie pas encore éprouvé, j'en ai souvent été choquée pour les femmes âgées, et je me suis dit qu'on devroit mettre bien peu de prix à des hommages qu'un instant peut faire

cesser. Un ministre, s'il avoit du bon sens, feroit-il le moindre cas des gens dont il seroit certain d'être abandonné dès qu'il seroit hors de place?

Une jolie femme qui devient laide est comme le ministre renvoyé. Si elle s'avise d'aller conter toutes les petites peines qui travaillent son âme, elle paroît ridicule; tous les cœurs restent froids, et elle s'expose à importuner des gens qui n'auroient pas même le soin de cacher qu'on les importune. Dans ce cas, la confiance est une espèce de prostitution et d'avilissement indigne d'une âme élevée; évitons ce malheur en rappelant tout mon courage. Autrefois j'en avois un peu plus; mais depuis un chagrin qui m'a attaqué les nerfs, l'impuissance de renfermer mes chagrins a été portée à un point extrême : il est temps d'y mettre ordre. Comme on ne peut pas changer tout d'un coup sa manière d'être par un seul acte de sa volonté, j'arriverai par degrés au but que je me propose. D'abord je m'impose, quand j'aurai un de ces mouvemens de peines que je voudrai confier, d'attendre une heure, ensuite deux heures, et puis jusqu'au lendemain, pour en parler; de m'entretenir seule de la chose qui m'affecte, avant d'en faire

confidence à qui que ce soit. Par ce moyen, je m'accoutumerai insensiblement à devenir ma première amie, qui ne pourra me manquer au besoin; je trouverai en moi des ressources que je n'y ai jamais cherchées, et qui manquent trop souvent quand on les attend des autres.

Je ne m'impose cette loi qu'à l'égard des chagrins journaliers; je me garderai bien de l'étendre aux malheurs : quand on les éprouve, il faut se plaindre ou mourir. La confiance est le seul soulagement, et en s'y livrant, on n'a point à craindre la répétition, qui forme les habitudes.

Si quelqu'un lisoit tout ceci, il me trouveroit bien monotone. J'emploie toujours les mêmes moyens de correction; ce n'est pas ma faute, il n'en existe pas d'autre. Si on veut réformer un défaut, il faut absolument arrêter les effets pour détruire les causes. Je n'écris pas pour qu'on me lise, mais pour me rendre meilleure et plus heureuse; si j'atteins mon but, c'est tout ce que je puis prétendre.

Je reviens à mon défaut capital, le peu d'empire que j'ai sur moi-même. Il ne se borne pas à la facilité de céder à chacun de mes défauts en particulier; il se montre en-

core dans toutes mes actions, et donne la forme à ma manière d'être générale : il a beaucoup de part à l'impossibilité où je me suis toujours trouvée de traiter avec les différens caractères; je n'ai jamais su les prendre comme il le falloit pour en tirer parti. Voici comme l'habitude de suivre tous mes mouvemens me faisoit agir dans ma jeunesse.

Je parlois raison à un homme agité par la colère ; à un fou, à un imbécille, comme j'aurois parlé au premier sage de la terre; je prêchois la délicatesse à des gens absolument hors d'état d'en concevoir seulement l'idée; je causois avec des bêtes des mêmes choses et du même ton dont j'aurois parlé à des gens d'esprit; enfin je n'avois qu'une manière de traiter avec tous les hommes. Je montrois tous mes sentimens et toutes mes pensées dans une société où il auroit été nécessaire de les cacher.

Dans les altercations, je m'affligeois quand il auroit fallu montrer de la fermeté ; j'étois d'une douceur extrême quand un peu de sécheresse auroit été nécessaire pour contenir les autres. Aussi ne savois-je ni prévenir ni arrêter l'effet des défauts dont j'étois souvent la victime.

Enfin les mouvemens de mon cœur étoient

mes seuls guides; je parlois toujours d'après leur inspiration. L'âge et l'expérience ont un peu rectifié cet excès; mais le fond de mon caractère est resté le même : je crains que la réflexion ne soit impuissante pour obtenir de nouveaux progrès : je suis si accoutumée à obéir à la nature, à n'être que ce qu'elle veut que je sois! Ce défaut, d'ailleurs, n'a d'inconvénient réel que pour moi. Sa cause me plaît; le naturel est toujours plus aimable que l'art qui le réforme.

Cependant, sans aucune fausseté, on pourroit suivre un peu mieux les règles de la prudence : à un certain âge, il n'est pas convenable de s'en écarter; sans doute il faut toujours conserver sa candeur intacte, mais l'expérience doit en borner l'effusion : si je ne puis me résoudre à faire aucune action dont je n'éprouve le sentiment, je puis du moins éviter les choses qui peuvent me nuire, choisir les momens favorables pour agir sur l'esprit des autres, et ne jamais perdre de vue que l'à-propos est nécessaire à tout, au sérieux comme à la plaisanterie : agir d'après la réflexion, au lieu de céder au premier mouvement, c'est toujours rester soi-même dans des modifications différentes; il n'y a donc rien de factice à cela, et la vé-

rité n'en peut souffrir. Il faut se contenir ; et réfléchir un peu avant de parler. A la bonne heure, je ferai tout mon possible pour suivre cette méthode dans les choses qui en vaudront la peine; pour les détails journaliers de la société familière, je ne prends aucun engagement, je pourrois y manquer.

Avec de la raison, beaucoup de douceur et une égalité d'humeur parfaite, il semble qu'on ne devroit jamais avoir personne contre soi. J'ai éprouvé dans le monde une bienveillance générale, je puis me flatter d'y être aimée; mais, dans la société intime, j'ai toujours été (qu'on me passe cette expression triviale) un souffre-douleur de bonne compagnie; chacun m'y a fait supporter tout le poids de ses défauts. J'y ai essuyé des humeurs, des brusqueries, une contrariété, un ton de plaisanterie que jamais on ne se seroit permis avec une autre femme. Il est arrivé quelquefois aux coupables de me demander pardon, en avouant qu'ils n'auroient pas osé risquer les mêmes choses avec une personne moins douce.

M. de Malesherbes m'a dit qu'il n'avoit jamais vu une maîtresse de maison contrariée chez elle comme je le suis en effet. On s'élève contre tous mes goûts, on dispute

contre tout ce que j'avance, on ne me témoigne ni la complaisance ni les égards que l'on a ordináirement pour les femmes chez qui on se trouve. Cependant, excepté quelques personnes que je ne nommerai pas, toutes les autres sont mes amies plus ou moins, et ont, j'en suis sûre, beaucoup d'estime pour moi. La contrariété, l'opposition à mes goûts, ne me fâchent pas quand elles ne viennent d'aucune mauvaise disposition à mon égard; mais souffrir de tous les défauts des autres, n'avoir aucun frein pour les contenir ou les arrêter, c'est un véritable malheur dont il est bien important de trouver la cause et le remède. Outre mon incapacité naturelle pour traiter avec les différens caractères, il y a encore d'autres raisons qui sont cause de la liberté qu'on se permet avec moi, et de l'abus qu'on fait sans cesse de ma douceur.

Je n'ai rien d'imposant dans la physionomie; au contraire, on voit sur mon visage une expression caressante et familière; on y lit toujours la disposition d'une bienveillance générale : on me l'a dit, je n'aurois pu le voir moi-même; on peut connoître ses traits, mais on ignore sa physionomie. J'ai reconnu qu'on ne m'avoit pas trompée; car

jamais je n'ai inspiré aucune crainte, ni à mes enfans, ni à mes domestiques, pas même en me fâchant contre eux. On est familier avec moi au premier coup d'œil. Les pauvres gens du peuple, naturellement si timides avec tout ce qui paroît supérieur à leur misère, n'ont jamais été embarrassés avec moi qu'en entrant dans ma chambre : dès qu'ils ont rencontré mes regards, je les vois à l'aise.

Je rendrois grâce à la nature d'un don qui inspire la confiance et rassure le malheur, s'il ne produisoit que des effets aussi doux; mais il contribue beaucoup aux torts qu'on a vis-à-vis de moi. On ne sait pas à quel point cette expression du visage, plus vive et plus prompte que la parole, a de force pour décider la manière dont on traite avec nous. J'ai fait une remarque assez singulière, qui a confirmé mon opinion : c'est que, dans l'impuissance où je suis d'imposer pour arrêter un trait d'humeur ou de brusquerie, je deviens, sans le savoir, très-imposante pour toutes les libertés d'un autre genre. J'ai été jolie, aimée et écoutant les propos d'amour, et jamais je n'ai vu personne sortir du ton le plus respectueux ; même dans la plaisanterie, on ne hasardoit rien de libre : j'ai vu

des hommes, dans la société la plus familière, ne pas oser m'expliquer des choses que je demandois et qu'on pouvoit expliquer à tout le monde, parce que le fond du sujet étant sérieux, faisoit disparoître toute idée de liberté. Souvent, d'un seul regard j'ai imposé à la fatuité la plus reconnue.

Deux effets si prompts et si différens, partant de la même personne, ne peuvent tenir qu'à l'expression extérieure. J'en ai conclu que, d'une part, ma physionomie annonce de la bonté, et de l'autre de l'honnêteté et de la réserve.

Dire cela, c'est peut-être trop se louer; cependant on pourroit encore, malgré cet avantage, être fort laide, et je ne l'ai jamais été. J'examine un point fort important pour moi; il faut bien que je dise tout ce qui peut contribuer à la chose dont je me plains : on ne peut changer son extérieur; mais on pourroit peut-être en diminuer l'effet, en s'abandonnant moins à la nature.

Examinons quelles sont les autres causes qui m'empêchent d'être imposante, non pas pour le devenir, cette manière d'être est trop loin de moi et me paroît déplaisante, mais pour trouver des moyens qui rempla-

cent celui-là, qui n'est pas à ma convenance.

On ne peut entreprendre de corriger ni soi ni les autres que par des moyens propres à chaque caractère.

J'ai dans l'âme une espèce de bonté qui va quelquefois jusqu'à la sottise, particulièrement avec des gens qui dépendent de moi : je veux toujours fonder en raison ce que je demande, persuadée qu'on ne doit rien exiger d'un être raisonnable, sans lui prouver la justice de ce qu'on exige. Le résultat de cette pratique est que mes domestiques commencent par discuter ma volonté, et finissent par disputer pour ne pas obéir; ce qui apporte un grand dérangement à la considération qu'ils me doivent. Mes domestiques m'ont peu manqué : chez eux, l'attachement a suppléé à la crainte; ils étoient souvent raisonneurs, mais toujours zélés. Pour mes enfans, s'ils n'eussent pas été aussi bien nés, ils auroient pu beaucoup abuser de cette manière d'agir avec eux. Par une suite du même principe, j'employois tous mes soins, quand on avoit commis une faute, pour prouver qu'on avoit mal agi. Comme cette manière de reprendre est la plus juste, je la croyois aussi la meilleure pour arriver à mon but. Certainement cela devroit être,

si on n'avoit affaire qu'à la raison ; mais comme c'est avec l'amour-propre et les passions qu'on traite, l'expérience apprend qu'il faut arrêter ou défendre ce qu'on ne veut pas qui soit, au lieu d'en faire une question qu'on discute.

Cependant, mettre toujours l'autorité à la place de la raison, c'est, même pour les choses justes, une espèce de despotisme, qui ne convient point à mon humeur : cherchons des moyens qui y soient plus conformes.

Avec les gens qui sont dans notre dépendance, motivons toujours notre volonté par la justice ; exposons-la avec précision, n'y laissons rien de vague ni d'incertain, et, sans quitter la douceur qui nous est propre, joignons-y la fermeté nécessaire au maintien de l'ordre.

Pour nous résoudre à cette conduite, songeons qu'en causant un léger chagrin, nous en évitons de plus considérables à celui que nous arrêtons à sa première faute.

Avec qui que ce soit, quand il sera nécessaire de s'expliquer pour réprimer un tort ou arrêter une injustice, cherchons à rassembler dans un seul trait ce que la raison a de plus fort ; attachons-nous à trouver de ces choses dont la vérité est si évidente, qu'elle

ne permet point de réplique. Le plus grand art de la réprimande, c'est qu'elle soit conçue de manière à ne point laisser de réponse. J'ai le défaut de me livrer trop aux détails; la manie de persuader en est la cause : supprimons-les, ils affoiblissent tout, et fournissent autant de répliques qu'ils ont d'étendue.

Les mêmes causes produisent les mêmes effets. J'ai éprouvé dans la société intime autant d'inconvéniens de ma facilité que dans mon domestique. Comme j'ai l'âme tout en dehors, chacun est à l'aise avec moi: il en résulte beaucoup de familiarité; on me parle avec une liberté absolue; on ne sent rien qui arrête. Quand tout le monde est de bonne humeur, cela va à merveille; la société en devient plus aimable, plus gaie, plus intime; l'absence de gêne produit un abandon qui a mille charmes; mais quand les gens sont mal disposés, la scène change d'une manière fâcheuse : la même liberté existe, et ne produit plus que des effets désagréables; alors j'essuie toutes les humeurs et tous les caprices. Quand cela arrive, ma douceur naturelle, la crainte de me fâcher trop aisément, celle de blesser des gens avec qui j'étois à merveille l'instant d'auparavant,

l'impossibilité de changer aussi promptement qu'eux de disposition, enfin la peur d'être moins aimée : toutes ces causes se réunissent pour me rendre trop endurante, et me conduisent à souffrir des choses que je devrois arrêter.

Par tout ce que j'ai dit, il est aisé de voir que j'ai dans l'âme une espèce de bonté bête, sur laquelle tout le monde se repose; elle est quelquefois portée à un degré que je serois honteuse de dire. Le bonheur et le plaisir des autres m'est si nécessaire, que, même avec les gens qui m'ont offensée et que je n'estime point, je ne pourrois me défendre de les obliger dans les choses qui dépendroient de moi, si la justice n'y mettoit point d'obstacle. Combien de fois m'est-il arrivé de m'ingénier en secret pour procurer un amusement à des personnes dont j'avois trop à me plaindre pour pouvoir décemment les y inviter moi-même?

Quand mes femmes et une demoiselle qui demeure chez moi, me donnent sujet d'être fâchée contre elles, il m'arrive souvent de me raccommoder par une partie de plaisir, que je ne pourrois leur proposer si je restois fâchée. Je me suis surprise prenant plaisir à voir s'amuser chez moi des gens dont j'avois

à me plaindre assez grièvement pour ne pas les y recevoir si j'en eusse été la maîtresse : entre autres, un homme âgé, que je priois quelquefois d'y venir, parce qu'il me paroissoit content d'être en société, et que je souffrois de voir sa vieillesse isolée.

Enfin je ne puis voir de la satisfaction à qui que ce soit sans en ressentir moi-même : cette impression ne pourroit être suspendue que dans le moment même d'une offense.

Les inconvéniens de mon caractère m'ont toujours fait trouver des chagrins dans ce qui doit faire la consolation de la vie, la société intime. Ils donnent trop de prise sur moi ; la plupart des hommes en abusent : comment remédier à ce mal ? deviendrai-je insensible ? renoncerai-je aux douceurs de l'amitié et de la confiance ? ne mêlerai-je plus mon âme à celle des autres ? vivrai-je pour moi seule ? Autant vaudroit mourir. Un peu de sécheresse me seroit bien nécessaire ; on ne manque point à ceux qui en ont ; mais, quand je le voudrois, il me seroit impossible d'acquérir un ton qui m'est absolument étranger ; d'ailleurs, c'est le cas du proverbe : le remède est pire que le mal. Que ferai-je donc pour me tirer de la presse où je suis ? J'ai déjà dit que j'étois parfaitement

bien traitée dans le monde; on m'y marque plus de considération et d'égards que je n'en mérite : jusqu'au moment où la familiarité commence, je n'ai qu'à me louer du ton qu'on prend avec moi.

Etendons davantage ma société; les qualités dont on abuse sont souvent celles qui rendent plus aimable; j'aurai l'agrément de ces liaisons sans y rencontrer les inconvéniens dont je me plains. Des tiers introduits dans un cercle particulier imposent; on n'est pas aussi libre en leur présence; les égards qu'ils marquent donnent le ton, on n'ose pas montrer son humeur devant eux; insensiblement on prend l'habitude d'être moins familier, et on acquiert plus de réserve et de politesse.

Comme je n'ai nulle méchanceté, mais beaucoup de crainte de déplaire, et toujours l'envie d'obliger, l'opinion publique me sera favorable quand mes relations plus étendues m'auront fait connoître davantage. Si j'ai le bonheur de réussir, cette opinion sera un puissant contre-poids qu'il m'est nécessaire d'opposer, non-seulement à la société particulière, mais à des gens qui me tiennent de plus près, et qui abusent encore davantage de la douceur de mon caractère. Puisque je



n'ai pas de moyens en moi pour réprimer ; il faut bien que j'en cherche dans les choses qui me sont étrangères.

A l'avenir, n'admettons jamais dans l'intimité que des personnes d'un caractère doux et raisonnable : les gens qui ont besoin d'être contenus pour conserver un ton convenable, sont trop dangereux pour une personne de mon caractère ; en les laissant aller, on auroit autant de tyrans qu'on auroit d'amis.

Si je ne puis me défaire de cette bonté bête qui m'est inhérente, je puis du moins la cacher dans le fond de mon cœur, ne la laisser agir qu'en secret, sans qu'on puisse se douter de mes motifs. Corrigeons-nous entièrement de la manie de persuader ; elle donne occasion d'entrer en dispute, et ne corrige personnne. Disons-nous bien que cette méthode, en soi la plus raisonnable de toutes, ne convient qu'au très-petit nombre d'hommes qui réunissent au bon sens et à la bonne foi le désir d'être toujours justes. Il faut absolument me défendre de la familiarité à laquelle je me livre toujours ; elle encourage celle des autres, que je n'ai pas déjà assez de moyens de réprimer. Quand je sentirai qu'elle me gagne, que je m'y livre, j'aurai recours à la politesse, qui en diminue l'effet.

La familiarité qui s'établit entre les autres et moi, ne nous mène point à l'égalité : chez eux, elle réside dans le ton et les manières ; chez moi, elle part de l'âme. Ordinairement la familiarité consiste à se débarrasser des façons, des égards : pour moi, ce n'est que la liberté de mettre mon âme tout en dehors, et de montrer tout ce qu'elle contient sans réserve ; les égards dus aux autres n'en souffrent rien : la partie n'est pas égale. Réservons cet abandon pour les gens véritablement sensibles, qui m'aimeront à cause de ce défaut et n'en abuseront jamais. Pour m'y résoudre, songeons que la délicatesse oblige à leur donner cette préférence, et qu'il y a une sorte de pudeur qui défend de montrer son âme toute nue à ceux qui ne sont pas dignes de la voir. La tâche que je m'impose est bien difficile à remplir pour une personne entièrement éloignée de tout ce qui est factice ; mais il est nécessaire à mon repos et à ma raison qu'elle soit remplie. J'y aurai bien de la peine, il m'arrivera de fréquentes rechutes ; mais le temps, la réflexion et la nécessité me feront surmonter tous les obstacles.

La considération qu'on obtient dans le monde est ordinairement fondée sur des

choses si frivoles, que j'ai toujours méprisé les moyens de l'obtenir : les petites âmes y sacrifient tout, jusqu'à leur propre estime; les âmes élevées font le bien, évitent le mal, sans songer à l'opinion de personne. La multitude, qui juge toujours et n'approfondit jamais rien, est plus frappée des dehors, qui imposent, que du vrai mérite, qui n'a pas souvent l'occasion de paroître. Un maintien grave, de l'importance, un certain ton composé, avec lequel on ne se compromet jamais; des opinions communes, une décision tranchante, une expression tranquille et posée, beaucoup d'assurance, nul doute de sa capacité, une manière particulière de se mettre, et, je crois, jusqu'à une perruque faite d'une certaine façon : voilà les bases respectables sur lesquelles la considération s'établit souvent dans le monde. L'imagination, la sensibilité, l'énergie, lui sont opposées; elles font sortir de l'ordre commun, partage de la multitude, qui accuse de singularité tout ce qui ne lui ressemble pas.

La gaîté, le naturel, la naïveté y forment des obstacles invincibles : dès qu'on s'y livre, on cesse d'imposer. Je crois absolument impossible qu'une personne véritablement gaie et se laissant aller à ce caractère, puisse

obtenir de la considération, quelques titres qu'elle ait d'ailleurs pour la mériter. Etre un peu ennuyeux n'est pas une chose inutile à la considération, pourvu qu'on le soit avec une certaine dignité. Je ris en moi-même en m'amusant à décomposer quelques-uns de ces personnages en possession de la considération publique; je vois qu'avec les plus légers changemens on détruiroit le prestige.

Je ne parle ici que des particuliers; les hommes qui remplissent de grandes places laissent bientôt apercevoir le génie ou la nullité. La médiocrité peut se sauver quelque temps; mais enfin ce que l'homme en place conçoit et exécute, donne la mesure de sa capacité : ainsi il doit être apprécié avec plus de justice qu'un particulier. Encore a-t-on vu quelquefois, dans de grandes places, la morgue et la hauteur obtenir plus de marques de considération que le mérite et la modestie.

D'après les motifs qui m'ont fait mépriser la considération, je conviens que je l'ai trop méprisée; quoiqu'elle soit accordée à des choses frivoles, elle procure des avantages réels, elle assigne une meilleure place dans la société, y sauve les dégoûts, les impoli-

tesses et assure les égards. Il seroit flatteur de la devoir à une bonne réputation; mais à ce seul titre on ne l'obtiendroit pas: il faut absolument un ton imposant, une manière d'être particulière, qui forcent les autres à la déférence. On a vu des gens mésestimables être traités avec beaucoup de considération dans le monde, et des hommes vertueux qui n'étoient point considérés. Cela n'a donc rien de commun avec les qualités qui méritent l'estime. En y réfléchissant, on se confirme dans l'opinion d'en faire peu de cas. J'ai un frère qui pense bien différemment; tous les jours il me prêche sur ce sujet. Il me reproche d'être trop naturelle, trop naïve; il m'assure qu'il est essentiel de songer à prendre un ton plus grave et plus imposant, qu'il est nécessaire d'employer tous mes soins pour acquérir de la considération. Vainement je lui réponds que cela ne m'iroit point, que j'en suis incapable, que, si je voulois quitter ma manière d'être pour en prendre une factice, je deviendrois ridicule : je ne le persuade point. Dernièrement, je terminai l'entretien en l'assurant que quand on a le nez un peu retroussé, il faut se borner à l'estime et ne pas porter ses prétentions plus loin.

Quoique cette réponse ait l'air d'une plaisanterie, elle renferme cependant quelque vérité. Il est certain qu'une figure imposante est une condition indispensable pour inspirer la considération. Par tout ce que j'ai dit de mon caractère, il paroît démontré que je suis bien éloignée des moyens qui y sont nécessaires. Je ne puis masquer ni mon âme ni mon visage; tout ce que je puis faire, c'est d'éviter quelques-unes des choses qui y sont directement contraires. La familiarité et la plupart des défauts dont j'ai résolu de me corriger sont tout autant d'obstacles à la considération. Si je parviens à les détruire, il faudra encore avoir le soin d'observer de ne jamais sortir, dans la conversation, des opinions communes, de n'en soutenir aucune qui puisse paroître extraordinaire. Fût-ce la vérité même, elle seroit mal reçue dans le monde, si elle choquoit les préjugés établis. J'en excepte la défense des gens accusés injustement. Les abandonner pour ne pas contrarier les préventions reçues, seroit une lâcheté dont je suis incapable. Quand il s'agit de l'humanité et de la justice, rien n'est si vil que la crainte de se compromettre : il faut, dans ce cas, braver la méchanceté, s'exposer au ridicule, et n'envisager que

son devoir. La loi que je m'impose ne regarde que les sujets dont l'objet est assez indifférent : encore cette réserve n'aura-t-elle lieu que dans les cercles nombreux, et je suis sûre qu'il m'arrivera d'y manquer quelquefois. J'ai une franchise fière qui ne peut se soumettre à la dissimulation. Si j'ai une opinion extraordinaire, pourquoi la cacherois-je quand elle ne peut nuire qu'à moi? Je désire qu'on m'estime telle que je suis, et non pas autre que je ne suis; je ne veux rien usurper. Si je croyois aux revenans, je pense que je serois plus humiliée de la poltronnerie qui me le feroit nier, que de celle qui m'y feroit croire. Mais si on est libre de s'exposer à paroître extraordinaire, on seroit coupable de choquer des opinions respectées par ceux qui les ont adoptées. Dans ce cas, dissimuler sa pensée, rester en silence, non-seulement n'est pas un acte de foiblesse, mais c'en est un de justice et d'honnêteté. Je vois que, dans l'article que je viens de traiter, je ne me corrigerai guère: ainsi passons à un autre.

D'après ce que je viens de dire, il résulteroit que je devrois avoir beaucoup de courage pour m'élever au-dessus de l'opinion. Rien n'est plus éloigné de mon caractère;

les hommes sont un composé de contradictions : conséquens sur un point, foibles sur un autre, c'est l'histoire de tout le monde. Dans ma jeunesse, je vivois dans une telle dépendance de l'opinion des autres, qu'au moindre soupçon qu'elle ne me seroit pas farable, je m'en affectois au point de troubler mon repos. Cette foiblesse n'est pas à présent au même degré, mais elle n'est pas entièrement détruite.

Sur tout autre sujet que moi-même, jamais je ne pris mon opinion sur l'autorité de personne; mais pour ce qui me regardoit, je ne croyois que les autres. La plus légère critique me faisoit perdre la tête; non-seulement je la croyois toujours fondée, mais j'en étendois l'idée aussi loin qu'elle pouvoit aller.

Si quelqu'un jugeoit que je n'avois point d'esprit, je pensois qu'il pouvoit avoir raison, et, au lieu de chercher à me rassurer, je me rappelois tous les exemples où j'avois vu des gens se tromper sur ce sujet ; j'en concluois que personne ne pouvoit être juge de son propre esprit, et ces réflexions me jetoient dans un découragement absolu.

A l'âge de treize ou quatorze ans, un homme qui m'aimoit sans que je le susse,

me conta que deux personnes d'esprit, qu'il me nomma, lui avoient dit que j'étois fort bête. Pour moi, je ne leur en sus point mauvais gré; c'étoit un jugement et non pas une méchanceté, et je les ai vues depuis pendant bien des années, sans qu'ils pussent se douter que j'eusse ce petit reproche à leur faire; mais alors je me persuadai si bien qu'ils ne pouvoient se tromper, que j'en conçus un sentiment de timidité qui m'a rendu la société insupportable. Pendant quatre ans, je n'osai pas dire une seule parole, et j'étois vraiment malheureuse par l'opinion que j'avois de moi. Je confiai ma peine à deux personnes de mes amies, qui s'y prirent de tant de manières pour me rassurer, qu'à la fin elles me rendirent un peu de confiance. Ce qu'il y a de plaisant, c'est que cette histoire, qui avoit troublé mon repos, étoit entièrement de la composition de celui qui me l'avoit rapportée. Il m'a avoué, il n'y a pas long-temps, en présence d'un des accusés, qu'ayant été jaloux d'un éloge que je lui avois donné, il avoit imaginé ce moyen de le faire tomber dans mon esprit. Quoique cet aveu, fait avec beaucoup d'ingénuité, marquât le regret de sa faute, il ne laissa pas de blesser celui qui en étoit l'objet;

mais l'ancienneté de la chose et le tour que je lui donnai, nous ramenèrent à la traiter légèrement.

Dans ce temps-là, mon amour-propre étoit entièrement tourné à la tristesse; je jouissois peu des avantages de ma jeunesse et de ma figure; plus j'avois envie de plaire, moins j'espérois d'y réussir: si le succès me causoit un plaisir extrême, la plus légère plaisanterie en détruisoit l'idée. Je me souviens qu'à dix-huit ans, quand j'ai eu la disgrâce d'engraisser, je me faisois de telles images de la figure d'une grosse femme entrant dans un cercle, que j'en devenois toute honteuse; le rouge me montoit au visage, et de tout le jour je n'osois prononcer une parole. Cependant, quoique ma figure eût un peu perdu, elle avoit encore assez de succès pour que je dusse y avoir plus de confiance.

Actuellement que je sens la folie de faire dépendre son repos de l'opinon des autres, je veux me dire sans cesse que la plupart des opinions ont si peu de valeur et de consistance, qu'elles ne méritent pas la peine qu'on s'en inquiète, et ne peuvent nuire en rien qui soit essentiel au bonheur. Il faut faire de son mieux pour contenter tout le monde, et ne s'embarrasser que des choses qui peu-

vent attaquer réellement la réputation. Il est indigne d'un bon esprit de faire dépendre sa tranquillité du caprice des autres.

Pour être heureux en vivant avec les hommes, il est indispensable de se former une idée juste et précise de ce qu'on doit attendre de chaque caractère, sans quoi on est exposé à s'affliger journellement en voyant toujours son espérance trompée.

J'ai eu bien des chagrins pour n'avoir pas suivi ce principe. Il se trouve en moi une telle crédulité pour bien penser des autres, que, si je les vois une heure tels que je les souhaite, j'éspère qu'ils seront de même toute la vie. Il en résulte qu'à chaque fois qu'ils retombent dans leurs défauts, j'en éprouve un nouveau chagrin, qui m'affecte autant que je pourrois l'être, si rien ne m'y avoit préparée: dans ce genre, ce que j'ai vu mille fois me cause le tourment d'une découverte.

Les mécomptes ne sont pas encore le plus grand mal résultant de cette déraison : en voyant les gens tels qu'on les souhaite, au lieu de les voir tels qu'ils sont, on leur accorde plus d'affection et de confiance qu'ils n'en méritent. Leurs torts en deviennent plus fâcheux. Ce qui plaît est une chimère, ce qui afflige, une réalité. On sent enfin qu'on

s'est trop avancé; il faut retourner en arrière; personne ne veut déchoir, et il arrive qu'on aliène des gens dont on auroit pu tirer un parti agréable pour la société, si on avoit eu la raison de ne pas les estimer au-dessus de leur valeur.

La même erreur m'a conduite à pardonner tout avec une facilité incroyable. Mon ressentiment cède au premier signe de repentir dans mon domestique; je ne puis renvoyer que ceux qui veulent bien sortir; dès qu'on montre le regret de la faute et la crainte d'en être puni, il ne me reste plus rien à dire, et, si j'osois, je consolerois les coupables. Une fois que j'avois bien pris mon parti de renvoyer un domestique à qui j'avois pardonné si souvent qu'il n'étoit plus possible d'y revenir, il m'assura que jamais il ne pourroit se résoudre à s'en aller; et en effet il ne s'en alla point.

Dans la société, c'est la même chose sous d'autres formes. Je crois toujours qu'on se corrigera dès qu'on m'en assure. En vain l'expérience me montre qu'on ne change point; j'espère toujours qu'on changera. Le besoin d'estimer et d'affectionner mes semblables, me conduit à tout espérer d'eux; et quand il arrive qu'une amitié particulière

me parle en leur faveur, l'illusion alors n'a, pour ainsi dire, plus de terme : par là je perpétue une affection mal placée et un chagrin toujours renaissant ; dans le moment où je me blâme, je dis encore : Comment peut-on avoir le courage de désespérer de son ami?

Je connois une femme qui a la même foiblesse dans un degré bien plus extraordinaire : j'espère que son exemple me rendra plus sage; j'en ai déjà un peu profité.

Cependant, quoique mes plus vifs ressentimens cèdent tout de suite au repentir et au plus léger espoir de voir changer les choses qui me font de la peine, je n'oublie pas aisément les torts que je pardonne, quand ils viennent de personnes que j'aime beaucoup ; je m'en afflige long-temps : le ressentiment passe, mais le bonheur tarde à revenir.

Quoique l'indulgence soit une chose louable, on doit y mettre des bornes; sans quoi elle dégénéreroit en foiblesse. Je veux établir des règles qui maintiennent l'ordre dans mon domestique, ne point faire grâce à tous les défauts, ou du moins fixer un terme pour leur correction. Dans la société, je garderai toute mon indulgence pour les fautes dont on ne peut rien conclure contre la bonté du cœur ou la délicatesse des sen-

timens; mais pour celles qui peuvent altérer l'estime, je m'imposerai de ne jamais revenir vis-à-vis des personnes qui les auront commises. L'amitié qui survit à l'estime est un sentiment aussi blâmable qu'il est malheureux : dans ce cas, on cherche sans cesse à se tromper; toutes les ressources de l'imagination s'emploient pour créer les qualités qui manquent à l'objet qu'on ne peut se résoudre à en voir dépouillé; mais l'erreur ne ressemble jamais assez à la vérité pour satisfaire comme elle; il reste toujours place à des doutes, et même, dans les momens où l'illusion subsiste, le bonheur qu'elle donne n'est pas complet. Si la sensibilité n'avoit pas tant besoin d'être trompée, l'esprit seroit plus éclairé; mais, quelque désir qu'on ait de s'aveugler, la vérité perce souvent à travers les nuages dont on cherche à la couvrir; et toutes les fois qu'elle paroît, on éprouve de nouveau les maux d'une espérance trompée. Quand les choses sont arrivées à ce terme, il faut rompre les nœuds de l'amitié, et se bien dire qu'il y a de la folie à conserver un sentiment dont on n'éprouve plus le bonheur et dont on sent toutes les peines.

Il faut pardonner toutes les fautes dont

le principe n'a rien de vicieux, et respecter tous les défauts qui ne peuvent nuire à personne; mais pour la fausseté, qui sape toutes les bases du commerce; pour la méchanceté, qui en bannit la sûreté, et l'ingratitude, dernier terme de la perversité d'un cœur sans ressource, tous ces vices, aussi odieux en eux-mêmes que dangereux dans leurs effets, ne doivent point obtenir grâce, puisqu'ils ne laissent aucun espoir de conversion.

En accordant trop à l'attrait qui porte vers tout ce qui est aimable, on s'expose à être malheureux en amitié. Rien n'exige autant de réflexion que le choix d'un ami; les qualités estimables, si nécessaires pour fonder un attachement, ne sont pas suffisantes pour en faire le bonheur; il faut encore l'absence de tous les défauts qui troublent la paix de la société ou qui tendent à en bannir l'égalité, comme la tyrannie, l'humeur et la personnalité.

Pour que des amis soient heureux ensemble, il est encore nécessaire qu'il y ait entre eux ce rapport de goûts et de sentiment qui fait que naturellement on se plaît aux mêmes choses. S'il n'est pas nécessaire qu'ils se ressemblent, il est indispensable qu'ils aient cette analogie qui lie fortement les âmes et

donne de l'intérêt à toutes les communications de la pensée, même quand elles n'ont aucun rapport à la confiance. Si deux amis ne sont pas égaux en mérite, il faut qu'ils le soient en sensibilité; car si l'un ou l'autre manque d'une qualité, c'est la sensibilité qui compense ce défaut; c'est toujours elle qui fournit l'appoint de tout ce qui manque.

Je n'ai pas été heureuse en amitié, excepté avec la personne qui m'a tenu lieu de mère; j'ai toujours beaucoup plus donné que je n'ai reçu. J'ai aimé infiniment tout ce que je devois aimer; mais quel retour ai-je trouvé? Eloignons-en le souvenir. Etant fort jeune, j'ai beaucoup aimé une femme très-aimable. Je n'avois écouté que l'attrait qui me portoit vers elle, son cœur étoit incapable d'une véritable amitié. J'en ai ressenti bien du chagrin. Ecartons encore cette idée. Je pourrois citer d'autres exemples. J'ai inspiré beaucoup d'amour; je n'ai jamais vu d'amitié parfaite que dans l'âme de ma tante. Cependant cette union pure et vertueuse a toujours été le premier vœu de mon cœur. Les femmes choisissent rarement leur société. D'abord elles sont obligées d'adopter celle qui se trouve établie dans la famille de leur mari; ensuite, si elles

étendent le cercle de leurs connoissances ; il faut toujours, pour les liaisons intimes, qu'elles suivent le goût des gens dont elles dépendent, soit qu'elles y soient forcées ou qu'elles s'y obligent par un sentiment d'honnêteté. Ce sont donc les circonstances qui décident leurs liaisons et par conséquent les amis qu'elles auront. Il faudroit un hasard bien heureux pour qu'il s'en offrît de telles qu'on les souhaite, quand on n'a pas la liberté de les choisir. Cependant la vie est remplie de peines; on a besoin de confiance et d'appuis; on se laisse aller à des apparences trompeuses; on se livre à l'amitié, si nécessaire à une âme sensible; le temps s'écoule, les défauts paroissent, le caractère reprend ses droits : on voit alors qu'on étoit aveugle ; mais on ne se dégage pas aussi promptement qu'on s'est repenti, et on souffre longtemps de l'imprudence qu'on a commise.

Outre l'inconvénient de ne pas choisir ses liaisons intimes, j'ai dans le caractère un moyen de me tromper toujours, quand je serois la maîtresse de les choisir : c'est le défaut de voir tout en beau. S'il ne s'étendoit pas si loin, je le prendrois pour une bonne qualité; mais il m'a trop souvent trompée, pour que j'en fasse l'éloge dans ce

moment-ci. Je reviendrai peut-être à m'en louer, en le considérant sous un autre point de vue. A la première apparence de quelques vertus, je suppose aisément qu'il n'en manque aucune. Je me fais un roman de tout ce que doit renfermer une âme dont j'ai admiré quelques traits. La même illusion existe pour les qualités de l'esprit, pour peu qu'il y ait de possibilité à se tromper. Je crois toujours, dans le commencement, qu'on en a beaucoup. Je vois une pénétration, une intelligence, une finesse qui m'enchantent : le charme se dissipe, et souvent je trouve, à la place de l'homme que j'avois décoré de mille qualités brillantes, l'être le plus borné. L'illusion qui porte sur l'esprit ne peut être de longue durée ; mais celle qui regarde les qualités de l'âme, peut se prolonger très-long-temps. Je suis sujette à un engouement fort dangereux pour la vérité : chez moi, ce n'est point l'effet d'une imagination exaltée, c'est le besoin de trouver la vertu, qui ravit mon âme ; c'est le goût et le désir de la perfection, qui m'égarent. Sûre qu'elle n'existe pas chez les gens que je connois, j'espère la rencontrer dans ceux que je ne connois pas encore. De là ce désir de faire de nouvelles connoissances, qu'on m'a si souvent repro-

ché sans en deviner le motif. Dès que j'entends louer vivement quelqu'un, je me dis: C'est peut-être là l'objet qui possède la perfection tant désirée et cherchée si vainement; je m'empresse pour voir un être si rare; en attendant sa venue, je le pare de toutes les qualités que mon cœur désire. Il arrive : alors la crainte de perdre une erreur qui me flatte, m'engage, à mon insu, à employer tous mes efforts pour le trouver semblable au modèle que mes désirs et mon imagination ont formé. Si je ne parviens jamais au terme, souvent je m'abuse beaucoup. Quelquefois aussi il m'arrive de déchoir tout d'un coup de mes espérances, en ne trouvant qu'un sot à la place d'un prodige. Dans ce cas, mon étonnement n'a point de bornes, et l'expérience ne me préserve point d'une nouvelle erreur. Actuellement même où je développe ce travers, je me sens un vif désir de connoître une femme que j'entends louer par tout le monde, et je me persuade qu'il seroit possible que je trouvasse en elle toutes les qualités que je désire.

Tout ceci est une source d'illusions et d'erreurs qu'il est nécessaire d'arrêter. Il faut chercher la vertu telle qu'elle existe, et ne pas exiger la perfection, puisqu'elle n'existe

pas. Et qui suis-je pour la désirer dans les autres? n'ai-je pas des foiblesses, des défauts comme eux? pourquoi ce désir si vif de la perfection se fait-il toujours sentir à mon cœur? Pardonnons-lui cependant les tourmens qu'il cause, en songeant que je lui dois la passion que j'ai eue toute ma vie pour devenir meilleure.

Concluons des réflexions précédentes, qu'il est nécessaire d'employer toute notre raison pour bien choisir nos amis. Ne donnons rien au hasard dans une affaire si importante. Ecartons toutes les chimères de l'imagination et du désir. Ne souhaitons que ce qu'il est possible de trouver; mais aussi ne nous livrons jamais à l'amitié sans être assurés des conditions qui peuvent la rendre heureuse. Quand il s'agit de sentiment, le cœur doit être écouté le premier; lui seul a le droit de connoître ce qui peut lui plaire et le toucher. L'office de la raison n'est pas de choisir l'objet de nos affections, mais d'arrêter ou de confirmer nos penchans, selon notre plus grand avantage. Une amitié toute raisonnable seroit bien froide; une amitié toute d'attrait seroit exposée à bien des revers. Admettons le concours des deux, et pour être heureux ne nous livrons jamais à nos pen-

chans sans avoir bien consulté la raison ; avec la ferme résolution de suivre ses conseils. Pour fonder une amitié ordinaire, il suffit de rencontrer quelques qualités aimables jointes à un fond d'honnêteté ; mais, pour être heureux dans les charmes d'une liaison intime, il faut trouver une amie qui ait le cœur bon et sensible, l'humeur douce, l'esprit juste, le caractère franc, et l'âme capable de sentir toute la force et toute la délicatesse d'un véritable attachement. La réunion de ces qualités n'est pas impossible. Réservons toute notre sensibilité pour cette amie, que nous rencontrerons peut-être un jour.

Mais comment persuader l'indifférence à mon cœur? Dès le berceau j'ai senti le besoin d'aimer. Je m'attachois vivement à tous ceux qui soignoient mon enfance, et je puis dire que, même dès cet âge, j'ai dû mes plus grands plaisirs au sentiment. L'expérience et la raison s'élèvent en vain pour me rappeler que les chagrins d'une amitié mal reconnue sont les plus vifs de tous, que l'indifférence est préférable au malheur. Je disois à ma raison ce que Lucinde, dans l'*Oracle*, dit à sa gouvernante : « Répétez-le moi cent fois, et je n'en croirai rien. » Voilà de bien mauvaises dispositions pour ma réforme!

Enfin, je me démêlerai le mieux que je pourrai de toutes ces difficultés, en faisant en sorte que mes réflexions sur ce sujet ne me soient pas entièrement inutiles. Même sans le savoir, on profite toujours un peu d'une vérité qu'on a bien reconnue.

Si on veut être heureux par l'amitié, il faut encore éviter un écueil bien dangereux pour les âmes sensibles, la crainte de n être jamais assez aimé. Pour ne pas s'y livrer mal à propos, il est nécessaire de bien connoître le caractère de ses amis, et de savoir qu'il a toujours de l'influence sur le sentiment. Sans doute ce qui constitue l essence de l'amitié agit également dans toutes les âmes; mais les formes d'un sentiment, ses détails, les points sur lesquels il se développe davantage, varient infiniment dans chaque individu.

Nous croyons avoir le droit d'être blessés de ce que les autres ne font pas pour nous ce que nous ferions pour eux: cela n'est pas toujours juste. Dans ce cas, avant de les condamner, il faut avoir bien observé les différences établies entre leur caractère et le nôtre; car ce qui prouve beaucoup pour l'un ne prouve rien pour l'autre; et les preuves d'amitié doivent être appréciées non-seule-

ment par ce qu'elles valent en elles-mêmes ; mais encore par ce qu'elles coûtent à chaque caractère. Par exemple, le plus léger degré d'intérêt suffit à l'homme actif pour l'employer avec chaleur, tandis qu'il faudra la plus forte amitié pour que l'homme paresseux se mette en mouvement. Je suis vive ; je défends mes amis avec chaleur dès qu'on les attaque, je ne connois plus ni la crainte de choquer ni celle de déplaire, je ne vois que la cause que j'ai à défendre, et je la soutiens avec force. En pareil cas, une de mes amies n'aura dit que deux mots pour ma défense ; je compare sa conduite à la mienne, je m'afflige d'y trouver tant de différence : mais si, en réfléchissant sur son caractère, je vois qu'elle est timide, silencieuse, indifférente à l'opinion pour elle-même, je serai forcée de convenir que le peu qu'elle a dit en ma faveur prouve autant de sa part que cent paroles de la mienne. Souvent on se plaint de ses amis, parce qu'on n'a pas eu attention aux observations que je viens de faire. Pour être content de l'amitié, il ne faut pas exiger que les preuves qu'on reçoit soient semblables à celles qu'on donne. Tout ce qu'on peut désirer, c'est qu'elles soient d'une égale force relativement à chaque caractère.

Quoiqu'il ne soit pas rare, dans une véritable amitié, qu'on fasse pour son ami ce qu'on ne feroit pas pour soi-même, on doit beaucoup de reconnoissance à l'ami qui nous traite comme lui-même, et il ne faut rien demander de plus pour se trouver heureux dans la liaison qu'on a formée avec lui.

Mais si l'on veut bien connoître l'étendue et la force du sentiment, il faut observer jusqu'à quel degré il l'emporte sur le caractère et l'habitude. On aura, par cette comparaison, une mesure juste de son étendue, et il ne sera plus possible de se faire illusion sur l'attachement qu'on inspire ou sur celui qu'on éprouve.

Pour cette fois, je serai fidèle aux préceptes que je viens d'établir. Quand mes amis auront un tort avec moi, c'est-à-dire quand j'aurai à leur reprocher quelques traits d'indifférence, j'examinerai bien si, d'après leur caractère, cette action prouve autant contre eux qu'elle prouveroit contre moi, qui ai une autre manière d'être. En suivant cette règle, je ne les accuserai jamais mal à propos. Et comment pourrois-je y manquer, puisqu'elle fournit toujours un moyen d'excuser ce qu'on aime?

Outre les défauts donnés par la nature, les circonstances en font naître qu'on n'au-

roit pas eus dans toute autre situation. Dans l'enfance, j'étois libre et je paroissois décidée; dès le commencement de ma jeunesse, je fus assujétie à la crainte, et je devins timide et irrésolue.

J'ai déjà dit que, dans la maison de mon beau-père, j'étois toujours grondée, quelque chose que je fisse. Ce traitement injuste me tenoit dans une sorte de frayeur qui ne m'abandonnoit jamais entièrement, même quand je me livrois à quelque mouvement de gaîté commandé par mon âge. Dans cette position, je ne projetois rien sans redouter le danger de tout ce que je pouvois faire. Pour une simple promenade, je voyois de l'inconvénient à marcher d'un côté ou de l'autre, parce qu'il arrivoit presque toujours que mon choix amenoit quelque sujet de reproche et de colère. Il en étoit de même pour toute autre chose. Monter dans ma chambre, où je n'avois pas permission d'aller; écrire, parler, garder le silence, tout avoit son danger.

L'habitude de voir blâmer toutes ses actions, même quand elles sont louables, anéantit enfin la faculté de vouloir. Comment former des résolutions quand on ne peut jamais les exécuter sans crainte? Ce n'est qu'à la vie que j'ai menée, que je puis

rapporter l'irrésolution qui se trouve en moi. Ce défaut n'est point naturel à mon caractère. Il tient ordinairement à la crainte ou à l'indifférence; et loin que les impressions que je reçois soient foibles, tout m'affecte vivement : je ne puis donc accuser que la tyrannie de me l'avoir donné. Mais ce défaut a fait un tel progrès, que je ne puis me décider sur aucun sujet : j'hésite toujours dès qu'il s'agit de choisir, et j'ai besoin, pour les moindres bagatelles, de consulter tout ce qui se trouve autour de moi. Comme cette faute ne fait mal à personne, on n'y voit d'abord qu'un objet de plaisanterie. Cependant, en y réfléchissant, je vois maintenant que c'est une des causes de l'avantage qu'on prend sur moi en société. Quand j'ai traité cet article si intéressant à mon repos, elle m'est échappée; j'en voyois tant d'autres dans mon caractère qui étoient propres à produire cet effet, que je n'ai point fait d'attention à tous les inconvéniens de l'irrésolution, qui sont pourtant très-considérables. Voici ce que j'en éprouve. Ce sont toujours les autres qui décident de tout ce qu'on fera chez moi. Jusque-là il n'y a rien de fâcheux. Je me plais à les voir suivre leur goût; mais si par hasard j'énonce le mien,

on est tout étonné; il semble que c'est un attentat à la liberté; tout le monde s'y oppose. Il est vrai que la crainte de contrarier les désirs d'autrui donne toujours à mes propositions quelque chose de vague et d'incertain qui n'est pas propre à déterminer le goût des autres, au lieu que les personnes décidées entraînent toutes les volontés, dès qu'elles ont prononcé la leur. Je n'ambitionne pas un tel avantage, l'espèce de caractère qui le procure m'est antipathique; mais je veux me corriger d'un défaut qui donne une sorte d'autorité sur moi à tout ce qui m'entoure.

Si l'on vivoit toujours avec des gens d'une humeur douce, cette manière d'être n'auroit point d'inconvénient pour soi, et seroit fort commode pour les autres. Mais comme on a souvent affaire à des esprits entreprenans, qui aiment la domination et abusent en proportion qu'on leur cède, je veux reprendre insensiblement mes droits à l'égalité dans le commerce, en me réservant, quand je me trouverai avec des personnes douces et bonnes, de me laisser aller un peu à mon ancienne habitude. Avec toutes les autres, je conserverai la complaisance qui m'est naturelle, et dont on ne peut se dispenser, si

on veut rendre la société agréable; mais je ne les consulterai point pour avoir une volonté. Sur tous les amusemens, il faut toujours céder au goût des personnes avec qui on vit; mais on doit éviter d'avoir l'air de s'y soumettre, à moins qu'on ne les aime beaucoup, et qu'elles ne soient exemptes de tout esprit de tyrannie.

J'ai toujours été blessée quand j'ai vu appliquer une volonté forte à de petites choses, j'en ai conclu qu'on avoit un caractère foible et puéril. En effet, c'est prostituer une des plus nobles facultés de l'homme, qui ne doit s'exercer dans toute sa plénitude que pour des sujets qui en valent la peine. Mais pour éviter un excès, faut-il tomber dans un autre? L'irrésolution conduit à être le jouet de toutes les volontés, à se donner autant de maîtres qu'il y a de gens qui composent la société, et à reconnoître enfin qu'un ton qui paroissoit sans conséquence, parce qu'il ne s'employoit que pour des bagatelles, devient une espèce d'empire habituel qui s'étend à tous les sujets. Pour éviter l'un et l'autre de ces inconvéniens, empruntons seulement d'un caractère décidé la partie qui empêche les autres d'abuser. Employons notre volonté comme arme défen-

sive quand on veut nous dominer, et ne l'exerçons jamais pour des fantaisies qui n'en valent pas la peine.

Résumons mes préceptes sur ce chapitre. Quand j'irai dans le monde, je céderai au goût général; cela est juste et par conséquent sans inconvénient. Dans la société intime, je renoncerai absolument à montrer de l'irrésolution, toutes les fois que je me trouverai avec des gens qui s'en feroient un titre pour leur domination. Quand je rassemblerai du monde chez moi, je quitterai ce ton d'indécision qui nuit au plaisir de tout le monde, en voulant toujours laisser décider les autres. Mon intention étoit bonne, mais la chose étoit mal vue. S'il faut qu'une maîtresse de maison choisisse toujours ce qui plaît au plus grand nombre, il faut que sa décision soit un point de ralliement où toutes les volontés se réunissent. Toute société a besoin d'un chef, pour ne pas sentir les inconvéniens de l'anarchie.

J'aurois moins d'irrésolution pour les affaires importantes que pour les bagatelles; j'y sens plus de quoi exciter ma volonté. Cependant, la crainte où j'ai toujours été assujétie me donneroit encore dans ce cas beaucoup d'irrésolution : si ce n'étoit pas sur le

choix des choses, ce seroit sur celui des moyens; j'aurois toujours peur d'encourir la désapprobation. Si la crainte m'a donné beaucoup d'indécision sur les petites choses, un malheur constant, attaché à toutes mes entreprises, m'a fait contracter l'habitude d'être incertaine quand il s'agit de prendre un parti sur celles qui sont plus importantes. Pour les affaires, j'ai toujours vu le plan le plus réfléchi et le mieux concerté entre des personnes sages, manquer par quelque événement imprévu et contraire à toute probabilité.

Sur tous les points, j'éprouve, par l'arranrangement bizarre des circonstances, une contrariété qui s'oppose à tous mes désirs. Il suffit que je forme un souhait, pour qu'il s'élève des obstacles qui n'existoient pas auparavant pour les mêmes choses. Cette fatalité qui me poursuit, s'étend sur tous les petits détails de la vie comme sur les événemens plus considérables.

Je sais qu'on ne peut tenir ce langage sans déshonorer sa raison, que la philosophie n'admet point ce qu'elle ne peut comprendre; mais enfin j'éprouve cette fatalité depuis tant d'années d'une manière si constante, que je pourrois prédire, avant l'évé-

nement, quel sera le degré d'opposition que je trouverai à mes desseins. Je pourrois dire aussi que mon malheur s'étend à tous les sujets et ne va jusqu'au dernier terme sur aucun. Que ce soit l'effet du hasard, ou, pour mieux dire, d'une cause inconnue; que cela, comme je le crois, ne signifie rien pour l'avenir, il n'en résulte pas moins que ma longue expérience a encore augmenté mon irrésolution. Tandis qu'on est livré à l'incertitude, on passe en revue les différens partis qu'on peut prendre, on se casse la tête, on fatigue son imagination, on sent une inquiétude pénible, on éprouve par avance les inconvéniens attachés à chaque parti. Le temps se passe, l'irrésolution augmente, et on finit par mal choisir. L'incertitude conduit ordinairement aux partis mitoyens; ils soulagent la foiblesse. On croit éviter tous les inconvéniens dont on a été effrayé, et il arrive qu'on les conserve tous. Les partis mitoyens ne sont que des palliatifs qui laissent subsister le mal, et peuvent servir au plus à l'adoucir quelques momens.

Je veux me guérir de cette indécision, qui n'est point faite pour mon caractère; elle ne peut que tourmenter l'âme et affoiblir la raison. Quand je serai dans le cas

d'avoir à prendre un parti, je rejetterai loin de moi l'idée d'une fatalité qui me poursuit dans tous mes desseins. Si je ne puis détruire cette chimère, je me dirai que si elle renfermoit quelque vérité, ce seroit un motif de plus pour bannir mon irrésolution, puisqu'il en résulteroit que mon malheur me poursuivroit également, quelque parti que je prisse. Débarrassée d'une idée si importune, je rassemblerai toutes les forces de mon attention pour examiner, dans le silence et la méditation, ce qu'il est convenable de faire dans la position où je me trouve.

Si le sujet est important, je consulterai quelques personnes dont la sagesse me sera connue, j'écouterai leurs conseils avant de communiquer mon avis, ensuite j'énoncerai mes idées. En comparant les différentes opinions, nous déciderons celle qui mérite d'être préférée. Je ferai un nouvel examen de toutes les raisons qu'on aura alléguées, et de cet examen sortira une r ésolution absolue.

Par ce moyen, en suivant tout ce que la prudence exige, j'éviterai les lenteurs de l'irrésolution, à laquelle j'aurai fixé un terme. C'est beaucoup de n'avoir plus à se décider sur une affaire qui inquiète ; l'incertitude

laisse toujours à la même place avec le même tourment. Dans toutes les questions qui regardent les affaires de la vie, chacun, après un mûr examen, aperçoit à peu près tout ce que son esprit lui permet d'en saisir : en s'aidant encore des lumières des autres, que peut-on faire de mieux? De longs délais entraînent des inconvéniens, et rarement amènent de nouvelles lumières au même esprit qui a déjà examiné une question pendant long-temps.

Quand, par le plan que je me propose, j'aurai fait usage de tous les moyens qui sont à ma portée pour me bien conduire, je m'impose, quel que soit l'événement, de ne me point faire un inutile reproche. Madame du Châtelet, dans son *Traité du bonheur*, a dit qu'il ne falloit jamais se repentir. Elle a eu bien raison : le repentir ne doit avoir lieu que pour les actions coupables ou imprudentes : s'il est inutile pour le passé, il devient une grande leçon pour l'avenir. Mais, dans les événemens ordinaires de la vie, c'est une foiblesse de retourner en arrière, quand on peut se rendre le témoignage qu'on n'a rien négligé pour connoître le meilleur parti; que les intentions sont pures; que, remis à la même place, avec la

même ignorance de l'avenir, on choisiroit encore ce qu'on a choisi. De quoi peut-on se blâmer? De n'avoir pas deviné l'avenir. Jouets de l'événement, insensés que nous sommes! un mauvais succès nous fait repentir de n'avoir pas agi d'une manière contraire à notre jugement.

Encore une faute qui nuit à mon bonheur : c'est le penchant que j'ai pour me rappeler mes peines passées et m'en entretenir sans cesse. J'en nourris ma mélancolie habituelle; un chagrin présent me rappelle tous les chagrins de ma vie; je les rassemble, et ils pèsent tous à la fois sur mon cœur. Je me sens malheureuse, non-seulement de ce que je souffre actuellement, mais de tout ce que j'ai souffert; et l'idée d'avoir toujours été malheureuse et d'être destinée à l'être toujours, met le comble à mes maux. Quand le passé ne présente que des souvenirs affligeans, il faut en rejeter la mémoire, et tâcher, autant qu'il est possible, de vivre dans le présent. Il est bien étrange que les hommes, qui ont tous le désir d'être heureux, recherchent si peu pour eux-mêmes le moyen d'être moins misérables dans les choses qui ne dépendent que d'eux. S'ils éprouvent des chagrins, il semble qu'ils

prennent une sorte de satisfaction à déchirer leur âme par tout ce qui peut servir d'aliment à la douleur. Je veux rejeter loin de moi cette manie mélancolique, contraire à la raison, nuisible à la santé, affligeante pour ceux qui nous aiment, et fatigante pour ceux qui nous voient sans intérêt.

Que la perte d'un enfant, d'un mari, d'une amie qu'on chérit uniquement, d'un objet enfin dans lequel on a mis et trouvé toute sa félicité, fonde le sujet d'une douleur éternelle, je le conçois, et la raison, qui montre la grandeur d'une semblable perte, est bien impuissante pour en consoler. Pour les autres chagrins, il ne faut leur laisser que l'espace qu'ils ont occupé, et n'en point traîner le souvenir à la suite de toute sa vie.

Je veux, autant qu'il sera en mon pouvoir, laisser chacune de mes peines isolée, comme elle l'est naturellement dans le cours de la vie; et, loin d'enchaîner l'une à l'autre par le souvenir de ce que chacune m'a coûté, je veux détourner ma vue de l'enchaînement qu'elles ont nécessairement quand elles se trouvent produites par les mêmes circonstances ou les mêmes caractères.

Quand une idée m'affecte, j'ai le malheur de ne pouvoir en détourner mon attention

un seul instant; cette idée me poursuit et me travaille continuellement. J'ai lu dans M. Tissot la description de tous les maux que peut causer une idée permanente : j'en ai frémi, et j'ai pris la résolution de me garantir d'un danger si redoutable.

Je veux me rendre capable de suspendre l'idée qui m'occupe, pour me livrer tout entière à la chose qu'il sera convenable de faire dans chaque moment, soit d'écrire, de recevoir du monde, de me donner à la conversation, ou de remplir des devoirs plus essentiels. Si, dans tous les instans, on s'occupoit de ce qu'on doit faire, on jouiroit de ce double avantage, et de n'avoir jamais aucune omission à se reprocher, et d'obtenir une distraction assurée contre tous les chagrins journaliers.

D'après tout ce que j'ai dit, il sembleroit que j'ai bien peu de raison. Cependant j'ai rempli tous mes devoirs, et ma conduite a toujours été raisonnable. Entrée dans le monde à douze ans, livrée à moi-même à quatorze, je n'ai jamais fait une étourderie remarquable, ni une fausse démarche. Je crois devoir cet avantage à une liaison que j'ai eue avec une femme fort étourdie. Ses défauts me frappoient, j'évitois de tomber

dans les mêmes fautes. J'ai toujours éprouvé qu'il n'est point pour moi de meilleures leçons que les mauvais exemples; les bons ne me sont pas, à beaucoup près, aussi utiles. L'imitation n'est point dans mon caractère; j'aime à imaginer le bien que je puis faire, et sentirois une sorte de répugnance à imiter qui que ce soit. Au reste, mon défaut de raison ne nuit qu'à moi seule, jamais il n'a troublé le bonheur ni la tranquillité de personne.

Dans toutes mes relations, mon premier désir est d'être juste, et mon inclination me porte à être bonne. Ce n'est, pour ainsi dire, que tête à tête avec moi que je suis déraisonnable. Je me laisse aller, je ne me commande point, et il en résulte tous les défauts dont je me suis accusée; au lieu que quand il s'agit des autres, je prends garde à ce que je fais. C'est beaucoup, mais ce n'est pas assez. Il est des devoirs envers soi-même qui sont aussi sacrés que ceux qu'on s'impose envers les autres hommes. On se doit de travailler à vaincre les foiblesses qui ne sont fâcheuses que pour soi; on se doit de ne rien négliger pour mériter sa propre estime. La pratique des vertus en est le premier moyen; mais l'empire sur soi-même est ce

qui constitue la sagesse. Faire le bien par penchant, c'est être heureusement né; commander à ses foiblesses, parce qu'on est assez éclairé pour reconnoître que c'est le seul moyen d'être juste et heureux, voilà ce que j'appelle la bonne philosophie. Pour supporter les maux de la vie, pour y jouir de quelque calme, il faut donner à sa raison le gouvernement absolu de son être. Peut-être suis-je trop sensible pour parvenir jusque-là; mais je ferai tous mes efforts pour y arriver; et, par ce travail, je gagnerai toujours quelque chose au profit de ma raison et de mon repos.

J'ai encore un assez grand défaut, dont j'ai oublié de faire mention en recherchant les causes du peu de talent que j'ai pour imposer. Je manque de cette fierté noble qui tient à une juste estime de soi-même, qui empêche de se commettre jamais, qui apprend où on peut aller, où il est convenable de s'arrêter, et qui donne à chaque action toute la dignité dont elle est susceptiple. C'est un don de la nature qui m'a été refusé. Si je fais bien, j'en ressens du plaisir; mais je n'en conclus jamais que je sois supérieure à personne, moyennant quoi je ne songe pas à m'estimer pour avoir bien

fait, et je ne porte point en société cette opinion de moi-même qui inspire du respect aux autres. Certainement j'ai l'âme noble, et, dans toutes les occasions importantes, je n'ai jamais manqué de dignité; mais, dans la vie journalière, j'en manque absolument : c'est que je ne suis capable que de celle qui tient à la délicatesse, et point de celle qui tient à l'opinion qu'on a de sa personne. Comment y remédier? La fierté que je regrette n'est que de l'orgueil, quoique ce soit de l'orgueil bien placé. La dignité qui en résulte peut sauver des fautes, attirer plus d'égards, donner une meilleure place dans la société : mais cette dignité habituelle n'est point à mon usage; ce n'est pas une chose qui s'acquière. Ainsi le fruit de mes réflexions se borne ici, comme ailleurs, à retrancher de la familiarité, dont presque tout le monde abuse.

---

§ II.

Ressources qui peuvent contribuer au bonheur.

—

Après avoir examiné les défauts qui nuisent à mon repos, il faut chercher les ressources qui peuvent contribuer à mon bonheur, ou du moins distraire mes peines. On dit sans cesse qu'il faut se suffire à soi-même, trouver la félicité en soi : je n'ai point d'idée d'un bonheur qu'on goûte tout seul. Cette façon de parler a été inventée par les gens insensibles ; elle n'a aucune réalité. Ils ne jouissent point, ils végètent sans plaisir et sans peine. J'éprouve bien quelquefois une satisfaction intérieure, sans qu'il me soit arrivé aucun bien personnel ; mais c'est toujours à la suite de quelque action qui a été utile à mes semblables : ainsi j'ai eu besoin d'eux pour jouir. Mais si on a besoin des autres pour être heureux, il ne faut pas non plus en être dans une telle dépendance, qu'ils aient le pouvoir de nous affliger journelle-

ment par des choses qui n'en méritent pas la peine.

Ma sensibilité est portée à un tel degré, que rien ne m'est indifférent de la part des personnes que j'aime. Tout ce qu'elles font, tout ce qu'elles désirent, me fait toujours peine ou plaisir, de manière qu'en une soirée ma disposition intérieure change souvent du contentement à la tristesse et du mécontentement à la gaîté, sans qu'il soit arrivé rien de remarquable. Cependant c'est toujours la disposition mélancolique qui tient avec le plus d'opiniâtreté. Cette variété d'impression est ordinairement un principe d'humeur; cependant je suis entièrement exempte de ce défaut. Tous ceux qui vivent avec moi me rendent le témoignage que mon caractère est d'une égalité parfaite. Tous ces changemens se passent dans le secret de mon cœur, sans jamais faire souffrir les autres de ma peine. J'éprouve un diminutif de cet effet dans la société ordinaire. On m'inquiète, on me trouble pour un rien. Cette facilité à être émue est aussi contraire à la raison qu'elle est nuisible au bonheur. Je connois la cause du mal, et j'en aperçois le remède. Chez tous les hommes, la sensibilité se divise sur une multitude d'objets : ils

aiment les beautés de la nature, la poésie, la peinture, la musique, tous les arts. Moi, je n'aime que les personnes et point les choses; c'est le moyen de trouver dans toute la vie plus de peine que de plaisir. Les plus beaux ouvrages qui n'ont pas pour objet de peindre les passions des hommes, les vertus, les vices, les événemens qui les concernent, me laissent à froid; je puis admirer, mais bientôt je m'ennuie. Toute ma faculté de sentir est concentrée dans les choses qui touchent l'humanité. Il en résulte que je dois éprouver dans la société une infinité d'impressions qui n'existent pas pour ceux dont la sensibilité est étendue sur beaucoup d'autres sujets.

Pour remédier à cet inconvénient, je vais tâcher d'exciter en moi quelque goût pour les objets insensibles: s'ils ne m'affectent pas autant que les personnes, du moins ils n'auront pas le pouvoir de m'affliger comme elles. Entre tous ces objets, il me semble que les beautés de la nature sont ce qu'il y a de plus rapproché d'un cœur sensible: elles excitent de douces rêveries, et laissent une vaste carrière à l'imagination. Mais que tout cela est froid quand on est seule à le considérer! Je

m'imagine, sans le savoir, que l'histoire naturelle m'ennuieroit, parce que j'aime mieux agir qu'observer, produire qu'apprendre. Pour attacher mon attention, il faut que mon esprit ait quelque chose à faire. Je ne considérerois la nature qu'en grand, sous tous les rapports où elle peut toucher l'âme et exciter un sentiment; mais je crains que cette ressource n'ait peu d'attrait pour moi.

L'art de développer en nous des goûts nouveaux consiste, je crois, à choisir, entre tous les objets qui peuvent occuper et plaire, ceux qui sont le plus rapprochés de notre disposition actuelle. Pour qu'une chose étrangère agisse sur nous, il faut qu'elle tienne de tout près à ce que nous avons déjà dans l'âme. Si, pour les opérations de l'esprit, on ne peut comprendre que la proposition qui suit immédiatement celle que l'on a comprise, il en est de même pour la sensibilité : on ne sent bien que ce qui est proche du sentiment qu'on a déjà. En tout genre, on ne franchit point les intermédiaires; on les parcourt plus vite ou plus lentement, comme une vue perçante aperçoit un plus grand nombre d'objets qu'une

vue foible, dans le même espace de temps. Mais pour voir, sentir ou comprendre, rien ne se fait que successivement.

Les sciences me sont trop étrangères pour que je sache si je pourrois y trouver un grand sujet de distraction ; je présume cependant que j'aurois pu apprendre quelque chose de la géométrie. Etant fort jeune, je résolvois des problèmes assez difficiles, sans avoir jamais lu aucun livre élémentaire qui pût m'aider. M. Clairaut, à qui on le raconta, en fut étonné, et c'étoit un bon juge. Mais alors mon esprit travailloit continuellement, je voulois toujours pénétrer davantage; j'en perdois le sommeil. La distraction étoit trop forte; je l'abandonnai. Je n'ai fait aucun essai des autres sciences; et mon ignorance profonde s'oppose à ce que je puisse espérer d'y trouver aucun attrait. Je crois cependant que je pourrois aimer la chimie. Du premier moment, il est possible d'y faire une découverte. La partie inventive de l'esprit y est fort exercée, et on peut y trouver d'excellens spécifiques pour la santé. En m'examinant, je vois que je ne serois véritablement tentée que par trois sciences : la connoissance de Dieu et de l'âme, si on pouvoit en savoir la vérité

avec certitude; la médecine, si elle étoit assez connue pour y trouver les moyens de conserver la santé et de guérir les maladies; enfin la morale, qui enseigne à être plus juste, plus raisonnable, et conséquemment plus heureux. J'avoue que je ne me sens un vif désir que pour tout ce qui me paroît avoir une grande utilité. Eh! qu'y auroit-il de plus utile pour l'homme, que de savoir ce qu'il deviendra après sa mort, d'apprendre les moyens de conserver sa vie, et de savoir employer sa raison au profit de son bonheur? La première de ces connoissances est impossible : il faut s'en tenir à ce que la loi prescrit; la seconde est trop incertaine : il faut se borner à un petit nombre de principes constatés par l'expérience, connoître son tempérament et user d'un régime qui lui convienne.

Tout bien considéré, l'étude de la morale est ce qui me convient le mieux. Quand on s'est appliqué à bien connoître ce qu'on doit à ses semblables, qu'on n'apprend que pour pratiquer, qu'on est devenu juste pour soi et bon pour les autres, on peut se rassurer sur les jugemens d'un Dieu.

Quand on a perfectionné sa raison, on devient modéré surtout : alors on se porte

mieux et on vit plus long-temps. Cela supplée aux connoissances qu'il est impossible d'acquérir.

La morale a encore cet avantage pour moi, d'être assez rapprochée de mes dispositions intérieures, pour que je m'y livre avec plaisir. En effet, celui qui ne prend intérêt qu'aux choses qui concernent les hommes, ne peut rien étudier qui lui soit aussi analogue que la morale.

Mais comment l'étudierai-je? sera-ce en lisant beaucoup de moralistes? J'en ai lu un grand nombre dès ma première jeunesse. A douze ans, j'ai lu *la Sagesse* de Charon avec plaisir. Cet usage est utile, mais ne suffit pas. C'est dans son propre cœur, quand on veut le sonder de bonne foi, qu'on trouve les règles de la justice. Nous avons toujours, en consultant notre intérêt personnel, la mesure de l'intérêt des autres. Ce grand et vaste principe, de « ne pas faire à autrui ce que nous ne voudrions pas qui nous fût fait, » renferme toute la justice. Tout le monde conçoit ce précepte, mais bien peu de personnes le pratiquent dans toute son étendue. Les gens de probité le suivent dans les grandes affaires; mais qui l'observe dans tous les détails de la vie? Ne voit-on pas journelle-

ment qu'on établit une justice pour soi, qui n'a rien de commun avec celle qu'on établit pour les autres? Si on veut être véritablement juste, il faut en toute occasion descendre en soi-même, s'examiner, pour être en état d'agir avec les autres, comme on désireroit qu'ils agissent avec soi si on étoit à leur place. Cette observation journalière est très-propre à occuper l'esprit et à perfectionner le cœur. Sur quelque sujet que ce soit, les idées s'étendent à mesure que l'esprit s'en occupe. Si une âme sèche ne voit dans le précepte de l'Evangile que la nécessité d'être juste, une âme tendre y verra la nécessité d'être bonne; une personne délicate en étendra les rapports jusqu'aux égards et aux attentions de la sensibilité qu'elle désireroit trouver pour elle-même.

En s'éclairant, on apprend à perfectionner son âme, comme on apprend toute autre science. Il faut que la nature fasse les premiers frais. Mais en supposant entre deux personnes des dispositions également heureuses, celle qui aura exercé sa réflexion sur les devoirs de l'homme sera en toute occasion plus constamment juste et vertueuse que celle qui, s'abandonnant à son bon naturel, n'aura jamais réfléchi sur ses devoirs.

Il faut suivre le projet que j'ai formé, établir des principes, les écrire pour qu'ils se fixent dans l'esprit, les consulter comme un code de lois, auquel il sera d'autant plus mal de manquer, que, l'ayant fait soi-même, l'engagement est volontaire.

En écrivant, on fonce la pensée; il en résulte qu'on développe en soi une infinité d'idées qu'on n'auroit jamais eues si l'on n'eût pas écrit.

S'appliquer à bien connoître toute la théorie de la morale, s'attacher à la pratiquer, c'est une entreprise très-vaste qui peut occuper toute la vie. Il faut encore y joindre des objets de distraction et d'amusement, qui puissent, quoique d'une manière plus éloignée, rentrer dans le même plan. Chaque chose acquiert un degré d'intérêt quand elle se lie à l'objet principal de l'occupation. Comme le bonheur est une succession de momens agréables long-temps continuée, il faut, pour en posséder du moins une foible image, remplir le temps dont on dispose de choses qui occupent la tête ou qui intéressent le cœur. Les femmes, n'ayant point d'études forcées, sont maîtresses de choisir le genre de leur oceupation, et

c'est un grand avantage qu'elles ont sur les hommes.

Je veux prendre un genre de lecture qui force à penser, même après qu'on a cessé de lire. La métaphysique, que, dès l'âge de quinze ans, j'ai beaucoup aimée, étend la pénétration, exerce la sagacité, développe l'esprit, attache fortement; mais elle n'a point de rapport à mon plan moral: d'ailleurs, j'en connois les meilleurs ouvrages. Sans la bannir, je ne la choisirai pas pour occupation principale.

L'histoire a un rapport direct à la morale. Avec elle, on parcourt tous les temps, on vit avec tous les hommes; elle exerce la réflexion, soit en considérant la marche uniforme des empires dans leurs commencemens, leur progression et leur décadence; soit en cherchant les raisons des différens états que ces empires subissent pendant le cours de leur durée; soit en considérant la petitesse des causes qui ont souvent produit les plus grands événemens. Il seroit trop long d'exprimer toutes les vues philosophiques qu'on peut tirer de l'histoire. Elle éteindroit en moi tout désir ambitieux, si j'étois capable d'en concevoir aucun. Quand je vois tous

ces grands personnages qui ont joué un rôle brillant disparoître en un instant de la terre, je me dis : « Tout cela n'est qu'une pièce un peu plus longue qu'une pièce ordinaire. » Aucun sermon ne m'a jamais fait sentir, aussi bien que l'histoire, la futilité des grandeurs humaines. On est persuadé qu'elle apprend à connoître les hommes : j'avoue que je suis loin d'avoir cette idée. Si l'histoire ne rapporte que des actions et des événemens dont la vérité est constatée, les causes lui échappent souvent; celles qui sont apparentes peuvent n'être pas vraies; celles qui n'ont pas été pénétrées, l'historien les a établies d'après les vraisemblances. Pour connoître les ressorts secrets du cœur de l'homme, il faut ne le pas perdre de vue et l'examiner avec une sagacité qui appartient à peu de personnes. Combien d'actions même suivies ont une cause toute différente de celle qui doit les produire naturellement! Peu d'hommes se connoissent eux-mêmes, très-peu sont en état de bien connoître les autres. Il n'est guère d'historiens qui aient eu la familiarité des souverains : s'ils en ont joui, il est presque impossible qu'ils se soient défendus de la partialité. Ceux qui écrivent loin des princes et de la

cour doivent se tromper encore davantage: ils ne jugent que d'après les actes publics. Le récit des guerres me déplaît et m'ennuie. Il est bien peu d'histoire intéressante d'un bout à l'autre. J'ai trop négligé ce genre de lecture, et je suis sur ce point d'une ignorance que l'on trouveroit honteuse dans le monde, si je ne la cachois pas sous un profond silence. Quelquefois aussi, je l'avoue, ma franchise me fait tout dire, et j'aime mieux l'avouer que la montrer en parlant mal à propos.

Je n'ai jamais lu qu'un voyage. Je ne sais pourquoi ce genre d'ouvrage n'a pas excité ma curiosité, c'est peut-être parce qu'on est encore moins sûr d'y trouver la vérité que dans l'histoire. J'éprouvai cependant que cette lecture avoit un grand avantage, celui de faire sentir le bien-être d'une infinité de jouissances auxquelles on n'avoit jamais pensé. Quand je fus à un endroit du récit où des hommes débarquent dans une île déserte, en voyant leur frayeur, leur détrèsse, les dangers qui les environnoient, je me trouvai si contente d'être dans une chambre, d'avoir des portes fermées, un lit, du feu, de la lumière, que je posai mon livre pour jouir de toutes mes possessions,

dont jusqu'à ce moment je n'avois pas senti tout le prix. Sous ce point de vue, les voyages auroient une grande utilité. Mais, quelque genre que je choisisse, je veux me faire un plan de lecture. Parcourir d'une manière isolée une infinité d'ouvrages différens, ce n'est pas lire au profit de la raison ni de l'amusement. Souvent la lecture n'est qu'un délassement pour la paresse; mais si l'on veut y trouver un véritable sujet d'occupation, il faut en faire un travail où tout se lie et se rapporte à un centre commun.

Un plan qui me plairoit beaucoup seroit la recherche des opinions humaines partout où, on peut la faire, en commençant par les religions et descendant jusqu'aux opinions populaires. Le champ est vaste; il y a de quoi occuper toute la vie. Ce projet offre un grand nombre d'observations philosophiques. Si ces opinions ne renferment en elles-mêmes aucune vérité, du moins sera-t-on sûr, en les parcourant, d'y voir un fait certain et qui ne peut être contesté, c'est qu'elles ont été imaginées et adoptées par des hommes, et qu'elles sont réellement l'histoire de l'esprit humain. En partant du point de l'invention jusqu'à celui de la crédulité, n'a-t-on pas la mesure des facultés

humaines dans cette direction ? Voici un autre point de vue bien plus intéressant. S'il étoit possible de trouver la vérité sur les sujets dont la connoissance paroît interdite aux mortels, où pourroit-on la chercher avec plus d'espérance que dans l'étude des religions ? Toutes ont des bases semblables. Au point où elles commencent à différer, ne pourroit-on pas reconnoître l'ouvrage de l'homme et le distinguer de la loi d'un Dieu, toujours immuable ? En considérant toutes les opinions qui ont régné sur la terre, ne seroit-il pas encore fort intéressant d'examiner s'il est possible qu'elles se soient établies chez tous les peuples, et perpétuées pendant tant de siècles sans avoir aucune base réelle ? Ne seroit-il pas curieux d'observer si elles sont eu quelque fondement dans la nature, ou si elles sont l'ouvrage de l'imposture et de la crédulité ; enfin de démêler le vrai du faux, d'assigner à l'un des causes physiques, à l'autre des causes morales ? M. Boulanger a fait sur ce sujet un ouvrage très-intéressant, mais il est trop systématique ; ce n'est pas le moyen de découvrir la vérité : il faut que la pensée se plie aux faits, et non pas que les faits se plient à la pensée. Le *Traité de l'opinion* est assez cu-

rieux, mais il n'est ni assez profond, ni assez étendu pour donner des connoissances certaines. C'est, autant que je puis m'en souvenir, le récit de plusieurs opinions vulgaires, mais sans discussion pour les juger, sans preuves pour les détruire. Il m'a paru que souvent il ne combattoit un préjugé que par un autre préjugé, c'est-à-dire par l'opinion reçue, sans en prouver la vérité. A combien d'erreurs on se dévoue en croyant dans chaque siècle ce qu'on appelle les opinions reçues, soit en adoptant ce qu'elles établissent comme certain, ou en rejetant ce qu'elles nient comme impossible! Chacun reconnoît cette vérité pour les siècles passés, presque personne ne veut l'apercevoir pour son siècle. A présent, les gens d'esprit sont plus portés à nier qu'à douter. Peut-être que dans cent ans on se moquera de notre incrédulité, comme nous rions à présent de la crédulité de nos pères.

Mon plan de lecture aura l'avantage d'admettre plusieurs genres différens, sans qu'il en résulte l'inconvénient des lectures isolées. Tout se rapportera à un point d'observation qui donnera de l'intérêt et de la vie à chaque sujet. A la suite des religions, tous les systèmes quelconques rentrent dans mon plan.

L'histoire n'y est point étrangère; elle présente le tableau des opinions qui ont régné dans les différens siècles. Les voyages rapportent les coutumes et les superstitions qui existent sur la terre. D'autres ouvrages encore se lient naturellement à ce projet. Chacun s'occupe de la lecture sous différens points de vue; pour le plus grand nombre, ce n'est qu'une manière de remplir le temps et d'éviter l'ennui · les savans et les gens de lettres lisent pour acquérir des connoissances dans le genre qu'ils ont adopté; les gens du monde, pour remplir leur mémoire de faits, dont ils se forment une science à l'usage de la société: mon objet, à moi, sera, en apprenant des faits, d'avoir pour point de visée de suivre l'histoire de l'esprit humain. Ce projet se lie naturellement à mon but, qui est la connoissance de la morale. Rien ne remplit autant la vie que de se faire des buts auxquels on désire d'atteindre. Le présent ne suffit jamais à l'homme; il a toujours besoin d'étendre son existence dans l'avenir, et la marche est plus animée quand elle doit se terminer à un objet, que quand elle est vague et sans dessein.

Mon premier but est de me rendre aussi heureuse qu'il sera possible dans toutes les

situations. Je ne le mettrois que le second, si je n'étois convaincue qu'on ne peut être heureux qu'à force de vertus.

On ne peut créer le bonheur : il faut que les circonstances le donnent; mais on peut combattre le malheur ou en détourner la vue, pour se procurer au moins un état paisible. Perfectionner la raison est le premier moyen d'assurer le repos; acquérir le courage de la patience, c'est diminuer de moitié les maux de la vie; élever son âme, en étendre la bonté, c'est le secret d'acquérir des jouissances et des consolations intérieures, que les circonstances ni les hommes ne peuvent enlever. Occuper beaucoup son esprit rendra moins attentif à une infinité de petites choses qui affectent la sensibilité des gens oisifs. C'est pourquoi les hommes sont moins sensibles que les femmes aux peines de détails.

Quand on a une occupation habituelle, il est plus facile de se distraire des petits chagrins. On n'a qu'à reporter son attention sur le sujet qui est en possession de nous attirer et de nous retenir; au lieu qu'un esprit désœuvré, n'ayant point d'objet sur lequel il puisse transporter son attention, la laisse tout entière au sujet qui l'afflige.

Quoiqu'on regarde les romans comme des ouvrages frivoles, je suis loin de les croire sans utilité. Les bons romans, comme les pièces de théâtre, peignent les passions et les hommes; ils élèvent l'âme, font aimer la vertu, et soutenir le malheur avec courage et dignité.

J'ai trop d'obligation aux romans pour les proscrire jamais: ils ont charmé les peines de ma jeunesse; ils m'en distrayoient si doucement, en m'aidant en même temps à les supporter avec patience. Seule et sans guide, j'en ai reçu des leçons de vertu et de délicatesse qui ont développé en moi des qualités estimables. Proscrire les romans, ce seroit aller contre mon but: quand ils sont bons, c'est la morale mise en action sous la forme la plus intéressante. Je veux que le temps dont je dispose renferme une succession de momens agréables. Eh! n'est-on pas fort heureux de pouvoir à volonté passer une demi-journée avec les plus honnêtes gens du monde, qui vous racontent des faits intéressans, en vous donnant toujours la leçon des bons exemples? Cette lecture n'est que trop séduisante; c'est là son danger: sans la bannir jamais, il seroit imprudent de s'y livrer uniquement. La perfection des mo-

dèles qu'elle présente dégoûte de la vérité, qui, communément, est fort loin de la perfection. Il faut borner l'usage des romans à des lectures faites en commun, à la campagne, dans les momens qui ne pourroient pas être employés avec plus d'utilité; se faire la loi de n'en lire en particulier que quand il se trouve des nouveautés assez intéressantes pour devenir un sujet de conversation dans le monde, ou bien quand on est un peu malade, qu'on ne se sent en train de rien faire, que l'esprit est triste et le cœur mécontent. Alors il faut bien se traiter avec indulgence. C'est travailler pour la raison, que de chercher à se distraire d'une disposition fâcheuse, de changer sa tristesse en intérêt, de s'oublier, en modifiant son âme par des sentimens agréables, dans la douce occupation d'un plaisir innocent qui ne nuit à personne.

Comme on ne peut jouir de rien sans la santé, il est essentiel d'apporter tous ses soins à la conserver. Souvent on risque de la perdre sans nécessité, même sans être entraîné par le plaisir. Combien de gens, uniquement pour faire comme les autres, ont-ils risqué de perdre leur santé? La gourmandise, ce vilain défaut qui rend les hommes

semblables aux brutes, vend un instant de plaisir grossier pour des jours et des années d'angoisses, de douleur et de tristesse. Les hommes ne sont sensibles qu'à la privation du moment ; ils ne calculent pas qu'un léger sacrifice leur sauve d'autres sacrifices bien plus difficiles à faire. Je ne suis point gourmande, mais je veux devenir encore plus sobre. Quand on en a pris l'habitude, on retrouve dans le plaisir d'être maître de soi une satisfaction bien supérieure à tout ce qu'on a sacrifié.

Mon défaut relativement à la santé, est de vouloir toujours aller, quoique malade. Née avec une excellente constitution, il me semble que je doive être supérieure à la maladie, lui commander. Souvent cela m'a réussi, et j'ai vaincu des maux qui auroient pris plus d'empire si je les eusse écoutés. Volontiers je me dérange d'une partie pour faire plaisir aux autres : mais quand je n'ai pour motif que le soin de ma santé, rien ne m'arrête ; il est tellement dans mon caractère de suivre les projets que j'ai formés, qu'il m'est arrivé souvent de regretter des arrangemens que j'avois été contrariée de prendre. Je pourrois donner à mon imprudence des excuses meilleures que celle que je viens d'al-

léguer; mais, quelles qu'elles fussent, j'aurois encore tort de risquer ma santé et de ne pas me dire qu'il vaut mieux souffrir un jour, que de risquer d'en passer quinze d'une manière fâcheuse. Quand on est entouré d'amis tendres à qui on est cher, la maladie a ses plaisirs; elle fait voir combien on est aimé. Alors l'intérêt est plus vif, l'occupation plus soutenue: on se sent lié d'une manière plus intime; on se dit qu'avec de tels amis on aura la force de soutenir tous les malheurs; on s'appuie sur leur tendresse. Heureux qui peut éprouver ses amis et sortir content de l'épreuve! L'infortune même a des douceurs quand elle nous découvre l'étendue de nos ressources dans l'intérêt de ceux qui nous aiment. Quand j'aurai des amis bien attachés et bien sensibles, je resterai malade au milieu d'eux tant que l'on voudra.

Cependant je prends la résolution de mettre des bornes à mon commandement sur la maladie, et de rester chez moi toutes les fois que je serai menacée d'une incommodité sérieuse qui pourroit être aggravée par une imprudence.

§ III.

Influence de la religion sur le bonheur.

Il y a huit ou neuf ans que ce petit ouvrage est abandonné. Mécontente de ma manière d'écrire, ne me trouvant nulle facilité pour rendre les choses comme je les sens, je me dégoûtai d'une occupation où je réussissois si mal, et j'y renonçai. Mais le hasard ayant remis sous mes yeux cet écrit, j'eus la curiosité de le relire, et si je ne fus pas plus contente de mon talent, je fus si satisfaite en voyant que mes réflexions ne m'avoient pas été inutiles, qu'à l'instant je pris la résolution de continuer à les mettre sur le papier.

Dans mon projet, le point important n'est pas de bien écrire, mais de bien interroger ma conscience, pour développer, étendre et fixer mes idées sur tout ce que l'honnêteté peut prescrire.

En relisant la confession de mes défauts, j'ai acquis la preuve de ma réformation sur

beaucoup d'articles. J'ai plus d'empire sur moi que je n'en avois autrefois, plus d'indulgence pour les autres. Jamais je ne fus portée à la critique : ce n'est pas sous ce rapport que je manquois d'indulgence ; mais je croyois à la perfection ; je la désirois dans tout ce que j'aimois, et la vue d'un défaut m'affligeoit sensiblement : l'expérience m'a appris que les gens les plus vertueux n'en sont pas exempts.

J'ai réprimé les effets de ma sensibilité dans l'usage des reproches. Si j'aimois beaucoup, il me seroit encore impossible de ne pas me plaindre quand je serois fâchée ; mais je tâcherois de rendre mes plaintes plus rares, et de leur donner moins d'étendue. J'ai acquis aussi plus de courage pour supporter mes chagrins, je ne m'y abandonne plus ; je suis la loi que je me suis imposée de m'en distraire, d'oublier le passé, de m'étourdir sur l'avenir, et de concentrer toute mon attention au présent. Cette méthode m'a rendue plus susceptible de prendre du plaisir aux différens amusemens de la société ; précédemment, rien n'arrivoit à mon âme dès qu'elle étoit préoccupée par le plus léger chagrin.

Tout informe qu'est ce petit ouvrage, il

me sera peut-être plus utile que les meilleurs ouvrages ne le sont à leurs auteurs. Tous ne travaillent que pour acquérir de la réputation; moi, je n'écris que pour me corriger, et j'ai acquis la preuve que je vaux mieux pour moi et pour les autres depuis que je m'en suis occupée. Je ne m'abandonne plus à mes mouvemens, comme je faisois autrefois; je résiste à mes chagrins, je cherche à les distraire, ou par la dissipation, ou par le travail. Je suis parvenue à me rendre assez maîtresse de mon attention pour pouvoir souvent la transporter d'un objet à un autre, à ma volonté.

Il est vrai que pendant l'espace où je suis restée sans écrire, j'ai acquis un bien inestimable, le premier de tous les biens : c'est la persuasion d'un Dieu qui veille sur tout ce qui existe, qui nous voit, nous entend, nous soutient et nous console quand nous avons recours à lui. Cette vérité, bien plus que mes chétives réflexions, est ce qui a élevé et amélioré mon âme.

Hé! qui ne deviendroit meilleur par la persuasion qu'un Dieu assiste à toutes ses actions, qu'il les juge, et se complaît au bien qu'il voit faire? Quelle consolante idée que celle d'un Dieu qui, comme un bon père,

est toujours prêt à recevoir les vœux de ses enfans! Il n'a pas besoin des foibles mortels. La loi qu'il leur prescrit ne peut se rapporter qu'à leur plus grand bien. Je le dis d'après l'expérience : il n'est point de véritable bonheur sur la terre, point de consolation dans le malheur, quand on est sans amour pour Dieu. Celui qui ne rapporte pas tout à la première base de tout, erre à l'aventure comme un insensé; il devient le jouet de tous les événemens. Que la philosophie est impuissante auprès de l'amour de Dieu! Elle règle et contient les actions extérieures sans établir le repos dans l'intérieur.

La piété seule donne la véritable résignation. Tandis que tout est en guerre au dehors, la paix habite le cœur de l'homme pieux; elle s'y réfugie comme dans son asile.

Jamais je ne fus sans la croyance d'un Dieu qui régit l'univers : nier son existence m'a toujours paru une absurdité; mais je vivois dans une grande incurie à cet égard. L'impossibilité de savoir la vérité me laissoit dans l'indifférence, et, comme le plus grand nombre, je passois ma vie sans y songer. J'étois dans ces dispositions, qui avoient duré trop long-temps, quand une femme de ma connoissance m'engagea à lire un



commentaire d'Hiéroclès sur les vers dorés de Pythagore, et quelques morceaux de Platon contenus dans le même recueil. Autrefois, j'avois lu sa *République* et ses *Dialogues*, et j'avoue que cela m'avoit un peu ennuyée. Cette fois-ci, il en fut tout autrement: je fus enchantée de cet ouvrage; je me sentis frappée de la grandeur avec laquelle ces philosophes parlent de la Divinité. Ils la font aimer autant que la plupart de nos prêtres la font craindre. Ils élevèrent mon âme jusqu'à elle. Alors parut le livre intitulé *Des erreurs et de la vérité*. On a reproché beaucoup d'obscurité à cet ouvrage. En effet, il n'est pas clair; mais ce qu'on entend remplit l'âme d'espérance. Le fond est la religion chrétienne, débarrassée de tout ce qui la rend terrible. Les peines pour avoir mal vécu ne sont point des punitions particulières; elles résultent des lois nécessaires de l'ordre, qui établit une souffrance pour tout ce qui s'en écarte, comme nous le voyons dans la vie actuelle, où personne ne s'écarte de sa loi sans souffrir pour l'avoir violée. Cela est plus visible au physique qu'au moral: un gourmand, un libertin mettent continuellement cet exemple sous nos yeux. Si nous y regardions de plus près, nous ver-

rions que la même chose existe pour le moral, et que qui que ce soit ne viole l'ordre sans qu'il en résulte un très-grand mal pour lui. La preuve de cette assertion exigeroit un traité particulier. Je l'entreprendrois, si j'avois assez d'esprit et assez de temps pour exposer cette vérité aussi clairement qu'elle m'est démontrée.

Dans le livre *Des erreurs et de la vérité*, les punitions ne sont point éternelles. On est toujours maître de revenir au bien, qui ne fuit jamais ceux qui le cherchent. L'amour, la prière, les bonnes actions, sont le véritable culte; au lieu de cette pratique pénible où tout est pénitence et privation, je ne vis qu'une source de joie inépuisable dans le soin d'épurer son âme, dans le désir de la rendre digne des regards d'un Dieu. Il me prouva intimement qu'il n'y a de bonheur qu'à bien faire, et que la vertu est la source des jouissances les plus douces, les plus pures, et les seules qui soient toujours prolongées sans interruption. Tous les plaisirs de la vie sont mêlés d'inquiétude, presque toujours suivis de chagrins; ils ne sont que passagers, et laissent des intervalles, où le vide et l'ennui se font sentir. La vertu seule a le privilége de remplir l'âme d'un

contentement toujours égal. Si on l'écoutoit sans cesse, si on étoit dans tous les instans animé du désir de faire le bien, on seroit parfaitement heureux.

A la suite *Des erreurs et de la vérité*, je lus les œuvres de sainte Thérèse. Elle parle de l'amour de Dieu avec une chaleur qui se communique à ceux qui l'écoutent; mais quand elle arrive au tableau de l'enfer, elle retombe dans l'inconvénient de rendre Dieu terrible; la crainte nuit à l'amour. C'est au Dieu rempli de bonté et de miséricorde que j'ai donné toute mon âme; je lui parle, je le prie de me rendre digne de le prier. Au milieu du monde, vingt fois, dans le jour, j'élance ma pensée vers lui; et quand elle rentre en moi-même, elle y rapporte la paix. Dans le chagrin, je lui offre mes peines, et me sens tout de suite calmée.

Quand je suis dans ces heureuses dispositions, je goûte un bien-être intérieur qui m'élève au-dessus de moi-même. Il me semble que je plane sur tous les événemens; je sens croître et s'étendre en moi le désir d'être juste et le besoin d'être bonne. Mais si je m'écarte de la route du bien, en me livrant à l'impatience, au ressentiment, à l'inquiétude pour les choses temporelles,

enfin aux frivolités qui agitent les misérables humains, je me sens retomber du degré où j'étois montée, je perds le goût de la prière, je ne jouis plus du calme de la vertu, je redeviens le jouet de tous les événemens, et je m'afflige comme une insensée.

Sous les yeux d'un Dieu, on commande à toutes ses foiblesses : c'est alors qu'on est vraiment libre. Le perd-on de vue, cesse-t-on de lui rapporter ses actions : la liberté se détruit, on redevient esclave des caprices de la fortune et de la folie des hommes. A la merci de tout, les plus légères circonstances ont le pouvoir de troubler le repos de celui qui s'est séparé du véritable et de l'unique soutien de sa vie.

Il est vrai qu'il y a des personnes si malheureuses, si continuellement oppressées de toutes parts par l'injustice, qu'il leur faudroit une grâce du ciel bien particulière et bien rare, pour qu'elles ne succombent pas sous le poids de leurs afflictions. Je les exhorte à demander à Dieu une résignation et un courage proportionnés au malheur de leur situation.

Malgré tout ce que je viens de dire, je ne suis point dévote, du moins à la manière dont il nous est ordonné de l'être. Je n'ob-

serve point assez régulièrement le culte prescrit. Peut-être est-ce une grande faute, je n'en sais rien ; je prie Dieu de m'éclairer sur mes devoirs : voilà où j'en suis. La piété dont je suis capable m'a donné la force de vaincre tous mes ressentimens, excepté dans le moment de l'offense, où je n'ai pu encore parvenir à étouffer ma sensibilité. Peu après, je vois sans aucun sentiment d'inimitié ceux qui m'ont offensée, plus disposée à les plaindre quand ils ont tort, qu'à les haïr. On reproche à beaucoup de dévotes de ne s'être pas corrigées d'être vindicatives ; ces dévotes là sont des hypocrites : l'amour de Dieu doit nécessairement rendre meilleur qu'on ne l'étoit avant de l'aimer.

La vertu est pour moi une des preuves de l'existence de Dieu et des relations que notre âme peut avoir avec lui. S'il n'y avoit pas de Dieu, ou si les hommes n'étoient rien à ses yeux, la vertu ne seroit qu'un vain nom sans cause et sans effet. Hé ! quel est l'homme assez malheureux pour ne pas sentir que la vertu a une existence réelle ? Celui même qui la fuit ne peut se soustraire à sa puissance ; il la sent par les remords, il la sent encore par le respect et l'admiration qu'elle lui inspire malgré lui. Si quel-

ques scélérats sont parvenus à éteindre sa voix, il leur a fallu une longue habitude du mal pour parvenir aux derniers degrés du crime. Ce sont des monstres hors de l'ordre commun, et la nature en produit aussi rarement au moral qu'au physique.

On dira que des hommes réunis en société n'ont pas besoin de l'idée d'un Dieu pour établir les lois nécessaires au plus grand bien de tous; que d'après ces lois un bon esprit sentira que le meilleur parti est d'être juste, puisqu'un individu est trop foible pour lutter contre la société, qui a la force de sévir contre lui, s'il commet une injustice. On dira que la multitude sera contenue par la crainte des punitions; enfin on ira jusqu'à soutenir que, sans l'intervention d'un Dieu, une bonne législation suffit pour former un peuple vertueux. J'ai lu, dans le *Système social*, non-seulement que la croyance d'un Dieu étoit inutile, mais que toute idée de religion étoit nuisible, et qu'un peuple vaudroit mille fois mieux s'il n'avoit d'autres institutions que celles d'un bon gouvernement. J'accorde qu'il soit possible qu'une sage législation empêche les hommes de s'écarter des règles de la probité, qu'un bon gouvernement les force à être justes dans

leurs actions : ils obéiront aux lois; mais leur obéir est bien différent d'aimer ce qu'elles commandent.

Comment expliqueroit-on par l'influence des lois ce désir d'être juste pour l'amour de la justice en elle-même, ce besoin d'être irréprochable à ses propres yeux, qui fait qu'on ne voudroit pas se rendre coupable de la moindre iniquité, quelque assuré qu'on fût que cette action seroit à jamais ignorée. Les conventions sociales ne parlent qu'à la raison, elles n'agissent point sur le cœur. Si l'homme n'avoit pas au-dedans de lui un sentiment qui l'oblige à l'amour de la vertu, il obéiroit aux lois par crainte ou par raisonnement, sans remords pour le mal, sans plaisir pour le bien, comme un animal qu'on soumet à une certaine discipline, quoiqu'il n'ait la conscience ni du bien ni du mal. Comment expliqueroit-on encore ce plaisir qu'on éprouve nécessairement quand on fait une bonne action? Quel autre qu'un Dieu auroit pu attacher une jouissance délicieuse à la pratique de tout acte vertueux?

Et cet enthousiasme qui s'empare de nous au seul récit d'une action généreuse, les larmes délicieuses qu'elle nous fait répandre, dira-t-on

que c'est l'effet d'un retour sur nous-mêmes, qu'alors nous pensons que la vertu peut nous être utile? Cette froide réflexion auroit-elle le pouvoir d'exciter un enthousiasme qui nous élève au-dessus de nous-mêmes? D'ailleurs, ne l'éprouvons-nous pas souvent pour des actions dont nous ne pouvons jamais devenir l'objet? Nier cet amour naturel que nous avons pour la vertu, la puissance qu'elle a sur notre âme, c'est vouloir s'aveugler en calomniant les hommes. Qu'on observe son influence dans nos spectacles : tout indistinctement est touché d'une action vertueuse. L'avare y pleure d'un trait de bienfaisance, le mauvais père est attendri du tableau de l'amour paternel. Dans le silence des passions et de l'intérêt personnel, tout subit l'action que la vertu a nécessairement sur le cœur de l'homme.

Dieu, par une émanation de sa bonté, a gravé l'amour du bien dans notre âme. Cet amour étoit nécessaire au bonheur particulier, indispensable au bonheur général. Sans lui, les hommes n'auroient aucun désir de s'entr'aider mutuellement; la compassion et la bienfaisance n'existeroient pas; chaque individu, concentré dans son propre intérêt, agiroit de manière à mettre tous les

autres intérêts contre lui, et personne ne recevroit ni secours, ni consolation de ses semblables. Cette loi première, imprimée chez tous les hommes, est le type de toutes les lois humaines, elles n'en sont qu'une foible image; leur influence se borne aux actions, la loi de Dieu commande à l'âme. La législation s'est appliquée à procurer la sûreté de chaque individu, à le faire jouir de tous les secours que l'on peut tirer des forces réunies, à réprimer les effets de l'intérêt personnel, qui causeroit le désordre s'il agissoit librement. La loi, comme je l'ai déjà dit, force à être juste, mais elle ne peut obliger à être bon. Sa puissance se borne à empêcher le mal, et ne peut s'étendre jusqu'à commander qu'on ait de la vertu. Si un homme vole son voisin, il est sévèrement puni; mais si, pouvant le secourir, il le laisse manquer de tout, son inhumanité reste impunie. Pourvu qu'on ne commette point d'injustice, la loi n'a rien à dire; et il seroit aussi impossible que dangereux qu'elle entreprît d'aller plus loin. Sauvegarde de toutes les propriétés, il faut qu'elle laisse à chacun la liberté de disposer de la sienne comme il lui plaît. Elle ne peut obliger personne à se priver de sa fortune pour

secourir les malheureux. Il faut donc chercher la source de la générosité et de la bienfaisance dans une autre cause. La probité pourroit exister d'après les conventions sociales; mais la vertu ne peut être que l'inspiration d'un Dieu. Et où placeroit-on l'origine du bien, si ce n'étoit au sein de la Divinité, qui est la source de tout bien? Je me figure que Dieu agit sur les êtres spirituels, comme le soleil agit sur les êtres physiques; qu'il vivifie nos âmes, comme la chaleur vivifie toutes les productions de la matière; mais, dans l'une et l'autre nature, un sol ingrat ne retire pas les mêmes avantages du même bienfait qu'un sol bien disposé à recevoir ses heureuses influences. Dans la nature intelligente, la volonté a le pouvoir de les admettre ou de les rejeter. Si elle les reçoit, elle en retirera toujours un nouvel avantage; car l'amour du bien augmente toujours à mesure qu'on fait le bien.

Il semble que l'Être parfait, ne pouvant employer à son action que le moyen le plus parfait, doive tout régir par une loi unique. Mais il n'appartient point aux foibles mortels de former des hypothèses sur les secrets de la Divinité. Nos chétives idées ne peuvent s'élever jusqu'à son immensité. Ado-

rons-la dans le silence, et n'entreprenons point de la comprendre.

Après avoir exposé mon opinion sur la source de la vertu, j'en reviens à la continuation de mes principes, pour en développer les détails et m'exciter à suivre tout ce que mon peu de lumières me fera apercevoir sur ce sujet.

---

§ IV.

Principes sur l'honnêteté et la vertu.

Pour arriver à la vertu, il faut commencer par anéantir en soi tout égoïsme. Ce vice, si commun parmi les hommes, est la source de la tyrannie et de l'injustice. Porté à son plus haut degré, il enfante le crime. Un scélérat ne parvient à étouffer le cri de l'humanité, si puissant sur le cœur de l'homme, qu'en se livrant à l'horrible habitude de concentrer tout son intérêt sur lui-même. L'égoïste abjure tous les rapports qui le lient aux autres hommes. L'idée de l'égalité n'entra jamais dans son âme : la justice n'existe que pour ce qui lui est dû, il la méconnoît dès qu'il s'agit de ce qu'il doit aux autres. Tout est immolé à ses passions. Il est tellement possédé de l'amour de lui-même, qu'il arrive au point de perdre l'idée du mal qu'il cause. Il ne connoît plus que lui dans l'univers, qui puisse jouir ou souffrir : parvenu à ce terme, il est devenu aussi insensé que coupable.

Tourmenté à la fois par les désirs d'une volonté déréglée, et par l'impuissance où il est de soumettre tout à ses fantaisies, son malheur venge bien l'humanité qu'il a méprisée. En butte à la vengeance de ceux qu'il a offensés, s'il échappe à la haine, il ne peut se soustraire au mépris. La vieillesse de l'égoïste est affreuse. Dans le temps où toutes les facultés s'affoiblissent, où le besoin de secours et d'appui se fait vivement sentir, il éprouve toutes les privations attachées à une indifférence générale. Resté seul au milieu de la société, il peut s'affliger et souffrir sans que qui que ce soit s'en mette en peine. Il ne s'est intéressé à personne, personne ne s'intéresse à lui. C'est le résultat de la justice naturelle, à laquelle il est impossible de se dérober.

Dans la force de la jeunesse, où toutes les passions se font sentir à la fois, l'égoïste se croit sage en ne songeant qu'à lui. Il ne peut être détrompé tant qu'il a en lui-même de quoi jouir; mais ce temps n'est pas long. Bientôt il commence à éprouver un dégoût général pour tout ce qui faisoit ses plaisirs. Il souffre de son erreur, et ne la reconnoît pas encore; au contraire, il s'en prend aux choses et jamais à lui. Alors il s'agite,

change continuellement d'objet, ne trouve nulle part ce qu'il cherche, et voit que tout se termine à changer d'ennui. Il avoit mis tout son bonheur à ne s'occuper que de lui; à présent il ne peut trouver de repos qu'en s'oubliant lui-même. Le mouvement et la dissipation l'aident à s'étourdir; mais cette ressource va lui manquer : la vieillesse arrive; ses forces s'épuisent; il sent le malheur d'être abandonné. La vérité si long-temps méconnue s'offre à ses yeux; et il reconnoît que la plus grande folie pour l'homme est d'imaginer qu'il puisse se suffire à lui-même. Alors, livré à la tristesse d'une vie languissante, il a l'horreur d'une fin prochaine, sans être distrait et soutenu par les tendres soins d'un ami. S'il ne reconnoît pas sa faute, il n'en éprouve pas moins les effets. Si, au contraire, son aveuglement se dissipe, il gémit, se repent; mais il est trop tard. Est-ce à son âge qu'il commencera à inspirer de l'intérêt et de l'amitié? S'il devenoit bienfaisant, il pourroit encore réveiller et intéresser son existence; mais il a une si longue habitude de ne pas songer aux autres, qu'il faudroit un miracle pour qu'il s'en avisât.

Tandis que l'homme bienfaisant et sensi-

ble étend son existence en vivant dans autrui, qu'il se rend propre le bonheur qu'il cause et s'associe à celui dont il est le témoin, que son amour pour l'humanité multiplie et renouvelle sans cesse ses jouissances: le malheureux égoïste s'attache, au contraire, à resserrer les siennes dans le cercle étroit de son intérêt personnel. Ayant circonscrit si étroitement le champ de ses plaisirs, il n'est pas étonnant qu'il les ait bientôt épuisés, et qu'alors il ne sente plus que le vide et l'ennui de son existence. Si les riches paroissent exceptées de la loi générale, ce n'est qu'une apparence. Le luxe qui les environne nous fait illusion, mais il n'a pas le pouvoir de changer la disposition de leur âme. Le dégoût de tout est leur état habituel, le vrai et le beau ne les touchent plus. Cherchant vainement à jouir encore, ils se livrent à mille fantaisies bizarres, qui souvent dérangent leur fortune sans leur avoir procuré un seul instant de plaisir. Quand on s'est trompé de route, on ne peut arriver au but. Le bonheur est pour eux une chose impossible. Un ennui paisible, ou un ennui agité, voilà le seul choix qui reste aux égoïstes.

Si l'indigent, au milieu de toutes les pri-

vations, a su s'attacher un seul être de son espèce, il en recevra des consolations et des services, que le riche égoïste ne peut jamais attendre de l'intérêt et de la bassesse qui s'empressent autour de lui. Quand son caractère est une fois connu, il est impossible qu'il soit aimé ni estimé. Sa société ne peut donc être composée que de flatteurs et de gens peu honnêtes. Quelle ressource, quel bonheur peut-on se promettre d'une pareille société?

Au contraire, l'indigent qui a le bonheur de porter un cœur sensible, se voit entouré de parens ou d'amis qui le chérissent. Son existence est précieuse à chacun de ceux qui composent sa petite société. Tous les momens de sa vie sont remplis par le doux plaisir d'inspirer l'intérêt et de le ressentir, d'obliger ses amis ou d'en recevoir des services. Est-il malade ou malheureux? il devient le centre du petit cercle dont il faisoit partie. Dès qu'il en a besoin, tous les soins se rapportent à lui. Un homme de beaucoup d'esprit a défini la vertu un sacrifice continuel de soi-même aux autres. Ne pourroit-on pas dire, avec la même vérité, que l'égoïsme est le sacrifice continuel des autres à soi? Cette proposition accordée, l'égoïsme se trouveroit

directement l'opposé de la vertu ; d'où il faudroit conclure, comme je l'ai dit en commençant cet article, que le premier pas à faire pour arriver à la vertu est d'anéantir en soi tout égoïsme. En effet, ce vice capital contient en puissance toutes les actions coupables et criminelles, comme la vertu contient en puissance toutes les actions louables. Qu'on donne à l'égoïste des passions fortes et une grande puissance, on en fera un Néron ou un Caligula. Il y auroit de là folie à vouloir détruire chez l'homme l'amour de lui-même ; on ne peut prétendre qu'à le régler : cet amour est inhérent à son être. L'homme ne peut exister sans préférer son existence à celle de tout autre être. C'est l'instinct naturel qui s'étend et se modifie de mille manières différentes, suivant le temps et les circonstances où il se trouve placé.

Mais, puisque cet amour est commun à tous les hommes, il est nécessaire que, dans chaque individu, il reçoive pour limites le même amour de soi qui règne chez autrui. Il faut que l'on reconnoisse qu'au point où les droits d'un autre commencent, les siens finissent, et qu'il seroit aussi injuste d'entreprendre sur le bonheur de son voisin, que sur la propriété qui borne celle dont on est

maître. C'est dans le maintien de ces droits respectifs que réside tout l'ordre moral ; mais, comme il est fort difficile, pour ce qui concerne les passions humaines, de saisir avec justesse le point qui sépare véritablement le droit de chacun, il faut que celui qui a réellement le désir d'être juste, employe toute sa réflexion à cet examen. S'il s'y refuse, il courra le risque de commettre dans le cours de sa vie plusieurs actions injustes, uniquement parce qu'il aura manqué de lumières. Et qu'il ne se flatte pas alors que son ignorance le justifie; on est coupable quand on ignore volontairement la science du devoir. Tout homme jouissant de sa raison est doué d'assez d'intelligence pour sentir ce qu'il doit aux autres, quand il voudra y réfléchir de bonne foi. Il est vrai qu'il se trouve quelquefois des circonstances où il faut beaucoup d'esprit et de sagacité pour découvrir ce qu'il est juste de faire ou nécessaire d'éviter, pour agir conformément aux règles de la probité; mais ces occasions sont rares, et je crois que l'homme borné, s'il s'est exercé à réfléchir sur les devoirs de la morale, se conduira, dans les occasions difficiles, avec plus de délicatesse que l'homme d'esprit qui ne s'en sera jamais occupé. Sur

tous les sujets, l'intelligence s'étend à mesure qu'elle s'exerce. La crainte de blesser les droits d'autrui en donnant trop d'étendue à son intérêt personnel, est un motif bien puissant pour engager un honnête homme à réfléchir journellement sur un point aussi essentiel. Tout le monde connoît les grands principes de la morale; mais qu'est-ce que c'est que de les connoître, si on ne les prend pas pour règle de conduite dans toutes les différentes relations de la vie sociale? Par exemple, le précepte qui recommande de se mettre à la place des autres, offre le seul moyen d'être toujours juste. Chacun applaudit à cette vérité et en prescrit volontiers l'usage aux autres, pourvu qu'il conserve toujours une exception à la règle; mais l'homme qui veut réellement remplir ses devoirs envers ses semblables, ne doit jamais perdre de vue ce précepte. Il faut qu'il soit toujours présent à son esprit, et qu'à chaque occasion où son intérêt se trouve en opposition avec celui d'un autre homme, il commence par se retirer en lui-même, avec la volonté d'examiner la question, uniquement comme juge. Cette résolution prise, il faut, pour arriver à la neutralité nécessaire à son exécution, qu'il fasse abstraction de

tout ce qui le concerne, qu'il s'oublie, et que, se dépouillant, si cela se peut dire, de ses propres circonstances pour se revêtir de celles d'autrui, il se transporte entièrement à la place de son adversaire; car ce n'est que dans cet état d'abnégation de soi-même, où toutes les passions gardent le silence, qu'il sentira bien comment il voudroit qu'on le traitât, s'il étoit à la place de la personne à qui il dispute quelque chose. Par cette méthode, l'amour de soi, loin d'être nuisible, servira de règle pour apprendre tout ce qu'on doit accorder à l'intérêt d'autrui.

L'usage de cette pratique la rend si facile, que, dans les cas ordinaires, il suffit d'un instant pour résoudre la question qui en fait le sujet.

Il est vrai que l'égoïsme acquiert quelquefois tant d'étendue, qu'il corrompt la raison aussi bien que le cœur. On voit des personnes dont le jugement est si rétréci par ce vice, qu'elles ne peuvent comprendre qu'il existe un sentiment, un intérêt qu'elles n'ont pas. Vainement leur prêcheroit-on de se mettre à la place des autres : quand elles seroient capables d'un effort aussi opposé à leur caractère, elles n'y verroient jamais qu'elles-mêmes.

Cet exemple, et une objection qu'on m'a faite sur la difficulté de pouvoir juger l'intérêt des autres en se mettant à leur place, me conduisent à une explication que je n'aurois pas crue nécessaire sur un sujet aussi simple. La voici :

Quand on recommande de se mettre à la place des autres, on ne prétend pas dire qu'il soit possible de se rendre propres toutes les passions d'autrui. Il n'est pas nécessaire, pour juger de ce qui est dû à l'intérêt d'un autre homme, d'être susceptible des mêmes sentimens que lui. Chacun trouve dans ses propres affections un terme de comparaison pour évaluer celles qu'il ne connoît pas par son expérience. Un avare peut se représenter le chagrin qu'il causeroit à un amant en lui enlevant sa maîtresse, par celui qu'il éprouveroit lui-même si on le privoit de ses richesses. Il en est de même pour toutes les autres passions.

La morale est la science où il est le plus nécessaire de généraliser, puisqu'on ne peut jamais soumettre à son examen deux cas où les circonstances soient absolument semblables.

La justice consiste à bien peser les différens intérêts, en se défendant d'ajouter au

sien le poids de la partialité; dans toutes les choses où il sera question d'un grand avantage pour soi, et d'un léger avantage pour autrui, on peut sans balancer préférer son intérêt à celui des autres, même à celui de son ami.

Dans la supposition d'un avantage égal, il seroit encore fort légitime de préférer son intérêt à celui de toute personne à qui on ne devroit ni amitié, ni reconnoissance.

Au contraire, si un homme ne devoit trouver qu'une médiocre jouissance dans la possession de l'objet qu'il poursuit, tandis que la privation du même objet causeroit le malheur d'une autre personne, il deviendroit coupable d'un acte d'égoïsme très-condamnable, s'il n'abandonnoit pas ses prétentions.

Ce seroit une injustice odieuse de sacrifier à la satisfaction d'une fantaisie le bonheur d'un homme qu'on n'auroit même jamais vu. Les princes et les grands y sacrifient des millions d'hommes sans se douter qu'ils commettent un grand crime.

En amitié, on ne pardonne de concurrence que celle de l'amour. Des amis qui se disputeroient un titre ou une place se rendroient méprisables. La rivalité qui porte

roit sur la fortune, les dégraderoit encore davantage. Cette manière de juger honore les hommes, puisqu'elle prouve qu'ils ne connoissent rien qui puisse entrer en comparaison avec l'amitié, si ce n'est un sentiment aussi noble qu'elle et plus ardent encore.

Voilà l'opinion qui, justement adoptée, doit servir de règle pour déterminer l'espèce de sacrifice dû à l'amitié.

Si l'on permet à des amis d'être rivaux en amour, ce n'est que dans le cas où aucun d'eux n'a encore de droit acquis; car il ne peut y avoir de rivalité légitime, même entre des indifférens, que dans la supposition où l'objet de la concurrence n'appartient à personne; sans quoi, il ne s'agiroit plus d'une concurrence, mais d'une usurpation. Pour que des amis puissent être rivaux sans commettre une injustice, il faut encore qu'il y ait parité dans leurs obligations réciproques; car si l'un des deux a déjà fait des sacrifices, c'est à celui qui les a reçus à sacrifier à son tour; et il seroit un tyran si, dans une liaison où tout doit être égal, il s'emparoit d'une part trop forte. Par la même raison, on doit, sans balancer, sacrifier son intérêt à son père, à sa mère, à son bienfaiteur, toutes les fois qu'il s'agira pour eux d'un

bonheur égal à celui qu'on sacrifie. L'homme juste tend toujours à se mettre au niveau de ses obligations. L'idée d'usurpation lui est odieuse, celle de l'égalité est nécessaire à son repos. S'il respecte les droits des indifférens, il chérit ceux que ses amis ont acquis sur lui vis-à-vis de tous. Il brûle de rendre tout ce qu'il a reçu; et les dettes du cœur, pour n'être pas exigibles, n'en sont que plus sacrées pour lui. Voilà les règles de la stricte justice. La générosité iroit encore plus loin en amour, en amitié, en gloire; elle ne connoît de bornes que l'impossible.

Je me souviens d'avoir entendu dire à un homme d'esprit, que toutes espèces d'injustices se réduisoient au vol. Je ne fus alors que médiocrement frappée de cette proposition; j'en sens dans ce moment toute la vérité, et il me semble qu'elle fixe de la manière la plus claire quelles sont les actions qui méritent d'être nommées injustes. Les idées métaphysiques du juste et de l'injuste n'offrent rien de précis; elles laissent dans le vague, au lieu que l'idée du vol ne s'appliquant ordinairement qu'à des actions qui tombent sous les sens, présente tout d'un coup d'une manière sensible ce qui constitue essentiellement l'injustice d'une action.

Tout le monde sait qu'on se rend coupable d'un vol en s'emparant par force ou par ruse de la propriété d'autrui ; mais personne ne songe qu'en ravissant à un mari la tendresse de sa femme, à une mère l'amour de ses enfans, on commet un vol mille fois plus coupable que celui qui tombe sur la fortune. Les lois condamnent à perdre la vie le malheureux qui a dérobé un écu, et la société reçoit et accueille l'homme qui s'est emparé du bonheur d'un autre homme. Cependant, pour quiconque est au-dessus des besoins physiques, tout ce qui touche au moral est bien d'un autre ordre pour le bonheur, que ce qui n'a trait qu'à la fortune.

Si l'on mesuroit l'opinion que l'on doit avoir d'une action par le mal qui en résulte, combien de choses qui restent impunies seroient jugées plus coupables que le vol! L'avare excepté, qui n'aimeroit mieux qu'on lui volât son argent, que de lui enlever sa réputation? Le malheureux qui vole de l'argent commet peut-être l'action la plus basse; mais, à coup sûr, le calomniateur commet l'action la plus criminelle. Et l'ingrat qui, ayant joui des bienfaits d'un ami, refuse de l'obliger à son tour, n'a-t-il pas volé ce qu'il a reçu, et ne vole-t-il pas encore ce

qu'il s'étoit obligé de rendre; semblable à un joueur infidèle qui dérobe la mise de son adversaire et puis qui emporte encore la sienne? Ce qui n'est qu'une injustice dans les relations ordinaires, devient en amitié une trahison. Si l'équité naturelle ordonne de ne rien entreprendre sur le droit de personne, l'engagement particulier, contracté volontairement avec l'homme qu'on a choisi pour ami, impose des devoirs encore plus étendus que ceux de l'obligation générale. Tout ce qui est compris dans l'engagement qu'on a pris avec cet ami, ne peut être éludé sans manquer à la bonne foi et à la probité; car chaque point de cet engagement forme une portion de son bien moral, auquel il est d'autant plus important de ne pas toucher, que l'infidélité qui en ravit seulement une partie ôte de la valeur à tout ce qui reste.

La loi naturelle grave dans le cœur de tous les hommes la crainte de faire du mal à leurs semblables; la loi civile oblige à respecter les propriétés; la loi de l'honnête homme, composée de ces deux-là, a beaucoup plus d'étendue: elle lui commande de faire tout le bien possible à ses semblables, de respecter toutes espèces de propriétés, et

de ne jamais rien prendre sur le bonheur de personne.

Si, en considérant l'injustice sous le rapport du vol, on trouve un moyen de s'éclairer pour connoître en toute occasion quand on court le risque d'être injuste, ce ne sera cependant qu'en détruisant la source du mal, qu'on parviendra à la puissance de l'éviter. L'égoïsme est, comme j'ai cherché à le prouver, la première cause de tout mal moral; c'est donc sur ce vice qu'il faut travailler avec toute la volonté dont peut être capable une âme qui a le désir et l'amour du bien.

S'il est rare que l'égoïsme soit porté à son dernier terme, il est si commun d'en voir des traces chez tous les hommes, qu'il n'en existe peut-être pas un seul qui en soit entièrement exempt. Ce sentiment se diversifie en mille manières, selon les passions des hommes. Cette diversité est d'autant plus curieuse à observer, qu'elle découvre tout d'un coup quels sont les penchans qui les dominent. Il y a des gens qui ne sont personnels que pour ce qui touche à la vanité, d'autres ne le sont que pour ce qui se rapporte à la fortune. Il y a des gourmands qui ne le sont qu'à table.

J'ai connu une femme très-respectable

pour ceux qui connoissoient son âme, à qui le public faisoit une véritable injustice en prononçant sur son compte d'après le caractère qu'elle montroit dans la société générale. Voici la cause de deux jugemens si différens : dans toutes les choses essentielles, on lui voyoit une abnégation d'elle-même dont il n'y a, pour ainsi dire, point d'exemple, et, dans tous les petits détails de la société, elle étoit sans complaisance ; ou si elle étoit en quelque sorte priée d'en avoir, elle ne déguisoit nullement tout l'ennui qu'elle en ressentoit. D'après cela, on ne la trouvoit point aimable : on l'accusoit d'être personnelle, tandis que toute sa vie elle s'immoloit aux autres. Aimant le repos, on la voyoit sans cesse en activité pour secourir l'infortune. Ayant peu de richesse, elle s'imposoit mille privations pour soulager la pauvreté. La meilleure de toutes les amies ne concevoit pas qu'on pût refuser quelque chose à l'amitié : elle auroit donné sa vie pour sauver celle de son ami. Aucune démarche ne coûtoit à son zèle quand il étoit question de servir ce qu'elle aimoit. Alors, son esprit, occupé sans relâche de la même idée, devenoit fertile dans l'invention des

moyens. Son imagination, son courage, ses forces physiques même, tout acquéroit de l'énergie dès qu'il s'agissoit de servir l'amitié ou de secourir l'infortune. Un si beau caractère n'empêchoit pas qu'elle ne fût calomniée par les gens à qui elle ne cherchoit point à plaire. Pour ceux qui lui étoient indifférens, elle se gênoit trop peu : alors elle paroissoit se préférer aux autres; ce qui les autorisoit à porter un faux jugement de son caractère.

Sur quelque point que ce soit où l'on donne trop d'étendue à l'intérêt personnel, on choque nécessairement celui d'autrui, qui ne tarde pas à se venger d'une manière ou de l'autre; de façon qu'en faisant une injustice, on a encore fait un mauvais calcul pour son propre avantage. C'est dans les penchans qui nous dominent, qu'il faut chercher les côtés foibles où nous péchons par trop d'amour de nous-mêmes. Je vais m'examiner d'après cette règle.

Trois choses me dominent : le désir de plaire ou plutôt le besoin d'être aimée, la paresse, et l'envie d'obliger. Ce dernier penchant peut diminuer les inconvéniens des deux autres. Cependant le plaisir que j'ai

pris à être aimée a pu m'empêcher de repousser, comme je le devois, des sentimens auxquels je ne pouvois pas répondre; mais je puis jurer que le désir d'obliger et la crainte de faire de la peine, sont entrés pour plus de moitié dans les torts que j'ai eus à cet égard.

Je puis, en conscience, me rendre le témoignage que je suis une des personnes qui se sacrifient le plus aux autres. Il n'y a que l'article de la paresse où je puis m'accuser d'un peu de personnalité; mais ce n'est que pour deux objets, l'un dans la société, l'autre dans mon domestique. Comme je suis fort sujette à avoir peur pendant la nuit, je fais souvent relever ma femme de chambre, plutôt que de me relever moi-même; cela n'est pas juste. Ce n'est point une chose comprise dans le devoir de son service; et, quoique je l'en avertisse en la prenant, c'est exiger du rapport où elle est avec moi plus qu'il ne m'est dû. Je veux donc me corriger de cet abus du pouvoir, autant qu'il me sera possible. De quel droit, quand je me porte bien, puis-je lui faire risquer de gagner un rhume, plutôt que de m'exposer à le gagner moi-même? Si j'y

avois réfléchi, je me serois corrigée plus tôt.

Dans la société, il me paroît toujours plus simple que les aûtres se mettent en mouvement, que moi de me déranger. Accoutumée dès mon enfance à l'empressement des hommes, je me suis habituée doucement à m'en laisser servir; c'est un des priviléges des jolies femmes, dont la jouissance m'a paru la plus douce. N'est-il pas juste que les hommes nous servent, puisque nous sommes plus foibles qu'eux? Et n'y doivent-ils pas trouver du plaisir, puisqu'ils cherchent à nous plaire? Je sens que si je vivois avec des vieillards, je me plairois à leur rendre tous les petits services que j'aime à recevoir dans d'autres circonstances. J'aurois bien du penchant à conserver un défaut dont l'usage est si commode pour soi, et si peu nuisible aux autres; mais il ne faut pas perdre de vue que l'âge s'avance, qu'on cesse d'être aimable, et que ce qui jadis étoit un plaisir pour les hommes leur devient une corvée. Il est pourtant bien injuste que le désir de nous servir diminue en proportion que nous avons plus réellement besoin d'être servies. Les choses étant ainsi, corrigeons-nous tout doucement, en suivant la progression du

temps ; ne demandons plus de petits services qu'à nos amis intimes. Dans quelques années, nous attendrons qu'ils nous les offrent. Le plus juste sentiment de l'amour-propre doit être la crainte d'être à charge aux autres.

---

§ V.

De la vérité et du mensonge.

—

La vérité accompagne toujours la vertu. Quand on gagne à être connu, il n'y a point d'intérêt à se cacher; au contraire, la dissimulation prouve qu'on reconnoît en soi des vices auxquels on ne veut pas renoncer, et qu'on espère soustraire aux yeux des autres. Elle gêne toute la vie, sert rarement, et fait perdre toute confiance dès qu'elle est reconnue. Ne vaut-il pas bien mieux travailler à réformer ce qui est condamnable, que de s'imposer le tourment d'avoir à le cacher toute sa vie? Une âme élevée ne peut s'abaisser au déguisement; elle se montre telle qu'elle est en toute circonstance.

Si c'est par sentiment que les honnêtes gens ont horreur du mensonge, il suffiroit d'avoir l'esprit juste pour le trouver absurde. S'il peut tirer un moment d'embarras, c'est ordinairement pour rejeter dans un labyrinthe d'autres embarras dont il est comme impossible de sortir, en proie à la crainte d'être découvert et de subir la honte qu'on a méritée. Je suis persuadée que si, avant

de faire un premier mensonge, on pouvoit savoir tout ce qu'il coûtera de peine, combien il faudra inventer de choses nouvelles pour le soutenir, on renonceroit à une entreprise aussi pénible qu'elle est humiliante. La vérité (excepté dans l'oppression de la tyrannie) est presque toujours le moyen le plus sûr de se tirer d'affaire. Si une fois elle peut nuire, la réputation de véracité sert toute la vie. Au contraire, si le mensonge peut être utile une fois, la preuve qu'on a menti inspire de la défiance pour toute la vie. La réputation d'être vrai est tellement utile, que si l'homme sans principes et sans vertu n'avoit pas prouvé d'avance qu'il est incapable de faire un bon calcul, il sentiroit qu'il lui est nécessaire de dire habituellement la vérité, pour se réserver le pouvoir de mentir deux ou trois fois dans sa vie sans être soupçonné. Heureusement le vice n'est pas assez adroit pour se conserver, comme moyen, l'exercice d'une vertu; il nous tromperoit encore davantage.

Le mensonge est un vice bien bas; le rôle d'un menteur est humiliant. Sous ce rapport, il est toujours l'esclave de la personne qu'il veut tromper; aussi ce vice appartient-il particulièrement aux gens qui sont dans

la dépendance. S'il peut avoir lieu entre des égaux, ou même du supérieur à l'inférieur, ce sera toujours par les côtés où les circonstances formeront une infériorité réelle; car on ne peut désirer de tromper que celui qui a le pouvoir de nous faire du bien ou du mal; la ruse est toujours l'arme de la foiblesse contre la puissance.

La fausseté, qui peut être moins basse que le simple mensonge, parce qu'elle exige un plan, des vues et de la conduite, est encore plus odieuse. C'est un mensonge continué, qui s'étend aux actions comme aux paroles, c'est le plus haïssable de tous les vices. L'avare, le libertin, l'envieux même, quand leur passion n'est pas mise en jeu, conservent des côtés qui ne sont pas viciés, et par lesquels on peut entrer en commerce avec eux; mais l'homme faux sape par les fondemens toutes les communications entre lui et les autres hommes. Son vice s'étend sur tout, corrompt tout, et ne laisse pas une place par laquelle on puisse traiter sûrement avec lui.

La parole, seul moyen de communiquer toutes ses pensées, un des plus beaux attributs de l'homme, sera annullée dès qu'il n'existera plus de rapports entre elle et la

pensée. Faire de la parole une arme pour tromper, est un crime envers la nature comme envers la société.

On sévit avec sévérité contre les gens qui introduisent de fausses espèces dans le public : ce n'est qu'un acte de fausseté particulière, dont, avec de l'attention, il est possible de se défendre.

Mais la fausseté du signe des pensées, qui comprend tous les sujets que la parole embrasse, comment s'en défendre? Qui avertira du danger, que l'expérience même qu'on en aura faite? Ce ne sera qu'après avoir été long-temps trompé, qu'on commencera à se mettre en garde contre le menteur. Une fois démasqué, il trompera encore quand par hasard il dira la vérité ; car elle sera méconnue dans un lieu où elle est aussi étrangère ; et c'est la juste punition du menteur, que l'avantage de la parole soit nul pour lui. Dans sa bouche, ce n'est plus qu'un son vague ; auquel personne n'attache de valeur. J'aime mieux la condition d'un muet : on le plaint d'avoir perdu la parole, au lieu qu'on méprise celui-ci pour l'avoir avilie.

Quand la fausseté est reconnue, et elle l'est certainement à la longue, on lui fait subir les mêmes humiliations qu'au men-

songe. L'homme faux devient l'objet de la haine qu'il a méritée en se jouant de la bonne foi de ses semblables. Si, au moment où il est démasqué, il éprouve la honte, il ne connoît pas le repentir : son cœur est trop vicié pour être capable de remords. Persister dans son caractère, est son malheur et sa punition. Tourmenté sans relâche du désir d'agir, d'intriguer, chaque projet, chaque tentative aboutit à lui faire éprouver sans cesse le sentiment de son impuissance. En suivant la route ordinaire, il pouvoit parvenir à tout : en se livrant au manége le plus pénible; en gênant toutes les actions de sa vie, il n'a recueilli d'un travail si méprisable, que la défiance, qui lui rend tout impossible à l'avenir.

Mais je ne sais pourquoi je reste si longtemps sur un sujet qui m'est si étranger. Je n'ai pas besoin de me faire de principes sur la fausseté, ni sur le mensonge; je suis vraie par nature, tellement que, quand je le voudrois, je ne pourrois m'en empêcher. S'il m'est arrivé, par des convenances de société, de vouloir me déguiser un peu, comme cela est quelquefois indispensable pour les personnes les plus vraies, il n'y a alors qu'à me regarder, écouter le son de ma voix; et

l'on verra que toute ma personne aura dit la vérité. Je ne puis, pour ainsi dire, rien cacher aux gens qui vivent habituellement avec moi; mon visage révèle tous mes secrets, et je me vois devinée, même par les gens les moins pénétrans : heureusement que je n'ai pas des secrets de grande importance.

Je hais le mensonge jusqu'au point de ne pouvoir m'en servir pour embellir un conte dont le sujet est tout-à-fait indifférent. Je ne condamne pas absolument ceux qui n'ont pas le même scrupule; mais quand je vois les personnes que j'aime orner une histoire de circonstances qu'elles ont inventées, j'en ressens toujours un peu de peine. Pour moi, je me sens un tel respect pour la vérité, que je répugne à la blesser, même pour une plaisanterie. Outre ce sentiment, qui est dans mon cœur sans que j'y pense, ma raison me conduiroit encore à dire toujours la vérité, puisque j'ai le plus vif désir de me conserver le droit de ne jamais voir élever un doute sur ma bonne foi, soit sur les choses les plus difficiles à croire, ou sur les moindres bagatelles.

§ VI.

Principes sur l'humanité et la bienfaisance.

L'HUMANITÉ est la base de toutes les vertus : supposer qu'il en puisse exister sans elle, c'est vouloir qu'une chose ait une fin sans avoir de commencement.

La bienfaisance est le plus haut degré de l'humanité portée à sa perfection.

On ne peut être honnête sans être humain ; on pourroit n'être pas malhonnête sans être bienfaisant : l'un est un devoir, l'autre une vertu. Si l'on pratiquoit la bienfaisance dans toute son étendue, on auroit tout rempli envers les autres, envers soi-même, et on pourroit s'applaudir d'avoir vécu.

Quoique la bienfaisance soit fort supérieure à la justice, elle doit toujours la consulter ; car si la passion de faire du bien n'est pas réglée par elle, on pourra s'en laisser aveugler jusqu'au point de sacrifier les

intérêts d'un homme au désir d'obliger un autre homme. Il faut donc prendre pour maxime fondamentale qu'il n'est jamais permis d'immoler que soi au bonheur d'un autre.

Comme l'attention qu'on apporte à un sujet en fait nécessairement mieux connoître toutes les parties, je veux appliquer ma réflexion à celui-ci, pour me former des principes sur la matière la plus intéressante que je puisse traiter. Avec le désir de faire le bien, on peut encore par ignorance se rendre coupable d'une infinité de fautes. Combien j'ai vu d'hommes, avec une âme assez honnête, manquer journellement à la morale, pour avoir négligé d'appliquer leur esprit à la connoître, à l'examiner dans tous ses rapports! Ils n'en ont que des idées vagues, sans système, sans liaison, changeant de principes suivant les circonstances, et ne reconnoissant bien souvent l'immoralité d'une action que dans le point où leur intérêt s'en trouve blessé.

C'est pour éviter de semblables erreurs, que je vais appliquer tout ce que j'ai de raison à étendre mes idées sur chaque objet moral : ce que je n'aurai pas eu l'esprit d'apercevoir ne pourra m'être imputé à faute.

Je vais tâcher de me faire de bonnes lois, et ensuite de les pratiquer le mieux que je pourrai.

La bienfaisance, ainsi que toutes les autres vertus, a besoin d'être exercée pour se soutenir, s'étendre, acquérir la délicatesse qui lui est nécessaire, et parvenir à la perfection où elle peut atteindre.

Je suis née assez bonne, je ne puis voir souffrir sans souffrir moi-même; mais à quoi servira cette bonté, si elle n'est accompagnée de l'activité, qui peut seule la mettre en valeur?

Il ne faut jamais perdre une occasion de faire du bien; celui qui néglige un moyen d'ajouter au bonheur ou d'alléger le malheur de son semblable, devient en réalité coupable de la privation ou de la souffrance qu'il auroit pu empêcher. On croit souvent qu'on a rempli son devoir quand on a donné quelque argent : c'est la charité des paresseux. Une somme modique n'est qu'un secours momentané, toujours insuffisant pour des besoins qui renaissent sans cesse. Comme l'homme fort doit relever l'enfant qui tombe, l'homme puissant doit le secours de toutes ses forces morales à l'infortune qui a besoin de son appui. Il faut que l'affaire du malheu-

reux devienne notre propre affaire, afin d'en bien saisir toutes les faces.

On doit aller au devant de la timidité, qui n'ose exiger des démarches, et au secours de l'ignorance, qui ne sait quel remède appliquer. Enfin il faut imaginer pour les malheureux, employer tout son esprit à chercher des ressources propres à leur situation.

Si pour les aider on n'emploie que ses amis, les moyens de servir seront bornés; il faut encore, s'il est nécessaire, solliciter ses ennemis, sacrifier le ressentiment, la haine, même le mépris, quand il s'agit de leur être utile.

S'il est bas de solliciter pour soi les gens qu'on méprise, il est fort noble de sacrifier la répugnance qu'on sent à leur devoir de la reconnoissance, quand c'est à l'humanité qu'on la sacrifie.

Ce n'est que depuis quelques années que je me suis imposé cette loi. Il m'en a beaucoup coûté d'abord pour m'y soumettre; actuellement je m'y résous sans balancer, comme à une nécessité, et j'en supporte la peine, comme j'endurerois une douleur qu'il me seroit impossible d'éviter.

Quand on a médité une bonne action,

il ne faut laisser que l'intervalle nécessaire entre le projet et l'exécution : la négligence produit souvent les mêmes effets que l'inhumanité. Si, dans ce cas, on est moins coupable, le malheureux n'en est pas plus avancé. Combien j'ai vu faire de promesses qu'on ne se souvenoit pas ensuite de tenir!

On abandonne souvent les soins de la charité à des domestiques aussi négligens que leurs maîtres. Les uns oublient d'exécuter les ordres qu'on leur a donnés, les autres de s'informer s'ils sont exécutés; et le malheureux, rebuté, renvoyé, traité quelquefois avec insolence par des valets qui ne manquent de rien, s'en va humilié, et mille fois plus à plaindre que si on ne lui eût pas donné d'espérance. Je citerai un exemple de cette coupable négligence : quoique ce soit sur un très-petit objet, il n'en est pas moins remarquable. Une personne fort riche, sur laquelle j'avois les plus grands droits, accordoit, à ma sollicitation, une très-petite somme par mois à une pauvre femme infirme, que de mon côté j'aidois à vivre. Un jour, cette pauvre femme m'apprit qu'il y avoit six mois qu'on ne l'avoit payée; j'en parlai, on m'assura qu'elle mentoit. Certaine qu'elle étoit incapable d'en impo-

ser, j'en parlai de nouveau : alors on l'accusa d'être une friponne. Insister pour la défendre, c'étoit lui faire perdre à jamais la protection que je lui avois acquise : je pris le parti, de concert avec elle, d'écrire à la femme de chambre chargée des aumônes de sa maîtresse, comme si j'eusse adopté le soupçon qu'on avoit voulu me donner, et n'attendre que sa confirmation pour abandonner ma protégée. La femme de chambre, qui jamais n'avoit été questionnée sur ce sujet, avoua tout de suite sa négligence, et la pauvre femme rentra dans ses droits. Si, comme il étoit fort naturel, j'eusse cru une personne qui n'avoit ni intérêt, ni volonté de me tromper, la pauvre femme, non-seulement auroit perdu sa petite pension, mais encore je l'aurois chassée de chez moi sans vouloir l'entendre. Il est bien rare qu'on mette beaucoup de soin à vérifier l'accusation portée contre un inférieur, surtout s'il est dans la misère; cependant s'il étoit possible d'admettre des degrés dans la justice, ce seroit pour les malheureux qu'il faudroit la porter jusqu'au scrupule le plus minutieux. Ils ont tout à perdre quand on les condamne, et on ose les juger avec légèreté. Pour moi, j'avoue que j'ai toutes les

peines du monde à croire à leurs torts, et qu'à moins de fautes bien graves, le malheur excuse tout à mes yeux. Ce sont les gens heureux qui sont bien coupables quand ils agissent mal, car il faut être mal né pour que le bonheur ne rende pas juste et bon.

Je pense qu'à l'occasion du trait que je viens de citer, on pourroit dire : « Pourquoi se donner tant de peine? il étoit bien plus court de payer la femme. » Je répondrois qu'il étoit intéressant pour elle d'être justifiée et que j'en avois pris le seul moyen ; que, d'ailleurs, le but de la charité étant d'étendre et de multiplier les secours le plus possible, j'aurois manqué à ce but en me chargeant d'une somme dont je pouvois disposer pour un autre malheureux.

Je m'impose la règle de ne jamais différer d'un moment le bien que je pourrai faire. Si on songeoit que, pour se livrer à des choses indifférentes, à un plaisir médiocre, ou seulement à la paresse, on prolonge des jours de tourment, où le malheureux compte toutes les heures de son existence, où il gémit, où il est près de s'abandonner au désespoir, dans l'espérance et l'incertitude d'un secours qui se fait trop attendre; si on songeoit à la misère, si on

s'en formoit le tableau, quel est l'homme qui ne quitteroit pas ce qu'il a de plus cher pour voler au secours des malheureux? Le défaut d'attention et la légèreté font souvent commettre bien des fautes qu'on rougiroit d'avoir commises, si on pouvoit les voir telles qu'elles sont dans toute leur étendue. C'est pour ne pas tomber dans des distractions aussi coupables, que je me suis imposé la loi de ne jamais refuser d'entendre le malheureux qui vient me parler de ses affaires, de ne point différer d'écrire la lettre de recommandation dont il a besoin. Dans le chagrin, dans l'inquiétude, dans quelque disposition que je sois, c'est sans balancer que je me soumets à cette loi. Il m'en a coûté souvent le plus grand effort pour la remplir; mais je ne crois pas y avoir manqué trois fois dans ma vie. Il y a des points sur lesquels il ne faut jamais se laisser aller, sans quoi on ne se retrouveroit plus comme on doit être.

Ce n'est pas assez de secourir les malheureux : il faut encore les consoler du besoin qu'ils ont de nous, en traitant avec eux de manière que le don de l'étranger puisse être reçu comme celui de l'ami dont on aime à être l'obligé. Pour eux, la reconnois-

sance doit être un plaisir doux et sensible, ajouté à l'avantage qu'ils retirent du bienfait.

Le secret de cette conduite n'est pas difficile : écouter avec sensibilité, se pénétrer du malheur dont on est témoin ; et tout est rempli. Quand on est véritablement touché, le cœur fournit à l'esprit toutes les idées, toute la délicatesse nécessaires au soulagement des affligés ; et la sensibilité devine dans un instant ce que l'esprit n'apercevroit pas en bien des années.

Les plaisirs de la bienfaisance sont les seuls qui s'accroissent par la jouissance. Les goûts s'usent, le plaisir s'éteint ; tout vient aboutir à la satiété. L'amour de l'humanité reste, il est inhérent à l'homme qui n'a pas eu le malheur de l'éteindre dans l'égoïsme. Cet amour fait partie de son essence ; il existe dans tous les temps, se fait sentir dans tous les âges, et je crois qu'on pourroit dire que la bienfaisance est proprement la jouissance de l'homme, en tant qu'être intelligent et sensible, puisque c'est la seule qu'il puisse se procurer à volonté dans tous les momens de son existence.

On dira que les occasions de faire du bien ne sont pas si communes : les supposer rares,

c'est être bien ignorant en bonté. Si l'on n'est pas souvent à portée de rendre de grands services, il n'est point de jour, il n'est même point d'heure où l'on ne puisse travailler à rendre la situation de quelqu'un meilleure. En société, le désir d'obliger qui va au devant de tous les désirs; en famille, la douceur qui procure la paix, et la sagesse qui la conserve; dans le domestique, un traitement doux et raisonnable, qui fasse disparoître les désagrémens de la servitude en maintenant les devoirs; accorder une honnête liberté qui assure à chacun des jours de plaisir; rendre de petits services à ses gens, à leur famille; faire l'aumône au pauvre qui se présente; offrir un petit secours inattendu au journalier qu'on rencontre courbé sous le poids de son travail; donner des avis à ceux qui en ont besoin; calmer une inquiétude, alléger un chagrin; voilà, dans le tableau de ces soins multipliés dont l'occasion s'offre à chaque instant, de quoi occuper toutes les heures de la vie. A la vérité, ce n'est là que le remplissage de la bienfaisance; mais n'est-il pas bon de n'y point laisser de vide et de se tenir toujours en exercice? Une vie toute dressée sur le plan d'être utile ne seroit jamais oisive. J'ose

même assurer qu'une existence ainsi tournée au profit des autres, loin d'être, comme les ignorans le pensent, une franche duperie, seroit au contraire le vrai secret d'être toujours en jouissance; car, en se rendant propres celles des autres, c'est comme si on avoit plusieurs âmes pour jouir.

Le plus heureux des hommes est celui qui met son plaisir à voir tout heureux autour de lui, jusqu'au chien, qu'il se plaît à voir sauter et courir. L'ennui n'approchera pas de cet homme; sa vie sera animée et remplie, il ne végétera jamais, sentira toujours; et s'il a des malheurs au dehors, il aura de douces consolations en lui-même.

On dira que ces préceptes ne sont bons que pour les gens riches et puissans, qu'eux seuls sont à portée de pratiquer la bienfaisance : certes, ils ont plus de moyens, et conséquemment plus de devoirs ; mais la classe la plus nombreuse n'est-elle pas la plus utile? son travail ne sert-il pas au bien de tous ? et si des hommes pressés par le besoin sont comme forcés de ne songer qu'à eux, n'arrivera-t-il jamais au journalier qui s'immole à la subsistance de ses enfans, de mêler à ses travaux la consolante idée de faire du bien à sa famille? Le cultivateur,

plus aisé, ne songera-t-il point qu'en travaillant pour lui, il se rend utile à toute la société? J'ai vu de riches laboureurs. Fier de cette idée, n'aura-t-il pas encore la satisfaction d'aider les pauvres habitans de la campagne où, avec peu, on soulage beaucoup? Le domestique fidèle et zélé ne fait-il pas en mille occasions du bien à son maître? L'homme du peuple n'est-il pas à portée de rendre service à son voisin ou à son ami? Non, il n'est point d'être vivant en société qui soit assez malheureux pour être privé, sous tous les rapports, du pouvoir d'être utile à ses semblables. Il n'y a que le prisonnier dont l'existence soit condamnée à être inutile; et c'est un des plus grands malheurs de la captivité.

On resserre les idées de la bienfaisance dans un cercle trop étroit. Qu'on laisse à cette vertu toute son étendue, elle offrira un champ si vaste, que chacun pourra y trouver un petit espace à sa convenance, et tout le monde y faire de nouvelles découvertes.

Les goûts, les passions sont comme un trésor qui s'épuise toujours à mesure qu'on dépense; au contraire, la bienfaisance s'accroît par chacun de ses actes. C'est le trésor

des fées; il est inépuisable, tout ce qu'on en tire retourne à sa source et y ajoute.

Si les méchans pouvoient s'aviser une seule fois de faire du bien, je suis persuadée qu'ils ne voudroient plus faire autre chose. Leur âme, ouverte au plus doux des sentimens, éprouveroit toute la joie que sent un malade au moment où tout à coup il recouvre la santé.

Considérons ces hommes qu'on appelle heureux, parce qu'ils sont maîtres d'une grande fortune, nous les verrons presque tous livrés à l'ennui et au dégoût de l'existence : ils n'ont joui de rien, ils ont abusé de tout. Leur richesse, employée pour des fantaisies toujours renaissantes et jamais satisfaites, s'épuise, comme leur santé s'affaisse sous la langueur de leur esprit. Quoiqu'ils aillent et viennent, leur état est une véritable léthargie. Il leur reste un moyen d'en sortir : qu'ils fassent des heureux, et ils seront réveillés à la vie.

Dans la plus vive affliction, lorsque toute distraction est impossible, qu'on fasse du bien, et les maux qu'on éprouve seront suspendus: on retrouvera, pour cet instant, quelque plaisir à vivre. Quand toute la nature auroit perdu son action sur une âme livrée

au désespoir, l'humanité pourroit encore s'y faire entendre, et la douceur attachée aux actes de bienfaisance ne peut, dans aucun cas, manquer de se faire sentir.

Est-on livré à cette disposition mélancolique à laquelle on ne peut assigner de véritables causes? ou bien a-t-on essuyé quelque léger dégoût, quelque mortification d'amour-propre? enfin, éprouve-t-on quelques-uns de ces chagrins qui ne sont sentis que par les gens qui ont trop de moyens d'être heureux? Au lieu d'aller végéter dans le monde, qu'on se transporte au réduit habité par une malheureuse famille qui éprouve toutes les horreurs de la misère, où chacun succombe au besoin et au désespoir : ce tableau du malheur véritable fera disparoître l'idée du malheur chimérique, et on se sentira honteux d'avoir osé se croire à plaindre.

Veut-on se guérir encore mieux de cet ennui de soi-même, qui n'est que la conscience de l'inutilité dont on est? Qu'on s'amuse, comme une fée bienfaisante, à changer tout à coup le lieu de la scène; qu'il soit décoré de tout ce qui est utile et commode; que les enfans soient revêtus, la mère consolée, le père rendu au courage et à la société; que de sages mesures assurent le sort

qu'on vient de changer, en procurant à chacun les occasions d'exercer le talent auquel il est propre; ensuite, si l'on retombe dans le dégoût, qu'on revienne visiter ce petit ménage, qu'on a pour ainsi dire créé, et je garantis qu'on en rapportera autant de joie qu'on en aura causé. Voilà quel devroit être le passe-temps des riches. Alors ils seroient heureux d'être riches, et, au lieu d'avoir des vapeurs, ils jouiroient d'une bonne santé; car rien ne l'entretient mieux que les plaisirs doux, qui sont exempts d'inquiétude et de tumulte.

Que c'est un spectacle touchant pour une âme sensible, que celui d'un visage où l'expression de la joie vient effacer la trace des pleurs que le malheur faisoit répandre! Qu'on est heureux quand on a cette puissance de changer les pleurs de la douleur en des larmes de joie!

Mon pouvoir étant fort borné, je n'ai presque jamais rendu que des services subalternes. Je me suis souvent consolée de mon partage, en songeant que ce sont ceux-là qui procurent les choses de première nécessité. En servant les malheureux, c'est le besoin qu'on soulage; en servant les gens déjà heureux, c'est souvent pour la vanité qu'on

travaille. On arrache les uns à la douleur ; on ne satisfait dans les autres que les besoins factices de l'amour-propre, ou du moins on ne produit qu'un accroissement de bonheur. D'ailleurs, l'éclat qui accompagne les grands services, le plaisir qu'on trouve à montrer sa puissance, peuvent rendre fort obligeant sans qu'on ait aucune bienfaisance.

Ce n'est que pour mes amis que j'ai souvent gémi de mon impuissance. Je voudrois que le pouvoir d'ajouter au bonheur de ceux qu'on aime, fût la récompense du plaisir qu'on a pris à obliger par le seul sentiment de la bienfaisance.

Je n'ai guère rencontré d'ingrats ; au contraire, la reconnoissance qu'on m'a témoignée a presque toujours été au-dessus des services que j'ai rendus. J'attribue ce bonheur à la sensibilité que j'éprouve à la vue des malheureux : ils saisissent si vivement l'intérêt qui les console et les ranime ! Comment ne seroient-ils pas touchés en obtenant un sentiment qui est alors le plus pressant besoin de leur âme ? Je crois qu'aucun homme n'est ingrat au moment où l'on s'occupe de le tirer de peine : c'est quand on est heureux que la reconnoissance devient difficile. Je l'ai ouï dire, et l'ai rarement éprouvé.

Quand cela m'est arrivé, je l'ai oublié; et, en général, je suis toujours restée l'obligée des gens à qui j'ai eu le bonheur d'être utile. Ils m'ont montré un attachement, une reconnoissance si exaltée, qu'en évaluant ce que j'ai fait et ce qu'ils m'accordent, c'est, en fin de compte, moi qui suis redevable.

Si la reconnoissance, portée à ce degré, est un plaisir sensible pour celui qui en est l'objet, il faut la recevoir comme un don et non pas comme une dette. En rendant service, il ne faut ni la chercher ni l'attendre. Faire des heureux, et non des obligés, voilà le but de la bienfaisance: quand il est rempli, on est assez récompensé.

L'amour-propre veut la reconnoissance, et se blesse même de l'ingratitude des indifférens: la raison n'y voit qu'un sujet de gémir sur l'humanité quand elle présente une nature viciée. Que l'homme qui m'est indifférent soit ingrat pour moi ou pour mon voisin, cela produit le même effet sur mon âme. Je suis affectée qu'un tel vice existe, sans y mettre aucun ressentiment qui me soit personnel.

C'est en amitié que l'ingratitude est un chagrin insupportable. En même temps se voir forcé à mépriser ce qu'on aime, et

recevoir l'affreuse certitude qu'on n'est point aimé, une seule de ces douleurs suffiroit pour porter le désespoir dans une âme sensible : comment y résister quand elles sont réunies? Si j'ai trouvé beaucoup de reconnoissance pour les services, j'en ai rencontré bien rarement pour les marques d'amitié, mille fois au-dessus des services : presque partout je n'ai vu qu'ingratitude. J'en ai éprouvé de la part des personnes dont je devois le moins l'attendre, et de qui elle devoit m'être le plus sensible. Alors, c'est moins l'ingratitude qui m'affligeoit que la preuve que je n'étois point aimée. Mais quittons des souvenirs si douloureux, ils déchirent mon cœur. Passons à d'autres sujets qui puissent me distraire. Les soins de la bienfaisance peuvent seuls alléger les chagrins de l'amitié, livrons-nous-y tout entière.

Je voudrois que les gens qui jouissent d'une grande fortune, se souvinssent qu'il n'y a des riches que parce qu'il y a des pauvres; qu'ils se regardassent comme des administrateurs choisis par la Providence pour veiller aux besoins du pauvre et le secourir.

Il faut mettre de l'ordre dans le bien qu'on fait, afin d'en faire davantage. L'aumône doit être principalement destinée aux ma-

lades, aux vieillards et à tous ceux dont elle est la seule ressource ; mais il ne faut point de règle absolue : il y a tant de cas où l'exception est juste ! Un bon cœur n'aime point à voir resserrer la compassion dans des bornes trop étroites.

La défiance, qui produit tant de prétextes au refus, part plus souvent de la dureté que de la prudence. A l'aspect du malheur, toute âme sensible est portée à la crédulité ; et si l'expérience élève un doute, c'est la crainte d'accorder à l'oisiveté ce qui n'est dû qu'à la misère, et de dérober au véritable pauvre ce qu'on lui a destiné. Dans la jeunesse, où l'on n'a pas encore été trompé, la défiance est la marque d'un mauvais naturel. Un jeune homme défiant est une espèce de monstre ; il ne peut trouver que dans son propre cœur l'idée du mal qu'il ne connoît pas encore dans les autres. À tous les âges, la défiance sera toujours bannie d'une belle âme. L'expérience enseigne à devenir prudent et ne doit jamais rendre défiant. La prudence prévoit, en général, que les hommes peuvent tromper ; elle indique les moyens de se mettre à couvert de la mauvaise foi : ainsi, elle suffit à tout. La défiance, au contraire, particularise ; ce n'est

plus une idée générale de ce qui est possible, c'est un soupçon arrêté sur un tel être en particulier, et bientôt étendu sur tous ceux avec qui on a quelque chose à démêler; et c'est pour n'être pas dupe qu'on se livre à la défiance. Outre que cela n'en préserve pas autant qu'on le pense, est-il un calcul plus insensé que celui qui fait un état permanent d'un mal qu'on pourroit n'éprouver que trois ou quatre fois dans sa vie, en jouissant de toutes les douceurs de la confiance?

Je me suis laissée aller peut-être hors de place à déclamer contre un vice que je ne puis souffrir. Cependant la défiance est si opposée à la bonté, elle en arrêteroit tellement les effets, s'il étoit possible qu'elles existassent ensemble, qu'on peut se permettre d'appuyer sur ses inconvéniens, quand on traite de la bienfaisance.

Dans le roman de *la Nouvelle Héloïse*, Rousseau fait dire à Julie qu'elle ne refuse jamais l'aumône à un mendiant. J'ai toujours agi de même, et repoussé les représentations qu'on m'a faites à ce sujet, par les mêmes motifs qu'elle allègue pour justifier sa conduite. En effet, quand il seroit possible qu'il n'y en eût qu'un sur cent, qui,

en assurant qu'il manque de tout, dise la vérité, comment oser risquer que le refus tombe sur celui-là? Rien ne le distingue, tous offrent la même apparence. Comment ne frémit-on pas en songeant que le refus d'un léger secours peut exposer un homme à la mort, ou l'entraîner au crime?

Il y a quelques années qu'une femme, ayant demandé instamment, à la porte d'un boulanger, un pain, qui lui fut inhumainement refusé, se coupa la gorge à quelques pas de la boutique où elle venoit de recevoir son arrêt de mort.

Si le jour, si la veille même de cette funeste aventure, on eût refusé l'aumône à une pauvre femme, quelles craintes, quels remords n'auroit-on pas en songeant à la possibilité que ce fût la même!

D'ailleurs, comment se défendre d'une juste compassion à la vue de son semblable réduit à implorer la pitié pour vivre? L'aspect du mendiant présente une telle différence entre son état et celui de la personne à qui il demande, qu'il faut toute la hardiesse de la dureté pour oser le refuser. J'ai vu souvent des femmes bien parées promenant leur oisiveté dans de superbes voitures, oser répondre à la prière du pauvre cette phrase

usitée parmi les riches : *Retirez-vous, je n'en ai point.* A cette réponse, l'homme qui meurt de faim ne seroit-il pas fort excusable, s'il brisoit la glace qu'alors on lui ferme au nez pour mettre fin à son importunité ?

Tous les raisonnemens qu'on fait sur le danger d'entretenir la fainéantise, ne peuvent entrer en balance avec la juste crainte de refuser un secours au véritable besoin. D'ailleurs, l'aumône que l'on fait aux mendians, même quand on n'en refuse aucun, se monte, au bout de l'an, à si peu de chose, que la somme destinée à des besoins mieux connus n'en souffre presque point. De plus, si l'on fixe une somme, c'est pour ne pas donner moins, et non pas pour se refuser de donner davantage quand le malheur se présente sous nos yeux. Je n'ai rien de statué, à cet égard, que plusieurs petites pensions annuelles ; le reste est décidé par les occasions.

Si on étoit véritablement humain, si on remplissoit son devoir d'homme, on ne se permettroit aucune jouissance inutile, tandis qu'on est sûr qu'il y a des hommes qui manquent de pain.

Si on avoit seulement quelque degré d'hu-

manité, on se borneroit aux choses que l'usage a rendues nécessaires à chaque état. (Et qu'est-ce encore que des nécessités d'usage, quand il existe des besoins réels ?) On ne se permettroit point de sacrifier à des fantaisies inutiles, d'avoir des loges aux spectacles, de se livrer à des amusemens dispendieux, tandis que le prix de chacune de ces jouissances pourroit racheter la vie d'une pauvre famille. Le mal vient de ce qu'on n'a pas assez souvent le tableau de la misère sous les yeux. On sait vaguement qu'elle existe; mais l'habitude de vivre avec des gens qui sont dans l'abondance, en fait perdre l'idée : les hommes ont besoin que leurs sens soient frappés, pour que leur âme soit émue. C'est l'ignorance du malheur qui fait que souvent on est barbare sans être insensible. Tel homme qui verseroit des larmes de douleur à l'aspect de la misère qui règne dans les campagnes, loin de ce spectacle, prodigue sans scrupule ses richesses à un luxe qui le laisse sans plaisir. Il ne sait pas qu'il pourroit arrêter la douleur, et empêcher la mort d'une multitude d'hommes dont la vie dépend réellement de lui, puisqu'il a en sa puissance les moyens de les faire vivre.

Si l'on veut se préserver d'un semblable oubli, si l'on a réellement la volonté d'être humain, il faut journellement s'occuper de la misère, voir des gens pauvres, converser avec eux, se promener dans les villages, porter son attention sur des vieillards et des enfans qui sont à peine vêtus, remarquer toutes les privations qui sont le partage du peuple et les comparer à ses jouissances; réfléchir que, dans l'immensité d'hommes qui couvrent la terre, condamnés à souffrir la fatigue et le besoin, il n'en est pas un sur mille qui soit destiné à vivre dans l'abondance; que celui qui a été choisi par la Providence pour posséder les richesses, ne peut se rendre digne de cette préférence, qu'en les partageant avec des frères infortunés dont il possède l'héritage.

J'ai pensé, il y a long-temps, que les signes représentatifs des denrées nuisent beaucoup à la pratique de la bienfaisance. L'argent n'est pas en vue, on le renferme soigneusement; au contraire, la récolte des denrées est exposée à tous les yeux. On ose refuser un écu au malheureux qui gémit dans le besoin, on n'oseroit lui refuser du pain si on avoit sa maison remplie de blé. Dans un pays où les produits de la terre reste-

roient ce qu'ils sont en effet, les seules richesses réelles, l'homme qui jouiroit de l'abondance ne pourroit refuser son superflu au pauvre, sans courir le risque d'être lapidé. D'ailleurs, il n'auroit aucun intérêt à être inhumain : les denrées ne se conservent pas comme l'or. Quelque riche qu'on soit, les consommations ne peuvent s'étendre au-delà des besoins; ce qui reste après qu'ils sont satisfaits, étant de nature à ne pouvoir se conserver, il faut que les échanges soient promptement faits, sans quoi tout seroit gâté : l'abondance est donc forcée d'associer la misère à ses jouissances. Ce seul pas des choses au signe qui les représente, forme un intervalle immense pour la pratique de la charité.

Avec le commerce par échange, point de luxe, nécessité de donner ce qu'on ne peut consommer, impossibilité d'amasser des richesses, qui ne peuvent ni se cacher ni se conserver : conséquemment point d'avarice. Ce vice doit sa naissance à l'invention d'un signe, qui, nul par lui-même, représente tout ce que l'homme peut désirer. Quel appât pour la cupidité que la facilité de renfermer sous un petit espace le signe représentatif de toutes les possessions que l'ima-

gination peut embrasser! Combien l'usage de l'or a dû faire éclore de passions et de vices, qui, sans lui, resteroient ensevelis dans le cœur de l'homme! Si, dans un grand état, il est impossible de proscrire le seul moyen qui simplifie le commerce, il faut, pour éviter le mal qui en résulte, se transporter souvent en idée à l'ordre primitif, afin d'agir comme s'il existoit encore.

En réfléchissant sur les devoirs de l'humanité, je rougis des louanges qu'on me donne sur ma bonté. Que ma conduite est loin de mes idées sur ce qu'on doit faire seulement pour être juste envers les pauvres! Cependant, si on rend la pratique des devoirs trop difficile à remplir, on court le risque d'y manquer dans toute leur étendue. En cherchant à étendre la vertu, il ne faut pas s'imposer des règles qu'on soit incapable de suivre, sans quoi on tomberoit dans l'inconvénient de mépriser ses principes en négligeant de les suivre. Je veux, en composant avec ma foiblesse et mes habitudes, me faire des lois de bienfaisance qu'il me soit possible de ne point enfreindre.

Je n'ai jamais aimé le faste; je n'ai point été assez riche pour le connoître, ni assez insensée pour en désirer l'éclat. De toutes

les vanités, c'est la plus puérile, parce qu'elle n'a point d'objet. Les bijoux, les diamans, la magnificence, qui tentent les femmes, n'ont jamais excité en moi le moindre désir. Je n'aimois, dans la parure, que ce qui pouvoit embellir et rendre plus jolie. Par une ancienne habitude, j'ai encore quelque chose de ce goût, sans songer que ma figure n'a plus guère à y gagner. Souvent je me laisse aller à penser que si, dans la jeunesse, la parure ajoute aux grâces, dans un âge plus avancé, elle sert à cacher les défauts, et que, tant qu'elle ne contraste pas avec le visage, elle lui prête des agrémens. Cependant le désir de plaire ne m'a jamais donné de goût pour une parure recherchée. Cette affectation m'est aussi étrangère que toutes les autres; actuellement je me la permettrois encore moins. Je suis mise très-simplement; mais j'avoue que l'envie et l'espoir d'en être mieux, m'entraînent encore dans des dépenses de rubans, de bonnets, de chapeaux, qui, quoique bien plus modiques que celles qu'on fait habituellement dans le monde, me paroissent répréhensibles. Ces choses, inutiles pour soi, ont une valeur qui seroit utile aux autres. Je veux me borner strictement à ce que l'on appelle le nécessaire de l'état

qu'on occupe dans le monde. Et combien ce nécessaire de chaque état renferme-t-il de choses entièrement inutiles!

Je n'ai pas à me reprocher d'avoir jamais refusé le secours que je pouvois donner au malheur, en me disant : Je destine à autre chose ce qu'on me demande; mais il m'est arrivé trop rarement de dire : Je vais me priver de cette fantaisie pour en consacrer la valeur à un meilleur usage.

La toilette des femmes est assiégée de marchands qui les séduisent et les tourmentent : les pauvres sont absens; elles cèdent à la tentation, à l'importunité, ou au besoin que le marchand assure qu'il a de vendre. On se laisse aller, en croyant qu'on pourra suffire à tout; et, en effet, il y a pour les bons cœurs une espèce de providence, qui fait qu'on ne manque jamais d'argent quand les pauvres en demandent. Malgré la providence, il est plus sage d'écarter un peu les tentations et les marchands. On dira qu'il est nécessaire d'entretenir le commerce; que si toutes les richesses étoient employées en charité, les ouvriers seroient bientôt réduits à l'aumône. Je conviens de cette vérité; mais, en faisant les dépenses convenables à son état, n'a-t-on pas payé sa part de ce que chaque

citoyen doit au soutien du commerce? Si peu de gens payent celle qui est due à l'indigence, que, quand quelques particuliers lui consacreroient leur fortune entière, il n'y auroit point encore à craindre que la part du pauvre devînt trop forte.

D'ailleurs, je suis loin de vouloir borner la charité à la simple aumône. Aider le travail par les avances qui lui sont nécessaires; faire instruire la jeunesse dans des métiers qui assurent la subsistance : c'est, en servant l'indigence, travailler pour la société; ce sont là des actes de bienfaisance. Les dons accordés à la vieillesse ou à l'infirmité sont des actes d'humanité indispensables : les premiers procurent un bien plus étendu; les seconds, un bien plus nécessaire. On est louable en remplissant les uns, on seroit méprisable en négligeant les autres. Il faut tâcher de faire le plus possible avec sa fortune, ses privations et son industrie.

En nourrissant et habillant le pauvre, on emploie les ouvriers de première nécessité, qui ont plus besoin de gagner que les artisans du luxe, qui sont toujours trop riches.

Pour se consoler des dépenses auxquelles l'usage oblige, il faut se servir des ouvriers indigens, et ne pas se permettre d'employer

ceux qui sont à la mode. S'il y a beaucoup de désavantage pour le goût, le plaisir de faire tourner son superflu en actions utiles en dédommage. J'ai établi et suivi ce principe dès ma plus grande jeunesse. Si j'y ai manqué quelquefois par l'impatience que cause la maladresse, j'y suis toujours revenue comme à un devoir. Dans l'âge où j'avois le plus d'envie de plaire, j'ai pris et gardé vingt ans une couturière qui habilloit de manière à épaissir horriblement la taille, inconvénient qui me déplaisoit d'autant plus, qu'à dix-huit ans j'étois déjà trop grasse; mais comment quitter une ouvrière dont j'étois la seule pratique?

Il y a bien des années que je me suis imposé la règle de ne jamais faire de présens, frappée de l'absurdité qu'il y a de donner une porcelaine à quelqu'un qui n'en a pas besoin, au lieu de donner du pain à des hommes qui ne peuvent s'en passer pour vivre.

Par la même raison, je me suis refusé d'être avec les inférieurs ce qu'ils appellent généreuse. En toutes occasions, je ne donne que ce qu'il est absolument nécessaire de donner. Il n'est permis d'être libéral qu'après avoir payé ses dettes; c'est une maxime

reçue. Tant qu'il y a des hommes qui manquent de pain, n'a-t-on pas une dette sacrée?

Il m'en coûte infiniment pour rester fidèle à ce principe, j'avoue que j'y manque quelquefois : il y a tant de plaisir à donner! En s'y refusant, on est accusé de manquer de noblesse, peut-être soupçonné d'avarice : n'importe, il faut aimer assez la charité pour se refuser au plaisir d'être libéral, et pour s'exposer au ridicule qu'il est possible de jeter sur cette conduite. Cependant, en professant le bien, il faut éviter, autant qu'il est possible, tout ce qui s'annonce comme extraordinaire. La singularité, presque toujours l'affiche des fausses vertus, dégoûte des bonnes œuvres.

Quand je suis les mouvemens de mon cœur en me dévouant à servir l'infortune, je dédaigne, je méprise la raillerie des gens insensibles. Si ce courage est louable quand il s'agit de faire le bien, il faut cependant avoir toujours présent à l'esprit, que, pour la propagation de la vertu, et non pour soi-même, il est nécessaire d'éviter aux bonnes actions la moindre apparence du ridicule.

Pour être fidèle à mes principes, j'ai refusé une fois obstinément un présent de noce

à une de mes filleules : cela me fit beaucoup de peine. Je n'avois point d'argent; cette circonstance aida ma résolution. Cette femme me crut sûrement fort peu obligeante. A quelque temps de là, elle eut occasion de former un petit établissement de commerce; il falloit cent écus pour acheter le fonds, je n'avois point encore d'argent, je les empruntai pour deux ans. J'eus grand plaisir à les donner à cette femme, et je m'applaudis d'avoir résisté pour le présent de noce. J'étois alors fort mal dans mes affaires, et un don inutile auroit mis obstacle à un don nécessaire.

Je me reproche beaucoup la dépense du spectacle, sans avoir la force d'y renoncer. Des chagrins dans ma vie me rendent la dissipation nécessaire, et, de tous les amusemens, le spectacle est celui qui aide le mieux à s'oublier soi-même; mais si la nécessité de s'arracher à la mélancolie est une excuse, ce n'est pas une justification pour une action qu'on blâme; et j'ai d'autant plus de tort que je reconnois ma faute. En cédant à la tentation, ne soyons du moins coupables qu'aussi peu qu'il sera possible de l'être. Je partagerai ma loge à la comédie, autant qu'elle pourra être partagée. Je la

louerai les automnes, j'appliquerai le prix de la location à une bonne œuvre. Je supporterai la plaisanterie qu'on pourra faire sur la mesquinerie de cette épargne, et je tâcherai de réparer mon tort en m'imposant d'autres privations.

En suivant ces arrangemens depuis que j'ai des loges, cette dépense n'a pas monté, par année, à plus de six ou sept louis, quelquefois même moins. En comparant cela aux dépenses des gens du monde, mon scrupule paroîtroit une puérilité ridicule; mais si l'on considère que cette somme, toute petite qu'elle est, soutiendroit la vie d'une famille de campagne et en feroit le bonheur, ne se trouvera-t-on pas inhumain de payer quelques heures de plaisir avec la subsistance du pauvre? Je ne veux pas y songer davantage, car je me haïrois. Et on ose se croire bon, parce que l'on n'est pas aussi dur que la plupart des hommes! Souvent, pour me consoler de ma foiblesse, je songe que le quart de la petite somme que je donne aux comédiens appartenant aux pauvres, ce qui reste est bien peu de chose. Sacrifié à mon plaisir, c'est toujours trop, puisque cela n'est utile qu'à moi. On dira que le même scrupule peut avoir lieu pour tout autre genre de dé-

pense superflue. Cela ne me paroît pas juste. Pour examiner si j'ai raison, considérons cette question d'une manière plus étendue. Tout ce que l'homme riche et bienfaisant est forcé d'accorder au luxe doit être employé de la manière la plus utile à la société. Sans doute, les spectacles sont nécessaires à une grande ville, où l'oisiveté a besoin d'être amusée, pour ne pas devenir dangereuse. D'ailleurs, le théâtre offre des leçons dont l'influence est si utile, que si l'attrait du plaisir n'assuroit pas son existence, tout citoyen rendroit service à la société en contribuant à le soutenir; mais comme il n'y a point à craindre que l'objet d'un plaisir si vif puisse jamais être négligé, l'homme riche qui emploie mille écus en loges au spectacle, a fait une fort mauvaise dépense. Que cette somme, consacrée à soutenir des vieillards, à élever des jeunes gens, à faire un établissement utile, procureroit de bien dans un village, chaque année!

Celui qui consacre des sommes considérables au luxe des jardins, fait subsister tous les journaliers d'un pays. Cette dépense est utile, et par conséquent louable. L'homme qui par état est obligé de tenir une maison considérable, fait vivre un grand nombre

d'hommes qui, sans lui, seroient embarrassés de leur subsistance; les consommations qui se font chez lui soutiennent le travail du cultivateur et assurent sa vie : il est donc utile que le riche dépense; mais il importe à la société qu'il choisisse bien l'objet de ses dépenses. Si toutes les richesses se portoient du même côté, fût-ce à l'aumône, il en résulteroit un grand mal. Celui qui veut le bonheur de l'humanité, doit porter les secours de la fortune du côté le plus négligé par la multitude, afin que toutes les parties de la société soient aidées et soutenues. Il doit surtout éviter toute espèce de luxe qui tend à fonder et entretenir l'inégalité des fortunes : le luxe qui fait vivre un grand nombre d'hommes peut être utile, celui qui sert à enrichir un petit nombre de particuliers est funeste.

Si chacun donnoit en temps, en argent, en crédit, ce qui lui est possible de donner, il n'y auroit point de misérables sur la terre. Si les dépenses des riches étoient ordonnées par l'amour du bien, aucune partie de la société ne seroit en souffrance.

Dans le choix de mes domestiques, j'ai souvent préféré ceux qui étoient petits et mal tournés, parce qu'ils ont moins de facilité

pour se placer. On est récompensé de cet esprit de justice; ils vous servent mieux, parce que vous leur êtes plus nécessaire.

Des pratiques de la dévotion celle qui me paroît la plus difficile, c'est d'offrir à Dieu la charité qu'on va faire. C'est mettre bien de la valeur à un simple acte de justice! La compassion est un mouvement si prompt, si rapide, qu'on y cède avant d'avoir songé à y céder. Je demande à Dieu d'augmenter en moi le sentiment de l'humanité, de m'inspirer les moyens les plus efficaces pour la servir, et de me préserver de tous les argumens qui tendent à refroidir les mouvemens de la nature et de la pitié.

Je voudrois que l'on s'abstînt de raconter combien de fois on a été dupe d'un faux malheur. Ces récits autorisent la dureté et font naître la défiance. Combien d'hommes ne cherchent qu'un prétexte pour se refuser aux bonnes œuvres! Il ne faut point fournir d'armes à l'insensibilité. Muni de tels exemples, on ne veut plus entendre parler des malheureux; on finit par ne pas y croire. J'ai vu plusieurs hommes, d'ailleurs assez honnêtes, soutenir qu'il n'existoit personne qui fût entièrement privé du nécessaire. Un d'eux alla jusqu'à dire qu'il n'avoit jamais

rencontré qui que ce fût dans une véritable misère.

D'après cela, je me suis bien promis de ne jamais confier combien de fois j'ai été dupe, qu'à des gens dont je serai bien assurée que le cœur peut recevoir un tel secret sans risque.

L'aumône est un devoir si indispensable, que je n'y vois pas plus de mérite qu'à payer ses dettes. Les éloges prodigués à ceux qui la font prouvent combien l'humanité est une chose peu commune. Le secours qu'on doit à ses semblables est la dette imposée par la nature : tout homme la contracte en naissant. Le riche qui peut refuser une portion de son superflu au malheureux qui manque du nécessaire, est une espèce de monstre tout-à-fait indigne de jouir de la vie.

J'avoue qu'il est des circonstances où je préférerois le pauvre au créancier ; quand la dette de celui-ci est assurée, et qu'il lui est indifférent qu'elle soit plus ou moins promptement acquittée, alors le créancier ne souffre point d'un délai, qui ne pourroit avoir lieu pour le pauvre sans le mettre en danger.

Qu'on n'infère pas de cette façon de penser que je puisse avoir quelque indulgence pour ceux qui, en mettant du désordre dans leurs

affaires, font payer aux autres leurs folles dépenses. Contracter une dette dont le paiement n'est pas assuré, est un vol manifeste, d'autant plus condamnable, qu'il y a un abus de confiance. Faire attendre le créancier qui désire d'être payé, est encore une espèce de vol; car, en acquittant la dette, on ne répare pas le dommage du retard : c'est, de plus, un tort envers la société. Cette conduite force les vendeurs à être malhonnêtes et les acheteurs à être dupes. Si ayant peu pour tout ce que j'ai à faire, et voulant vaquer au soin de mes pauvres, je tarde quelquefois à m'acquitter avec un ouvrier opulent qui ne demande rien, je n'éconduis jamais celui qui m'apporte son mémoire. Si le moment n'est pas favorable, il est juste que je me gêne pour ne pas mettre mon créancier dans l'embarras.

Avec les ouvriers pauvres que j'emploie souvent, je suis une autre méthode : je les paye d'avance toutes les fois qu'ils en ont besoin. Au reste, je ne dois jamais plus de quatre ou cinq cents francs, distribués à différentes personnes. Jamais je n'ai pris une robe à crédit. Ce sont les marchands de modes que je laisse un peu en arrière, parce qu'il leur est égal d'attendre, et qu'il me vient

des gens à qui il faut que je donne, puisqu'ils sont pressés par le besoin. Mes dettes s'acquittent ordinairement dans l'année, en reprenant d'autres marchandises à crédit. Cette manière de s'arranger donne un peu de marge pour tout ce qu'on veut faire. Si c'est une faute, je m'en accuse; mais comme je ne vois personne qui en souffre, je ne m'en corrige pas.

C'est une opinion généralement reçue, que la charité doit être soigneusement cachée : rien ne me paroît plus opposé à l'intérêt du pauvre que cette idée; l'amour de l'humanité ne peut admettre des vues aussi rétrécies. Quelque charitable qu'on soit, les dons seront toujours limités par les facultés ; ce que le pouvoir de l'exemple peut produire est sans limite. L'Évangile a dit : *Que votre main gauche ne sache pas ce que fait votre main droite;* mais elle a dit aussi : *Que votre justice brille ; il ne faut pas allumer la lampe pour la mettre sous le boisseau.* L'opposition qui paroît entre ces deux préceptes, me confirme dans la pensée que le premier a été mal interprété. Je n'y vois point la nécessité que la charité soit ignorée. Le texte pris à la lettre commande d'oublier les bonnes œuvres qu'on a faites, et

l'esprit du précepte signifie qu'il faut bien se garder d'en tirer vanité. Le divin Législateur qui nous a laissé le code de morale le plus sublime, n'a-t-il pas donné aux hommes l'exemple de professer hautement la charité et la bienfaisance?

Il faut attacher bien de valeur à l'argent; pour oser se croire modeste en cachant un acte de justice aussi simple que l'aumône. Sans doute il est des bienfaits qui doivent rester éternellement ensevelis dans le silence. Un préjugé qui n'existeroit pas si les hommes étoient généreux, attache de la honte à recevoir. Ceux que leur état n'a pas accoutumés à la dépendance, sont humiliés des secours qui paroissent les y soumettre : avec eux, le mystère est la condition la plus importante du bienfait. Accepter vos dons est un secret qu'ils vous confient; le révéler, seroit la plus méprisable des indiscrétions. Si l'infortune avoit le choix entre différens secours, y auroit-il une marque d'estime plus flatteuse que celle d'être choisi pour bienfaiteur? Au défaut de ce bonheur, rendons-nous du moins assez dignes d'une préférence que nous n'avons pu obtenir, pour être persuadés qu'elle nous auroit été accordée si on eût été libre de choisir.

16.

A l'égard de la bienfaisance, dont les effets n'humilient point ceux qu'elle secourt, il est important, pour sa propagation, qu'elle soit connue : le pouvoir de l'exemple entraîne tous les hommes. Les grands sont maîtres de faire pratiquer la bienfaisance à tout ce qui les entoure, en la pratiquant eux-mêmes ouvertement. Sans être dans un rang éminent, la classe des riches a toujours des inférieurs qui reçoivent le mouvement de son exemple.

Le père de famille peut obliger ses enfans à être bons, ou du moins à faire des actes de bienfaisance. Un maître humain a communément des domestiques charitables. Entre des égaux, le désir d'imiter ce qu'on sent qui est louable, ou celui de partager la louange qu'on entend donner à son ami, force à faire des actions estimables.

Si tous les actes de charité étoient publics, personne n'oseroit se montrer inhumain. Il est vrai que l'exemple, qui a le pouvoir de propager le bien, peut aussi faire naître l'hypocrisie; mais il faut observer qu'ici elle sera autant utile qu'elle est dangereuse ailleurs. Ordinairement, en trompant les hommes, l'hypocrite retire seul le fruit de sa fausseté; au lieu que dans le cas de la bienfaisance, ce

sont les autres qui recueillent le fruit de l'hypocrisie, puisqu'on ne peut feindre d'être bienfaisant qu'en faisant des actes de bienfaisance.

Considérons l'empire d'une femme jeune, jolie, aimable, sur le cercle où elle domine: tous les hommes désirent de lui plaire, tous veulent son estime. Combien de vertus elle pourroit faire éclore chez des hommes dont les pensées et les actions sont, pour ainsi dire, à sa disposition! Professe-t-elle hautement la bienfaisance? quel pouvoir aura son exemple et son approbation! Par son commerce, la bonté sera exaltée; la foiblesse, qui est toujours à la merci de l'impulsion qu'on veut lui donner, recevra une direction salutaire; la tiédeur, qui néglige le bien, faute d'y songer, sera ranimée par le désir de plaire; l'avarice fera quelques efforts, et la vanité, en voulant effacer le mérite qui lui fait ombrage, tendra toujours à le surpasser.

Que les femmes pourroient faire de bien à la société, si elles étoient toutes dirigées par l'amour de la vertu! Alors le pouvoir particulier seroit accru par le pouvoir général. Si l'on supposoit une colonie composée d femmes vertueuses et d'hommes pris au ha-

sard, je suis persuadée qu'au bout de très-peu d'années, il ne s'y trouveroit pas un malhonnête homme.

La proposition opposée ne donneroit pas les mêmes résultats. Les hommes sont trop emportés par les sens pour mettre des conditions à la jouissance, et trop préoccupés de leur supériorité, pour s'amuser à persuader la vertu; ils ne savent que commander ou jouir.

Depuis le berceau jusqu'au tombeau, ce sont les femmes qui sont dépositaires des mœurs des hommes. Le devoir de la beauté est de faire aimer la vertu. Si ce précepte ne peut recevoir la force d'un accord général, celle qui en est pénétrée doit le suivre dans toute son étendue. Toute puissance impose des devoirs : ceux d'une femme aimable sont plus grands qu'on ne pense; elle peut faire des prosélytes de toutes les vertus. Dans les siècles où les femmes aimoient la gloire, que d'actions éclatantes produites par le désir de plaire! Dans les temps plus reculés, où la chevalerie étoit en vogue, que d'exploits extravagans conçus et exécutés pour l'amour d'elles! Dans un siècle éclairé et paisible, comment n'imaginent-elles pas d'attacher à la bienfaisance le prix que jadis elles ont

attaché à la valeur? N'est-il pas plus conforme à la sensibilité de leur âme, à la douceur de leurs mœurs, d'être des anges de paix sur la terre, dont la puissance ne peut produire que ce bien, plutôt que d'être les ministres de la discorde en commandant les combats, la guerre, le ravage du monde? Dans cet état, les choses étoient contre nature; dans l'état actuel, il est bien plus aisé d'allier l'amour à la sagesse. Quand on commande des actions éclatantes et périlleuses, on s'engage tacitement à les récompenser: au contraire, en inspirant la vertu, on prend un nouvel engagement d'y rester fidèle.

Un amant acquiert des droits en faisant des sacrifices.

Un homme qui, pour plaire, fait des actes de bienfaisance, ne peut prétendre qu'à l'estime, et non pas à la reconnoissance; en dévoilant ses motifs, il détruiroit son ouvrage.

Pénétrée de ces idées sur l'usage que les femmes doivent faire de leur pouvoir, je me suis toujours occupée de porter au bien les hommes sur lesquels j'ai eu quelque empire: je crois par là les avoir beaucoup mieux servis que je n'eusse fait en partageant leur délire.

Dans ma jeunesse, combien ai-je vu faire de bonnes œuvres qui n'étoient dues qu'au désir de plaire! Cela me rappelle des traits d'un homme de beaucoup d'esprit, dont le cœur n'étoit pas porté à bien faire. Il donnoit avec profusion toutes les fois que je pouvois en être instruite. Je connoissois ses motifs, et souvent je riois en moi-même en considérant comment j'avois pu diriger des intentions si profanes à un but aussi utile. J'étois loin de lui rien prescrire; mais je le laissois aller, charmée que les choses tournassent ainsi. Il ne se faisoit point valoir; au contraire, il affectoit toujours de cacher ses bonnes actions, mais c'étoit de manière que le soin de les cacher donnât toujours l'occasion de les apercevoir. Aucune de ses ruses ne m'échappoit, et, sans rien dire, je me réjouissois de ce que les malheureux y trouvoient leur avantage.

Je me souviens qu'un jour il arriva chez moi de bonne heure, j'allois sortir; il se plaisoit à être près de moi, il me demanda la permission de me suivre; j'allois chez une pauvre femme malade dont le hasard m'avoit procuré le soin : c'étoit un motif de plus pour m'accompagner. Nous partons ensemble avec une femme qui me suivoit. Arri-

vée chez la malade, je m'approche de son lit : mon chevalier profite d'un moment où nous avions le dos tourné, pour discrètement poser sur la cheminée une ou deux pièces d'or. Il n'étoit pas seul : trois petits enfans, occupés à le considérer, montèrent sur l'unique chaise qui fût dans la chambre, pour voir ce qu'il avoit mis sur la cheminée. Alors, frappés d'un objet qui ne leur étoit pas familier, ils s'écrièrent tous à la fois : *Maman! c'est de l'or!* A ces mots, je me retourne, et je vois mon homme les yeux baissés, les bras croisés, dans une attitude qui vouloit dire : Je n'ai nulle part à ce qui arrive. Cependant, ne pouvant nier une action si visible, il m'offrit modestement la main pour sortir, avec un air qui signifioit : Je vous prie qu'il n'en soit plus parlé; mais la louange qu'il désiroit ne lui fut pas refusée : c'étoit bien la moindre chose que j'eusse l'air d'être dupe sur ce sujet, quand je lui refusois ce plaisir sur tous les autres. Au reste, peut-être le fus-je dans cette occasion plus que ma mémoire ne me le rappelle; car le semblant du bien m'attrape toujours, et ce n'est qu'à la longue et après mille expériences, que je vois les choses comme elles sont. Par exemple, après cent

preuves du mauvais naturel de cet homme ; j'avois encore la sottise de croire que le désir de m'être agréable pourroit le rendre en effet aussi honnête qu'il affectoit de le paroître. Au reste, il étoit prodigue; aucune dépense ne lui coûtoit quand il s'agissoit de sa vanité ou de ses plaisirs; mais si la femme à qui il désiroit de plaire n'eût pas attaché du prix à la bienfaisance, il ne se seroit pas avisé d'être aussi charitable. Je pourrois raconter une infinité de traits de cette espèce. A présent, qu'étant plus âgée, j'ai moins d'influence sur l'âme des autres, je parle moins des objets de ma charité; il faut garder le silence sur ce sujet toutes les fois qu'il n'y a point d'avantage à le rompre. Quand je trouve une occasion où il peut devenir utile de parler d'un malheureux, je reprends mon ancien usage. Avec des esprits mal disposés et des cœurs insensibles, cette conduite expose à beaucoup de ridicule. Il faudroit aimer bien peu l'humanité, pour être arrêté par une telle arme ; cependant il faut convenir que cela est bien pénible quand les traits partent de la main de gens qui auroient le plus de raison de nous chérir. Ah! combien j'ai eu à souffrir de voir mon cœur si méconnu par des personnes qui

auroient dû mieux le connoître! Je ne parle pas de mon mari; il est naturellement trop humain pour ne pas rendre justice, au fond de son âme, à ceux qui ont l'amour de faire du bien. Ma consolation, au milieu d'un cercle devenu injuste pour se conformer à l'opinion dominante, a été de me sentir le courage de braver les plaisanteries, les interprétations malignes, et de suivre avec constance le mouvement de mon cœur et mes principes. Si l'on pouvoit être dédommagé des injustices qu'on éprouve, je le serois avec usure par l'opinion qu'on a de moi dans la société. Elle est dans certaines gens autant au-dessus de ce que je mérite, qu'elle en est au-dessous chez les autres; quelquefois j'en suis honteuse, et je prends la résolution de devenir meilleure, pour me trouver au niveau de leur pensée et digne de la bonté qu'ils me marquent.

Encore une chose qui m'a bien consolée des injustices que j'ai éprouvées, c'est d'avoir inspiré l'humanité à mes domestiques. Tous ceux qui m'approchent sont charitables, ou du moins agissent comme s'ils l'étoient. Eh! qui ne peut rendre quelques légers services à ses semblables? Je suis persuadée qu'ils sont de bonne foi; leurs actions le prouvent.

J'ai dit souvent à ma femme de chambre : Vous ne pouvez faire des charités en argent, faites-en d'une autre manière; montrez à coeffer à des filles pauvres qui ne sont pas en état de payer un apprentissage. Elle l'a fait toutes les fois que l'occasion s'en est présentée; sûrement, cela étoit dans son cœur, puisqu'elle l'a exécuté de si bonne grâce; mais elle m'a avoué qu'elle n'y auroit pas songé, si je ne lui en avois pas suggéré l'idée.

---

§ VII.

De la bienfaisance, appliquée aux peines de l'âme et aux situations fâcheuses.

—

Jusqu'a présent je n'ai considéré les devoirs de l'humanité que relativement à la classe des malheureux qui manquent du nécessaire physique : ces devoirs s'étendent à tous les ordres de la société. Chaque malheur a droit à la compassion, et la bienfaisance vient au secours de toute espèce de souffrance. L'homme sensible ne doit jamais perdre de vue qu'il est en son pouvoir de rendre, à tous les instans du jour, son existence utile ou agréable à tout ce qui l'entoure.

Les maux de l'âme sont les plus cruels de tous ; l'homme qui les éprouve doit trouver de l'intérêt et des consolations chez ses parens, ses amis et dans toute âme sensible.

Le seul moyen de soulager la douleur, c'est de s'en bien pénétrer. Ce n'est qu'à la suite de l'intérêt que la consolation peut s'insinuer dans une âme affligée.

La considération désespérante qu'on ose présenter à celui qui a perdu l'objet de son affection, que c'est un malheur sans remède, est tout ce que la haine pourroit inventer de plus cruel pour envenimer la douleur. N'est-ce pas une chose bien absurde que de choisir pour moyen de consolation précisément l'idée qui fait qu'on est incapable de toute consolation : c'est dire à un malheureux : Il ne vous reste plus de ressource que le désespoir. La dureté ou l'égoïsme, qui ont beaucoup d'affinité, emploient cette méthode pour avoir bientôt fini avec les malheureux; le chagrin les ennuie ou les importune.

Loin de nous une indifférence si coupable. Pleurons avec les malheureux, entrons dans tous leurs sentimens, et laissons faire au temps ce que la raison entreprendroit vainement. A la longue, tout se soumet à la nécessité; les impressions, qui ne sont plus rappelées que par la mémoire, cèdent insensiblement à celles qui sont excitées par les objets présens. C'est alors que l'idée d'un malheur sans remède peut engager un esprit raisonnable à se soumettre à la nécessité; mais je crois qu'on ne cesse jamais entièrement de regretter ce qu'on a profondé-

ment aimé : j'en fais l'expérience pour celle qui m'a tenu lieu de mère. Chaque situation me fournit un sujet de regret : si c'est un événement heureux, je sens qu'elle manque à ma jouissance. Quand je mariai ma fille, je me disois à tout instant : « Comme mon amie seroit contente! Quoi! jamais je ne pourrai lui parler de ce qui se passe! notre séparation est entière, même pour la pensée; désormais tout ce qui m'arrivera sera nul pour elle. Comment un intérêt si vif peut-il être enseveli dans son tombeau ? » Dans les chagrins, bien plus communs pour moi que les plaisirs, comme son amour maternel me manque! Je me sens dénuée de tout appui, en songeant à la force des liens qui l'associoient à tous mes événemens, comme si nous n'eussions eu qu'une existence. Quittons cette idée sans jamais la perdre; elle m'est chère : j'aime mieux regretter sans cesse mon amie, que d'oublier un seul jour le temps de son existence.

Il y a dans le monde une manière de traiter avec les affligés, qui forme une classe de consolateurs bien insupportables ; c'est le fléau de la douleur. On veut distraire, amuser, égayer même des gens livrés au désespoir : cette méthode seroit bien

absurde, si elle étoit employée de bonne foi pour leur être utile; mais le vrai est que ceux qui donnent ce conseil, ont le désir de se distraire eux-mêmes d'une situation triste qui les ennuie et les gêne.

L'âme ne peut recevoir que le sentiment le plus proche de sa disposition actuelle; quand on est fortement préoccupé, les transitions sont impossibles. Parlez, ou plutôt faites parler sans cesse la personne affligée de l'objet qu'elle regrette, la douleur, en se divisant sur un plus grand nombre d'idées, en devient moins profonde; tout ce qui est accessoire à un malheur est moins déchirant que le malheur même. La douceur de louer ce qu'on aime, le désir de bien pénétrer les autres de la grandeur de sa perte, sont les seuls allègemens convenables à la douleur. Faites raconter toutes les jouissances passées, comment on s'est connu, comment on s'est aimé : en retraçant le tableau du bonheur, on en jouit encore. Le passé redevient présent ; on rend, pour ainsi dire, la vie à l'objet aimé, et l'illusion est d'autant plus vive, qu'alors on est passionné : le désespoir est allégé pendant quelques heures, et c'est avoir beaucoup gagné.

C'est au moment du réveil que la dou-

leur se fait sentir de la manière la plus déchirante : pendant le repos, tout étoit suspendu; en revenant à la vie, on apprend de nouveau le malheur qu'on éprouve; il frappe dans tout son entier; on entend retentir au fond de son cœur cette affreuse idée : Tout ce que j'aime n'existe plus. Comme l'esprit de l'homme ne peut rester longtemps fixé sur le même point, l'attention se porte bientôt aux détails, moins affreux à envisager que l'idée principale. C'est donc en suivant la marche de la nature, que je propose les moyens de soulager les affligés.

Ce n'est point le raisonnement qui m'a dicté cette méthode; je l'ai suivie par sentiment, et le succès me l'a fait réduire en principe. Je n'avois pas plus de dix-sept ans quand une de mes parentes perdit son mari, qu'elle adoroit; je m'intéressois à elle, je m'intéressois encore plus à sa douleur; j'écoutois répéter les mêmes choses avec une attention, un intérêt dignes de son sentiment; mes questions ne tarissoient point sur tout ce qui concernoit son mari. Pendant un an, je l'ai vue tous les jours; j'étois la seule personne qu'elle désirât d'entendre et à qui elle voulût parler. Sa mère même, qu'elle avoit toujours beaucoup aimée, lui étoit devenue in-

supportable par le désir de la voir consolée. Son mari avoit toujours été assez froid avec elle; mais quand elle me racontoit quelques traits de son amitié, quelques discours aimables, je voyois son visage s'animer, le sourire prenoit la place des larmes : elle jouissoit encore. Sa douleur étoit suspendue par ses souvenirs; et je suis persuadée que les heures que nous avons passées dans cette occupation pendant le cours de l'année, l'ont empêchée de succomber sous le poids de ses maux : entourée de consolateurs, elle seroit morte.

Quand on a le bonheur d'être utile à une personne affligée, il faut se consacrer entièrement à son service : peu de gens sont capables de bien remplir cette tâche. Celui qu'on a choisi, qui s'identifie avec tout ce qui se passe dans une âme qui s'épanche, en s'éloignant aigriroit la douleur et la laisseroit sans ressource. Ces soins, à la vérité, entraînent le sacrifice de quelques plaisirs; mais quand on a sous les yeux l'infortune qui a tout perdu, ne doit-on pas se sentir bien heureux d'avoir encore des plaisirs à sacrifier?

Concilier les parens et les amis quand on est en mesure de remplir cette tâche, est

encore un acte de bienfaisance applicable à la société. Les sots se croient pleins de bonté en défendant un procédé inexcusable. Cette méthode conviendroit beaucoup mieux à la méchanceté; elle n'est propre qu'à révolter un esprit raisonnable.

C'est en rappelant aux devoirs attachés à chaque relation, c'est en excitant la générosité, toujours disposée à plaindre, à pardonner les foiblesses de l'humanité; c'est surtout en réveillant le souvenir des douceurs qu'on a éprouvées dans une liaison, qu'on parvient à rapprocher les gens qui se sont aimés et que quelques circonstances divisent. Le grand point pour parvenir à ce but, c'est de tâcher d'attendrir celui qui a reçu une offense. Il faut reporter son imagination sur des temps plus heureux, rappeler des bienfaits, des jours agréables, toutes les espèces de jouissances qu'on a trouvées dans l'union qui n'existe plus; ne vous en tenez point à des généralités : particulariser chaque trait, c'est le moyen de rendre les souvenirs plus vifs. Quand vous aurez touché l'âme que vous désirez de ramener, votre ouvrage sera bien avancé; dès que l'amitié se ranime, le pardon ne se fait guère attendre.

Cependant, quelque désir qu'on ait de

produire le bien, il faut attendre qu'on y soit appelé par la confiance ou par l'espoir d'un succès quelconque. La curiosité qui veut tout savoir, le goût de se mêler des affaires des autres, n'appartiennent qu'à un petit esprit, qui veut jouer un petit rôle: il faut être bien oisif, avoir le cœur bien froid et l'âme bien vide, pour trouver quelque plaisir à s'occuper d'intérêts tout-à-fait étrangers à soi.

Si, pour un véritable ami de l'humanité, le rôle de conciliateur est doux à remplir, celui de contradicteur, qui expose à la haine, est dur à exercer. Cependant il faut avoir ce courage, dès qu'il peut être utile. Un homme commet une injustice, un fils manque à son père et la société le laisse tranquille; c'est à l'honnête homme à le ramener; le risque de se faire un ennemi du coupable ne doit pas balancer le plaisir de le faire rentrer dans le devoir, si son caractère peut en laisser l'espérance.

Il semble qu'on n'estime qu'une espèce de courage, celui de s'exposer à la mort. Tel homme reste sans sourciller vis-à-vis d'une batterie de canons, qui n'oseroit sévir contre le vice. On le blâme en général, on le tolère en particulier. La crainte des en-

nemis affoiblit tous les caractères. Comment les gens honnêtes perdent-ils de vue un de leurs plus beaux priviléges, celui de faire justice de tous les crimes que la loi ne punit pas? Si, en toute occasion, ils imprimoient le sceau du mépris sur les méchans et les ingrats, on verroit moins d'actions méprisables; les mœurs changeroient, si le cœur ne changeoit pas. Personne ne se résigne à subir continuellement un traitement avilissant et général; chacun veut être heureux, quoique presque tout le monde se trompe sur les moyens de le devenir. Que la société rende le vice malheureux, il n'y aura plus de vicieux.

J'avoue que la poltronnerie d'opinions, si commune parmi les hommes, m'a toujours paru infiniment plus méprisable que la poltronnerie qui tient à la crainte de la mort. Celle-ci prend sa source dans la nature, qui répugne à la destruction : elle est physique, involontaire, et doit exciter la pitié bien plus que le mépris; au lieu que la poltronnerie qui empêche d'élever la voix pour défendre l'opprimé et sévir contre l'injustice, tient au moral; elle ne se trouve que dans une âme incapable d'amour et d'énergie pour la vertu. J'ai vu des hommes se taire quand

l'énoncé de leur opinion auroit pu balancer la calomnie. J'en ai vu d'autres assez lâches pour applaudir à l'opinion qu'ils méprisoient intérieurement, et je les ai trouvés mille fois plus haïssables que le malheureux qui tremble à l'approche de la mort, qui, de tous les événemens, est le plus redoutable.

Je n'ai point de reproche à me faire sur la foiblesse que je condamne. Je n'ai jamais manqué de l'espèce de courage qui tient à dire hardiment son opinion toutes les fois qu'il peut en résulter un avantage. J'ai été plus loin, j'ai cherché à la faire entendre quand j'ai cru qu'elle pouvoit produire un bon effet. Je n'en citerai qu'un exemple, le voici : Un homme de ma connoissance, mais que je voyois assez rarement, quoique nous fussions parens, avoit rendu des soins assidus à une fille estimable que tout le monde s'attendoit à lui voir épouser, dès qu'il auroit surmonté des obstacles dont il avoit long-temps gémi. Devenu libre de suivre son goût, il se refroidit et parut avoir entièrement oublié de terminer un mariage auquel toutes ses actions l'avoient engagé. Sa famille, ses amis, le blâmoient tout bas, mais personne n'osoit lui en parler. Après

les avoir exhortés vainement à montrer plus de courage, je pris sur moi de me charger de cette pénible commission. Je demande un rendez-vous, on l'accepte; j'entre en matière, on répond par des discours vagues; à chaque moment, je deviens plus pressante; enfin, ne voyant plus rien à ménager, je lui dis : « Monsieur, on vous méprisera, si vous n'épousez pas une fille respectable à qui vous avez rendu publiquement des soins. » — « Qui oseroit me mépriser ? » reprit-il fort en colère. — « Moi, » lui dis-je avec beaucoup de sang froid. Il resta étonné, fit quelques tours dans la chambre, et sortit sans prononcer un mot. Je me crus brouillée avec lui sans retour, et fus fort étonnée en apprenant, huit jours après, que son mariage étoit conclu. Il a rendu sa femme fort heureuse : il est resté de mes amis tant qu'il a vécu. Si j'avois été aussi foible que des parens qui avoient plus de droits que moi, il y a grande apparence que ce mariage ne se seroit jamais fait. La demoiselle, presque déshonorée, n'auroit jamais formé d'établissement, et l'homme qui est rentré dans son devoir quand on le lui a montré, auroit sûrement été livré aux remords, s'il ne l'avoit pas rempli.

Le monde nuit souvent à la jeunesse; sa

candeur, son inexpérience n'y sont pas assez ménagées; la légèreté des propos sur ce qui est dû aux mœurs, aux pères, aux vieillards, jette dans l'âme des jeunes gens des germes d'indépendance et de mépris pour ce qu'ils doivent le plus honorer. Les hommes d'un âge fait devroient se regarder comme les guides naturels de l'inexpérience, et toujours parler et agir comme s'ils étoient les pères des enfans qu'ils rencontrent dans la société.

Sous ce rapport, le moyen de servir l'humanité est de ne jamais présenter à la jeunesse que les exemples les plus honnêtes et les sentimens les plus délicats. Sa présence impose des devoirs essentiels à remplir; quiconque y manque est coupable envers la société. J'ai vu des gens avancés en âge rire avec des enfans de quinze ans des tours qu'ils avoient joués à leur gouverneur ou dans leur famille. Cette immoralité m'a toujours horriblement scandalisée, non que je veuille qu'on devienne pédant, qu'on s'érige en prédicateur de la jeunesse, qu'on porte l'ennui au milieu du plaisir; ce seroit bien mal entendre les intérêts de la vertu : mais l'innocence, l'honnêteté, ne sont-elles pas tout ce qu'il y a de plus aimable, quand on veut

bien ne les pas défigurer par la pédanterie et l'austérité ?

On ne doit jamais dire du mal de personne, c'est une maxime bien commune et très-mal observée. Si on réfléchissoit au peu de certitude des faits qu'on avance dans la société, à la légèreté avec laquelle tous les jugemens s'y prononcent, on frémiroit en pensant qu'on peut servir d'organe à la calomnie en répétant une histoire scandaleuse qui déshonore celui qui en est l'objet. J'ai toujours regardé cette légèreté comme véritablement criminelle, et jamais je ne m'en suis rendue coupable. Je dois peut-être la justice que j'ai à cet égard, à un malheur que j'ai éprouvé dans ma jeunesse : à l'âge de douze ans, au moment où je venois d'être mariée, on me choisit pour le sujet d'une histoire scandaleuse qui se trouvoit imprimée dans un vieil almanach, fait vingt ans avant moi (1). Quoiqu'elle n'eût pas le

(1) Ce conte, ramassé dans quelque ancien recueil de bons mots, n'avoit aucune vraisemblance ; mais il eut de la vogue dans le temps, parce qu'il étoit plaisant et scandaleux ; et l'on aimoit à le citer, même sans y croire. Ceux des contemporains

moindre fondement, le bruit n'en fut pas moins général; on la conta partout, on la certifia sans ménagement. C'étoit me faire entrer dans le monde sous de tristes auspices, je m'en affligeai beaucoup; mais actuellement j'en bénis le Ciel, si c'est à cette utile leçon que je dois l'horreur que j'ai pour toute espèce de méchanceté. J'appris alors à douter des choses qu'on assure dans le monde, et à commencer par plaindre tous ceux qu'on y accuse avec tant de facilité et si peu de preuves.

Sans doute on doit dénoncer un fripon à la société; mais il faut l'évidence pour oser accuser un homme d'avoir manqué à l'honneur ou à la probité. Les réputations se décident d'après le nombre d'opinions favorables ou contraires. Chaque membre de la société doit donc se regarder comme un juge

---

de l'auteur qui lui ont survécu, et qui ont été à portée de vivre dans sa société, savent combien l'application de cette fable étoit absurde. On peut dire de cette société :

> Domus hâc nec purior ulla est,
> Nec magis his inimica malis.
>
> Hor.

(*Note de l'éditeur.*)

dont l'avis entraîne des conséquences graves, et ne prononcer contre l'honneur de personne, qu'après l'examen le plus sévère et les preuves les plus claires.

Je ne puis me défendre d'un mouvement de colère et d'indignation quand je vois ce qui se passe journellement dans le monde. Sur l'assertion d'un être léger, sot ou méchant, on y affirme, sans autre examen, des faits qui attaquent la réputation, et qui peuvent même nuire à l'établissement, au bonheur d'un homme, si le hasard place au nombre des auditeurs quelques personnes qui soient susceptibles de préventions, dont sa fortune pourra dépendre un jour.

Combien de gens ont manqué un établissement avantageux, une place honorable, pour un propos hasardé indiscrètement devant ceux qui parviennent à la puissance! Et quelle chaleur on emploie pour avoir raison lorsqu'on accuse! Je n'en vis jamais mettre autant pour défendre : il semble qu'il y a tout à gagner à prouver qu'un homme est coupable. Je sens, au contraire, qu'une âme honnête est soulagée d'un poids immense en recevant la preuve qu'un accusé est innocent; intérieurement même j'ai peine à me dire qu'un homme est malhonnête,

et, pour le condamner dans mon cœur, il me faut presque autant de preuves que pour l'accuser tout haut: cela est juste; l'estime est un bien qui appartient de droit à l'honnête homme; pour oser en priver quelqu'un, il faut être bien convaincu qu'il s'en est rendu indigne. ..

Rien ne peint mieux la légèreté françoise que ce proverbe honteux pour la nation, et malheureusement trop vrai chez elle : *Un ridicule est pire qu'un vice.* Il contient en peu de mots un déplacement d'idées qui devient très-immoral, en affoiblissant d'une part l'horreur qu'on doit avoir pour le vice, et en donnant de l'autre une grande valeur à des choses qui n'en ont aucune dans l'ordre moral. Le ridicule, ne faisant de mal à personne, doit être toléré par tout le monde. Et qu'est-ce ordinairement que le ridicule? l'ignorance d'usages que souvent on n'a pas été à portée d'observer; c'est, pour ainsi dire, un être imaginaire, puisque l'idée de ce qui le constitue varie suivant les temps et les lieux. Ce qui est ridicule en France ne le seroit pas en Angleterre; ce qu'on blâme dans la capitale, ne seroit pas remarqué dans les provinces; le trait qui expose à la raillerie dans le grand monde, ne seroit pas

aperçu dans la bourgeoisie ; ce qui étoit convenable il y a cent ans, seroit déplacé aujourd'hui, et ce que nous approuvons sera condamné par le siècle à venir.

Rien n'est donc plus frivole que cette espèce de ridicule, et c'est une petitesse que d'y attacher la moindre importance. Avec de l'esprit et du goût, on saisit promptement les convenances propres à chaque situation et certainement on en devient beaucoup plus aimable; mais, sans cette finesse de tact par laquelle on ne dit ni ne fait rien qui soit hors de place, on est fort estimable, et on peut même être fort intéressant par des qualités plus essentielles. Il est une autre espèce de ridicule plus important que celui dont je viens de parler ; il est réel, puisqu'il frappe dans tous les temps, chez tous les peuples, dans toutes les classes de la société : c'est une grande estime de soi-même avec une petite valeur. Ce contraste est vraiment ridicule ; mais le sot orgueil qui le produit ne peut entrer en comparaison avec les vices nuisibles à la société, et il ne mérite d'autre punition que celle qu'il éprouve journellement dans la mortification des mécomptes entre ce qu'il prétend et ce qu'on lui refuse.

Mais n'est-il pas bien étrange que, dans

une nation où, en effet, un ridicule nuit plus qu'un vice, ce soient les gens qui sentent le mieux cette malheureuse vérité, qui se permettent de jeter du ridicule sur tout ce qu'ils rencontrent, en se jouant, sans méchanceté comme sans scrupule, et uniquement pour s'amuser?

Qu'un méchant fasse usage d'une arme dont il connoît tout le danger, je ne m'en étonne point; mais que des hommes dont le cœur n'est pas corrompu se plaisent à nuire à leurs semblables de la manière la plus fâcheuse, d'après leur propre opinion, c'est une inconséquence barbare dont je ne puis revenir.

La légèreté, l'irréflexion produisent autant de mal dans le monde que la méchanceté. Le désir d'amuser, encore plus celui d'être applaudi, font commettre des fautes bien graves. Combien de fois a-t-on sacrifié son ami à la vanité de dire un mot remarquable? Le jugement est immolé à l'envie de produire des choses saillantes : ce n'est pas l'opinion qui dicte une phrase, mais un certain arrangement de phrases qui dicte une opinion; de manière que chacun se trouve à la merci du hasard des mots pour recevoir ou l'éloge ou la satire. Un sem-

blable ton met fort en souffrance les personnes timides et modestes.

Dans le monde, toute espèce d'infériorité expose à des mortifications; chaque avantage pèse sur celui qui en est privé. Les gens d'une grande naissance dédaignent ou protégent ceux qui ne sont pas de leur classe; la richesse envisage la pauvreté avec une pitié méprisante; l'esprit écrase la médiocrité, et dédaigne ouvertement ceux que la nature a entièrement bornés; il va souvent jusqu'à les humilier : n'est-ce pas là faire un indigne usage de sa puissance? Je ne prétends pas dire que toute la société soit faite sur un si vilain modèle. Si cela étoit ainsi, il faudroit vivre loin d'elle : ce que je veux dire, c'est qu'il n'est point à Paris de cercles un peu nombreux où il ne se trouve quelques personnes d'un semblable caractère, toujours prêtes à mortifier ceux qui leur sont inférieurs par quelque côté. Je ne parlerai point du persiflage; heureusement ce mauvais ton est passé de mode. Comme, dans ce cas, la victime qu'on immoloit à la société, devoit être la seule qui ne s'aperçût pas du rôle qu'on lui faisoit jouer, j'ai toujours pensé que ce genre de méchanceté avoit été inventé par des lâches qui, en se donnant le plaisir

de nuire, étoient charmés de se mettre à couvert de tout danger. C'est, de toutes les méchancetés, la plus plate et la plus basse. N'est-il pas cruel de rendre la société, ce plaisir si nécessaire et si doux, un temps de contrainte et de souffrance pour une partie de ceux qui la composent?

Comme les hommes ne se réunissent que par l'espoir d'être plus heureux ensemble qu'ils ne le seroient en solitude, il est juste que chacun cherche à remplir l'attente commune, en faisant son possible pour que personne ne soit mécontent. N'est-il pas affreux de renvoyer chagrin ou humilié l'homme qui est venu au milieu de ses semblables avec la confiance d'y être bien accueilli? Qu'on entend mal ses intérêts quand on ne fait pas sur tous les points ce qu'il y a de mieux à faire! Une société où chacun seroit animé par le désir de voir les autres heureux, seroit une société charmante. La confiance rendroit chaque personne aussi aimable qu'elle peut l'être; on verroit la joie et la sérénité sur tous les visages, on la ressentiroit soi-même; toutes les impressions se communiqueroient; le plaisir, la gaîté seroit générale; c'est l'effet et la récompense de la bonté indulgente.

Je n'ai pas à me reprocher d'avoir jamais cherché à mortifier ou embarrasser qui que ce soit; aussi les gens timides, les bêtes, les ennuyeux, tout ce qui est inférieur au reste de la société, se donne à moi au premier coup d'œil; je les vois se réfugier à mes côtés, comme dans un asile où ils se sentent en liberté de s'exprimer avec confiance. On dira qu'il n'y a pas là de quoi se vanter, puisque le penchant suppose toujours un peu de ressemblance. A la bonne heure, je consens à la conséquence et je n'en serai pas moins touchée de la preuve que je reçois journellement, qu'on me croit un cœur sensible et indulgent.

Pour exercer la bienfaisance en société, il faut rassurer la timidité souffrante, aider l'expression embarrassée, faire valoir les choses qui n'ont d'autre défaut que d'être mal ou foiblement exprimées; s'occuper de ceux que l'infériorité embarrasse, en leur montrant qu'on les remarque avec intérêt; il faut surtout accorder aux vieillards une attention respectueuse, élever la voix pour les sourds, qu'on laisse sans pitié seuls au milieu du monde; enfin, venir au secours d'un pauvre ennuyeux, qui voit toujours l'attention s'échapper, dès qu'il parle ou ra-

çonte : dans ce cas, on doit tenir le visage prêt à se tourner de son côté, dès que les autres visages se retirent. Je n'y ai jamais manqué : cela coûte si peu, qu'il est cruel de mortifier quelqu'un pour éviter un soin si léger.

Porter la satisfaction dans tous les cœurs, rendre chacun content de soi-même et satisfait du rôle qu'il a joué, voilà l'humanité applicable à la société. Celui qui remplit cette tâche n'est pas applaudi, mais il est aimé; il rentre chez lui le cœur plus content que l'homme brillant qui ne s'est occupé que d'amuser une petite partie de l'assemblée, sans s'embarrasser d'abandonner le reste à l'ennui et à la mortification de la nullité.

Je suis naturellement une grande partie des choses que je viens de prescrire; mais, comme je peux y manquer quelquefois, je les érige en principes, pour les graver dans mon âme et me perfectionner dans la pratique.

Il ne faut qu'y songer et se bien dire que partout on se doit au bonheur des autres. Ensuite cela ira tout seul.

On condamne trop rigoureusement les foiblesses dont on est exempt; l'humanité exige plus d'indulgence. Il faudroit se trans-

porter à la place des coupables, connoître la force des circonstances qui les ont égarés, avant de prononcer à quel point ils sont condamnables. Je suis persuadée qu'il n'est presque point de faute dont l'idée ne fût affoiblie, si l'on voyoit tous les degrés par lesquels on y a été amené.

Le théâtre offre un exemple sensible de ce que j'avance. On y éprouve souvent de l'intérêt pour des êtres véritablement criminels, parce qu'on a sous les yeux tous les moyens de séduction employés pour les corrompre, qu'on est dans la confidence des remords qu'ils éprouvent et des combats qu'ils ont soutenus avant d'abandonner la vertu. On plaint leur sort, en jugeant que ce sont des âmes foibles et non pas des âmes atroces.

Je suis persuadée qu'on verroit toujours la même chose dans la nature. On ne s'éloigne du bien que par des degrés insensibles; il faut un effort pénible pour s'y arracher; le mal répugne nécessairement; on ne s'y livre point par goût, à moins que la raison ne soit entièrement aliénée. Ces réflexions doivent porter à ne pas juger précipitamment l'homme qui commet une faute. Sou-

vent son cœur vaut beaucoup mieux que sa conduite ne l'annonce.

En prêchant l'indulgence et la pratiquant, j'ose le dire, plus que personne, je sens que j'en manque absolument dans un point essentiel à mon bonheur. Voici mon histoire sur ce sujet : Dans la simple société, je supporte la bêtise, la fatuité, les prétentions de toutes espèces, les ridicules les plus marqués, avec une patience exemplaire. Tous les défauts de l'humeur et du caractère, excepté l'irritation qui se communique, me laissent toute la douceur qui m'est naturelle; mais s'il s'agit d'aimer, me voilà toute changée: je deviens beaucoup trop difficile pour mon bonheur; presque tous les défauts ont le pouvoir d'éteindre en moi l'amitié qui vient de naître, ou de rendre malheureuse celle qui est bien enracinée.

Un homme dont la conversation m'auroit paru très-aimable, et que je verrois ensuite mauvais joueur, se seroit fermé l'entrée de mon âme; la moindre teinte d'avarice l'en chasseroit absolument : la gourmandise me dégoûte; l'ambition me glace; la hauteur me révolte, elle naît du mélange de la sottise et de l'inhumanité; l'humeur

me repousse ; enfin presque tous les défauts me font une impression trop forte : en voir quelques nuances chez mes amis, me cause un chagrin sensible. Il est sûr qu'excepté la paresse, l'étourderie, la légèreté, la coquetterie, il n'est point de défauts qui n'enlaidissent celui qui les possède; ceux-ci peuvent avoir de grands inconvéniens, mais c'est la réflexion qui les juge. Ils n'offrent immédiatement rien qui repousse. On peut craindre également d'aimer un étourdi ou de se laisser séduire par une coquette; il n'y a qu'à voir un avare, un mauvais joueur, un gourmand en exercice, et le goût sera bientôt changé en déplaisance. Cependant il faut bien se dire que la perfection est impossible, qu'on doit supporter les défauts de ses amis et non s'en affliger, qu'il est nécessaire de glisser sur les côtés qui pourroient les montrer d'une manière désavantageuse, et d'appuyer sur les qualités qui méritent l'estime. La véritable honnêteté est si rare, qu'elle doit tout compenser; mais, à la manière dont les hommes sont composés, combien de torts faut-il oublier! La raison a bien à faire pour soutenir l'amitié, pour la consoler; mais tout cela n'est pas aimer comme j'entends qu'on aime, et je ne puis me dé-

fendre de penser qu'il faut, pour attacher véritablement une âme délicate, un objet qui approche de la perfection, ou du moins qui soit exempt de l'espèce de défauts qui repoussent ou qui rendent ridicule; mais il ne faut pas être trop difficile, si on veut être heureux. C'est à nous de nous ployer à la nature des choses, et non pas à prétendre qu'elle s'élève à la hauteur de nos désirs et de notre imagination.

M. Helvétius a dit qu'on devoit regarder ses domestiques comme des amis malheureux; c'est un précepte qu'on ne devroit jamais perdre de vue dans toutes les relations qu'on a avec eux. L'égalité des hommes est une vérité que personne ne peut ni contester ni admettre; on convient de son évidence, dès qu'on raisonne; on la nie par ses actions, dès qu'il est question de la mettre en pratique. La religion, qui va toujours plus loin que la morale, ordonne aux hommes de se traiter en frères. Qu'ils seroient heureux, s'ils obéissoient à un commandement si plein de bonté pour l'espèce humaine! Dieu pouvoit-il rien commander aux hommes qui fût plus propre à établir leur bonheur réciproque? Dans cette fraternité, les riches et les puissans seroient les aînés

de cette grande famille, et regarderoient comme un devoir et un plaisir le soin de protéger, d'aider des frères cadets dont ils ont reçu toute la fortune.

Souvent l'homme le plus juste dans toutes les affaires cesse de l'être dans son domestique; il semble que les gens qui le servent n'ont point droit à la justice comme les autres hommes. S'élève-t-il un différent entre les domestiques; on confond l'accusé, l'accusateur; on n'écoute rien, on les met tous les deux à la porte; il est bien rare qu'on veuille entendre la justification d'un inférieur : c'est un temps perdu, c'est de l'ennui qu'on veut éviter, et le plus honnête homme du monde ne rougit pas d'agir en despote dans l'intérieur de sa maison.

Sans doute il seroit puérile d'entrer dans toutes les querelles de ses domestiques; mais quand il s'agit de choses graves et qu'il est question de punir, il faut avoir autant de répugnance à commettre une injustice dans sa chambre, qu'en siégeant sur un tribunal.

Nous déclamons avec force contre l'esclavage, et souvent nous traitons nos domestiques comme des esclaves : c'est leur faute, dira-t-on, ce sont des êtres libres, ils peuvent se retirer, si on les maltraite. Cela est

fort aisé à dire; mais qu'est-ce que la liberté d'un homme qui n'a pas sa subsistance assurée? Elle se réduit trop souvent à choisir entre la misère et les mauvais traitemens. Si des hommes dans la force de la jeunesse ou doués d'une grande intelligence ne sont pas exposés à de tels inconvéniens, à coup sûr de vieux domestiques qui ont peu de talens, se trouvent réduits à tout souffrir de leurs maîtres ou à périr de faim. Sont-ce là des êtres libres? et n'est-on pas coupable quand on abuse de leur situation?

Combien d'honnêtes gens agissent en tyrans dans leur maison sans se douter qu'ils commettent seulement la moindre injustice! Par exemple, n'est-il pas barbare de forcer ses domestiques au célibat, en les menaçant de les mettre à la porte s'ils se marient; c'est-à-dire, de les priver de leur subsistance et de leur état, s'ils ne se soumettent pas à une volonté injuste et tyrannique?

N'est-ce donc pas assez pour les riches d'avoir envahi tous les plaisirs que procure la fortune, sans vouloir encore priver le pauvre de ceux que la nature a faits pour tous les hommes? C'est quand on est privé de tous les biens, qu'on sent la nécessité d'avoir une compagne avec laquelle on jouisse

de toutes les douceurs de l'union et de l'amitié : c'est dans cette classe que les mariages sont le plus heureux. Ils se contractent par la convenance des personnes, et non pas par celle des états. On est tout l'un pour l'autre; il n'est question ni de ressource, ni de distraction étrangère.

S'opposer au mariage des domestiques, c'est faire un acte d'égoïsme qui renferme plusieurs immoralités. D'abord, on sacrifie le bonheur des autres à la crainte d'une légère incommodité pour soi; ensuite, c'est agir contre la société, puisqu'une nombreuse population lui est avantageuse; c'est avilir d'honnêtes gens, en les forçant à tromper, à se marier en secret, s'ils ont d'assez bonnes mœurs pour préférer le mariage à un commerce illicite; ou bien, s'ils sont moins délicats, c'est les abandonner au désordre, qui dégénère peu après en libertinage, source de tous les crimes chez les gens privés d'éducation et de fortune. Qu'importe à la plupart des maîtres que leurs domestiques se dérangent, pourvu qu'ils en soient servis avec exactitude et intelligence? Si le scandale s'étend trop loin, on les chasse, c'est-à-dire qu'on les expose à mourir de faim dans la vieillesse, parce qu'on a eu la dureté

de s'opposer au désir qu'ils avoient de contracter une union honnête qui les eût préservés des dangers où ils ont succombé.

D'après ces idées, j'ai toujours préféré les domestiques qui étoient mariés, persuadée qu'ils étoient plus honnêtes que les célibataires; c'est parce qu'on a de bonnes mœurs qu'on se marie, et quand on est marié on a des liens qui attachent à la société. Presque tous les criminels sont célibataires; je l'avois toujours présumé, et je m'en suis assurée par les réponses de plusieurs juges qui ont siégé quarante ans à la Tournelle. Mais ces considérations à part, et par celle de la simple justice, j'ai toujours laissé à mes domestiques la liberté de se marier. Sans doute, il est fort incommode d'avoir des femmes de chambre qui accouchent; je l'ai souvent éprouvé, et n'en ai point tiré la conséquence que cela pût m'autoriser à mettre obstacle à leurs droits naturels.

Quand on a permis le mariage, il faut encore veiller à l'union des maris et des femmes, en ne les forçant point à être trop long-temps éloignés l'un de l'autre. Quand je suis à la campagne, je permets à celui qui est absent de venir voir sa compagne; j'ai toujours suivi cet usage, même

dans des temps où j'étois fort mal à mon aise : on m'en faisoit des reproches, comme d'une chose ruineuse; moi, il me sembloit que c'étoit la bénédiction de la maison : en effet, mes gens ont été toujours fort heureux. L'absence de ce qu'on aime, qui chagrine ou détache, n'est jamais que momentanée pour eux : l'augmentation de dépense que cela occasionne est peu de chose, et la satisfaction de les voir contens et dans l'ordre est beaucoup.

C'est un devoir de veiller sur les mœurs de ses domestiques, sans employer la sévérité qui rebute, ni la pédanterie qui jette du ridicule sur les leçons : le meilleur moyen est de chercher à les occuper; l'oisiveté et l'exemple de leurs camarades les entraînent souvent dans des vices bas et grossiers. La lecture, au contraire, les élève au-dessus de leur état; il faut leur prêter des livres, exciter leur amour-propre à en faire usage, les engager à étudier les choses pour lesquelles ils paroissent avoir de l'aptitude.

J'ai un domestique fort honnête, quoique célibataire (car chaque règle a son exception), je lui ai persuadé d'apprendre l'algèbre. Un de mes amis a eu la complaisance de lui donner quelques leçons : ses

progrès étoient assez rapides, et cela a occupé deux ou trois années de sa vie.

L'habitude qu'on fait prendre à ses domestiques décide ordinairement le sort de toute leur vie; le maître qui, par son exemple et ses soins, peut les diriger au bien, les conduit encore plus aisément au mal, s'il a de mauvais principes et des mœurs déréglées. Il est rare qu'on ait la conscience de tout le mal qu'on fait; on ne réfléchit pas sur un fait très-ordinaire, c'est que l'homme sans principes et sans éducation va toujours fort au-delà de l'exemple qui l'a corrompu. Le valet d'un libertin devient souvent un scélérat qui paye de sa vie la mauvaise conduite de son maître. La plupart des hommes sont si foibles, que le premier pas dans une mauvaise route suffit pour les égarer; ils n'ont pas la force de retourner en arrière.

Combien d'honnêtes gens même auroient de motifs pour se trouver coupables, si on leur présentoit le tableau de tout le mal qu'ils ont causé par l'influence de leurs discours et de leur exemple sur des inférieurs et des âmes foibles! La légèreté, l'imprudence font regarder comme indifférentes une infinité d'actions dont les conséquences

sont fort dangereuses pour ceux qui en sont témoins. Par exemple, on se permet souvent de parler contre la religion ; rien n'est plus condamnable : c'est détruire la seule base d'honnêteté qui existe pour les gens sans esprit et sans morale; c'est encore ôter toute consolation aux malheureux, qui ne peuvent avoir nul espoir de bonheur pour ce monde-ci. Si l'on a le malheur de ne rien croire, il ne faut s'en ouvrir qu'aux gens qui n'ont plus rien à perdre sur un point si important.

Et de quel droit oser prêcher une doctrine aussi dangereuse, quand il s'agit d'un sujet également impénétrable pour tous les hommes? Chaque religion a pour base la Révélation, elle ne peut en avoir d'autre; car toutes les lumières de l'esprit humain sont impuissantes pour connoître les vérités de cet ordre. Les matérialistes ont-ils plus de preuves qu'ils n'ont point d'âme, que leurs adversaires en ont d'en avoir une? Les deux hypothèses présentent des difficultés insolubles; mais quelle différence dans les résultats de l'une ou l'autre doctrine! La croyance de l'âme immortelle élève nécessairement à la vertu, la croyance de l'anéantissement détruit la morale chez les trois

quarts des hommes. Si on nie cette vérité, on ne pourra au moins disconvenir que ce système ne soit décourageant pour la vertu. S'il étoit possible de supposer que l'idée de l'immortalité de l'âme ne fût qu'une erreur, qu'en arriveroit-il aux prosélytes qu'on voudroit faire, sinon de leur fournir un grand motif de plus pour être honnêtes? Au contraire, si les matérialistes se trompent, dans quel malheur ne précipitent-ils pas ceux qu'ils ont séduits? Si ce raisonnement peut être insuffisant pour déterminer sa propre croyance, assurément il doit être sans réplique quand il s'agit de décider celle d'autrui.

Il me paroît tellement coupable de hasarder quelque chose sur un point si important, que je ne voudrois pas détourner un mahométan de sa religion, à moins d'être convaincue que je lui en ferois adopter une plus raisonnable; car, si en lui ôtant une erreur, je lui enlève en même temps la croyance d'un Dieu et d'une autre vie, comme cela arrive ordinairement quand on détruit la croyance établie, qui me répondra que, délivré de ce frein, il ne deviendra pas un malhonnête homme, et que je ne serai pas la cause de son crime et de sa

punition? Qui me répondra encore que je n'ai pas décidé son malheur dans un autre monde, en le mettant à son aise pour devenir coupable dans celui-ci? Quand on seroit persuadé que toutes les religions sont l'ouvrage des hommes, qu'en pourroit-on conclure contre l'existence d'un Dieu et la spiritualité de l'âme? Rien de positif qui pût justifier la propagation d'une doctrine dangereuse. Il faudroit l'évidence qu'il n'existe point une autre vie pour oser combattre même la religion qui seroit fausse, puisqu'il est possible qu'en détournant un homme des préjugés de son enfance, on en fasse un fripon malheureux et puni dans l'autre monde; car on ne peut, en supposant une autre vie, admettre que la vertu et le vice y soient traités également.

Les gens qui écrivent contre la doctrine établie sont bien coupables envers leurs semblables! quand ils n'égareroient qu'un seul homme en lui ôtant un frein nécessaire, leurs remords ne devroient point finir. Cette digression m'a entraînée trop loin de mon sujet; je n'ai pu mettre de clarté dans mes idées, et je suis devenue diffuse. Cependant je ne puis finir sans une réflexion qui se présente à mon esprit, c'est

que quand il seroit possible que toutes les religions ne fussent que l'ouvrage des hommes, je trouverois, dans l'invention même des différens systèmes religieux et la croyance que toute la terre y a donnée, une preuve que leur base commune est la vérité. On ne peut conjecturer sur ce qui est inconnu que par ce que l'on connoît. Ne voyons nous pas dans l'ordre physique les hommes et les animaux deviner, même au moment où ils viennent de naître, ce qui leur est nécessaire pour se conserver? Dans l'ordre moral, si les hommes ont imaginé un Dieu et établi un culte, c'est qu'il leur étoit nécessaire de deviner son existence, et qu'ils se sentoient heureux de le prier. L'instinct, dans l'ordre physique, est un don de la Providence, qui veille à la conservation de toutes les créatures : l'assentiment de la Divinité est la révélation particulière accordée à chaque homme en particulier. Cela ne nuit point à la croyance de la révélation établie, que je ne prétends nullement contester; j'ai voulu dire seulement à ceux qui la nient, que, quand ils auroient raison de la nier, je verrois encore dans leur système des preuves de la Divinité et des rapports que les hommes peuvent avoir avec elle, puisqu'ils

auroient imaginé un culte pour l'honorer.

Je reviens à l'article des domestiques ; il est plus important qu'on ne pense, puisque l'exemple des maîtres a tant d'influence sur leur destinée. On doit accoutumer les gens de sa maison à être fort humains entre eux, à se rendre beaucoup de soins en cas de maladie. Il est aisé de leur faire sentir qu'ils ont intérêt à rendre ces soins pour les recevoir à leur tour. Quand il est bien connu que le seul moyen de plaire au maître est d'être humain, tout le monde le devient ; mais il faut qu'il en donne l'exemple en toute occasion, et, quand ses domestiques sont malades, qu'il leur accorde des soins vraiment paternels.

On se permet souvent de tenir, devant les domestiques, des discours qui les humilient ; c'est une cruauté. Ils sont des hommes ; comme tels, on doit les respecter : si on avilit leur état, il ne faut pas espérer qu'il puisse être rempli par des gens honnêtes. En honorant les hommes, de quelque profession qu'ils soient, on élève leur âme, on les porte à la vertu. Il faut être pervers pour n'être pas encouragé par des marques d'estime.

J'ai suivi une partie des préceptes que je

viens d'établir. C'est pour les suivre tous que je prends la peine de les écrire : ils seroient ennuyeux à lire, car ce ne sont que des maximes bien communes. Il est difficile de dire sur les devoirs des choses nouvelles ; il n'y auroit de nouveauté sur ce sujet, que de ne jamais manquer à les remplir.

J'ai à me reprocher d'avoir pu scandaliser mes domestiques à l'occasion de la messe, où j'arrive plus souvent à la fin qu'au commencement : c'est toujours, à la vérité, en me faisant des reproches ; mais la messe n'en est pas moins dite. La paresse est bien contraire au principe qui exige de l'action. L'action du matin, surtout, m'est bien difficile, parce que je suis sujette aux insomnies ; mais ma résolution étant de me corriger de toutes les choses que je trouve blâmables, je vaincrai ma paresse les jours de fêtes : je remettrai cependant à l'été pour me corriger ; car, l'hiver, il est si pénible de se lever, qu'on ne peut commencer cette habitude : mais je la prendrai sûrement ; car je trouve indigne de la raison de persister dans une faute que l'on reconnoît pour telle Je m'accuse encore de mettre beaucoup trop de négligence dans la plupart des devoirs que je remplis : par exemple, quand mes domes-

tiques sont malades, je recommande fort qu'on ait soin d'eux; je vais les voir; mais j'ai quelquefois manqué d'observer si mes ordres étoient fidèlement remplis. La paresse, la distraction et la négligence, sont mes trois défauts capitaux. Souvent on me loue de ne rien oublier dans les soins qui ont l'humanité pour objet; cet éloge me console un peu, en me prouvant qu'apparemment les autres oublient encore plus que moi : il n'en faut pas moins employer tous mes efforts pour devenir plus attentive sur les détails des devoirs; car ils ne sont véritablement remplis que quand on n'en omet aucun point.

Toutes les maximes des gens du monde n'ont pour but que la considération, l'acquérir et la conserver est leur grande affaire; ils y sacrifient souvent la justice et la bonté.

Par exemple, qu'un homme, et surtout une femme, se trouvent l'objet d'une calomnie publique, aussitôt la société s'éloigne, les amis même se retirent; on craint de partager la mauvaise disposition du public pour l'accusé. On ne s'embarrasse pas que cette défection confirme la calomnie; on ne songe

qu'à éviter le reproche de manquer de délicatesse dans le choix de ses amis.

Cependant, la justice et la bonté commandent également qu'on s'expose pour défendre un innocent qu'on voit injustement accusé. C'est alors que l'homme honnête doit le couvrir de son estime et professer hautement les sentimens qu'il a pour lui. Cette conduite, à la vérité, demande beaucoup de prudence et de courage; car si les préventions ont un certain degré d'activité, on se trouve compris dans la proscription à laquelle on s'oppose; mais c'est un devoir si essentiel, qu'il faut l'envisager comme une nécessité à laquelle il n'y a point à opposer de résistance. En effet, c'est une nécessité pour l'homme honnête d'agir toujours d'après le vœu de sa conscience. Que les jugemens du monde sont peu conséquens! On regarderoit comme un lâche celui qui, voyant son ami attaqué par des assassins, ne voleroit pas à sa défense; et on veut qu'il cède au torrent, quand le public accuse l'innocence. Il paroît infiniment plus simple à beaucoup de gens de risquer sa vie que sa considération : l'homme d'honneur ne songe pas s'il expose l'une ou l'autre, quand il vole au

secours de l'opprimé. Je ne mets la valeur au rang des vertus que quand son objet est de secourir l'humanité souffrante. Toute poltronne que je suis, je sens qu'il me viendroit du courage pour défendre mon semblable que je verrois attaqué. Le sentiment de l'humanité élève au-dessus de la crainte; et quiconque pense plus à soi qu'à son prochain, dont il voit le danger, me paroît le seul poltron qu'on puisse mépriser. Je n'ai guère eu l'occasion de m'éprouver dans ce genre; mais, pour le courage de défendre l'innocence, j'ai eu la satisfaction de le trouver en moi dans tout son entier. Ce qu'on se propose est ordinairement plus parfait que ce qu'on exécute : dans cette occasion, je me suis sentie au niveau de mes principes.

J'ai eu à défendre une femme malheureuse que tout le public avoit prise en aversion; sa société, ses amis, tout le monde l'avoit abandonnée. C'étoit un ridicule de la voir et les hommes, qui n'ont pas les mêmes ménagemens à garder que nous, ne se soucioient pas d'aller chez elle. Cependant c'étoit une personne véritablement estimable; sa probité alloit jusqu'au scrupule; sa véracité étoit dans un degré que je n'ai vu qu'à elle; la plus légère dissimulation lui

auroit été impossible; elle étoit bienfaisante au point que son temps, ses soins, son argent, tout étoit aux malheureux, dès qu'elle pouvoit les connoître. Dans l'amitié, c'étoit une personne entièrement dévouée à tout ce qui pouvoit servir, obliger, ou seulement plaire à ses amis. Je la connoissois depuis mon enfance, j'en avois reçu les marques d'attachement les plus touchantes. Je me serois méprisée, si j'avois pu avoir l'indigne foiblesse de céder au torrent. Cependant, une de nos amies communes, toute livrée aux maximes du monde, fut sur le point d'abandonner cette femme infortunée; je lui en fis honte et la ramenai à la raison, avec la restriction toutefois de ne la pas prier à souper les jours de grande compagnie. En défendant mon estimable amie, ma tâche étoit d'autant plus difficile, qu'une action imprudente avoit servi de base à la méchanceté et à la calomnie. Cette action cependant n'avoit rien de contraire aux bonnes mœurs et ne pouvoit nuire à qui que ce fût; elle avoit même été approuvée, dans l'origine, par cette même amie, qui voulut fuir dès qu'elle vit le monde la couvrir de ridicule.

J'ai vaillamment combattu dans cette affaire; on m'a blâmée, tourmentée : j'ai laissé

dire, en continuant toujours de suivre ce qui me paroissoit juste; mais comme ce n'étoit pas assez pour le bonheur de mon amie que je lui restasse fidèle, j'ai fait le plan de lui former une société digne d'elle. Il m'a fallu deux ans pour accomplir cet ouvrage; tantôt c'étoit une dispute vive pour soutenir son innocence, où j'employois avec mes amis tout ce qui pouvoit les persuader, et avec les indifférens tout ce qui pouvoit les convaincre : c'étoit une lutte continuelle, dans laquelle je gagnois toujours quelque chose; tantôt je m'ingéniois pour former des parties de campagne, où il devenoit naturel qu'elle proposât de souper chez elle au retour. Je l'y engageois, comme à une chose qui m'étoit agréable, et je déterminois les autres par le désir de m'obliger. Un de mes amis, avancé en âge et jouissant d'une grande considération, y vint d'abord par complaisance; ensuite il y amena des personnes de sa famille, dont l'exemple m'autorisa à en presser d'autres; j'y menai des gens d'un rang considérable, ce qui produisit encore un bon effet. J'avois pris un jour fixe de chaque semaine pour souper chez elle; mes amis étoient sûrs de m'y trouver,

et j'engageois les hommes et les femmes de ma société qui demandoient des occasions de me voir, à se faire présenter chez cette femme, dont je faisois le plus grand éloge et où ils seroient sûrs de me rencontrer. Cela en a déterminé beaucoup : les premiers sont les plus difficiles à engager; ensuite les choses vont toutes seules. Enfin, aujourd'hui, je jouis du fruit de mes peines. Si elles ont été grandes, j'en suis bien récompensée; j'ai réhabilité une personne estimable, je l'ai mise au milieu d'une société de gens fort honnêtes qui lui rendent justice, et dont quelques-uns sont devenus ses amis. Et ce qui met le comble à ma joie, c'est que j'ai su tellement lui dérober des détails mortifians pour elle, qu'il s'arrange naturellement à ses yeux que c'est pour m'obliger qu'elle a rassemblé mes amis et ma société, dont elle a fait la sienne. En effet, au point où sont les choses, sa maison m'est cent fois plus agréable que les autres. Elle le sent, et cela fonde une illusion que je cherche toujours à entretenir, en la remerciant de l'accueil qu'elle fait à mes amis. Si, en toute autre occasion, la reconnoissance des gens qu'on aime est bien douce, elle seroit affreuse dans

celle-ci. Pour que mon amie sentît ce qu'elle doit à mon amitié, il faudroit qu'elle connût dans tout son entier l'injure qu'on lui a faite.

Il y a bien plus de danger pour une femme à prendre la défense d'un opprimé, qu'il n'y en auroit pour un homme qui soutiendroit la même cause : il est si facile d'attaquer la réputation d'une femme; l'espèce de faute qu'ordinairement on lui impute, n'admettant point de preuves, n'admet point de justification. En l'attaquant, la calomnie n'a point à redouter la vengeance, qui tient entre eux les hommes en respect. Cependant, si j'avois à conseiller une jeune femme sur les soins qu'elle doit à sa réputation, je lui dirois : N'hésitez jamais à sacrifier vos plaisirs à la moindre apparence de ridicule ou de blâme; mais s'il est question de faire le bien, soyez supérieure à de frivoles craintes; le ridicule n'est point fait pour entrer en balance avec la vertu. Si votre conduite est irréprochable dans tous les points, les honnêtes gens diront, alors que vous serez obligée de vous écarter des routes ordinaires : « Son but ne peut être qu'une bonne action. »

Quand on vit dans le monde, il est raison-

nable, sans doute, de se soumettre aux lois qu'il a établies. Jamais on ne doit se soustraire aux bienséances d'usage pour éviter une gêne personnelle : partout il faut avoir la justice de ne pas vouloir les avantages d'une chose, en laissant de côté ses inconvéniens.

Mais quand il s'élève un autre ordre de devoirs, quand on doit ses soins à l'infortune, n'est-il pas révoltant de voir des gens d'un cœur assez froid, d'un esprit assez rétréci pour ne rien oser, dans la crainte de se donner un ridicule et d'encourir le blâme? J'avoue que je me sens indignée contre une lâcheté si coupable. L'homme qui, dans les événemens où l'on se sent tirer hors de soi-même, n'a pas le courage de se perdre de vue un seul instant, me paroît un être bien borné pour la vertu, bien incapable de rien produire de bon; il faut l'abandonner à ses petits intérêts, l'éviter comme société et le fuir comme ami.

En établissant des principes d'honnêteté, parlerai-je des mœurs, qui doivent en être la base? Il est tellement convenu qu'on ne doit en avoir que de bonnes, qu'il semble que ce ne puisse être le sujet d'un nouvel

examen. Cependant, je ne serois pas fâchée de rassembler mes idées sur un objet intéressant, que j'ai discuté souvent en conversation, et je vais m'amuser à écrire tout ce que je pense sur cette question.

FIN DU TOME PREMIER.



TABLE

DU PREMIER VOLUME.

PRÉFACE DE L'ÉDITEUR . . . . *Pag.* x
INTRODUCTION. 1
§ Ier. Aveu de mes défauts; moyen de m'en corriger. 19
§ II. Ressources qui peuvent contribuer au bonheur. 85
§ III. Influence de la religion sur le bonheur. 106
§ IV. Principes sur l'honnêteté et la vertu. 121
§ V. De la vérité et du mensonge. . 142
§ VI. Principes sur l'humanité et la benfaisance. 148
§ VII. De la bienfaisance, appliquée aux peines de l'âme et aux situations fâcheuses. 197

Fin de la Table du premier volume.

De l'imp. de L. CELLOT, rue des Grands-Augustins, n° 9



